

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES.

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.



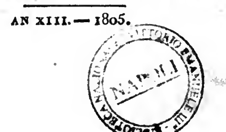
TOME IV.

A PARIS,

Chez C. P. LANDON, quai Bonaparte, n.° 1.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

AN XIII. — 1805.





Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

COYSEVOX

Depuis plusieurs années l'étude de l'antique a fait une révolution dans les beaux-arts, le goût s'est épuré, le style des compositions a pris de la dignité, on a mis du prix à la correction des formes et à la justesse des expressions. A la vérité, quelques hommes, égarés par un faux système, exagèrent aujourd'hui les fautes de leurs devanciers au lieu d'en profiter modestement, et semblent ne vouloir trouver de beautés que là où ils ne rencontrent point de défauts. Malgré la sévérité de leurs jugemens où la froide application des règles a plus de part que le sentiment du beau, Antoine Coysevox conservera longtemps un rang distingué parmi les sculpteurs français. Il naquit à Lyon, en 1640, et fort jeune encore il fut appelé par le cardinal de Furstemberg pour décorer le palais de Saverne, en Alsace : il s'en acquitta avec succès, et revint en France jouir de sa réputation; bientôt il fut chargé des travaux les plus importans à Marly, à Versailles et à Paris.

On distingue, parmi ses nombreux ouvrages, des bustes, une statue de Louis XIV, le tombeau de Colbert, la Renommée et le Mercure des Tuileries, et le Joueur de flûte qu'on voit dans le même jardin, ouvrage à qui il ne manque peut-être que

d'avoir été trouvé dans les ruines de quelque ville ancienne, pour être dignement apprécié.

Coysevox donnait au marbre toute la souplesse, tout le moelleux qu'il peut recevoir; mais il faut avouer qu'il ne connaissait point cette beauté idéale que la sculpture exige plus que tous les autres arts.

Sans sollicitations, sans intrigues, cet homme modeste obtint de Louis XIV une pension de 4,000 liv.

Une solide piété était la base de ses vertus : il se cachait pour secourir les infortunés. Lui-même forma les talens de Nicolas Coustou, son neveu, dont il aurait pu redouter la rivalité. Mais l'envie n'entra jamais dans son cœur; et c'est sans raison que le fougueux Puget le mit un jour hors de son atelier où, par une curiosité bien excusable, Coysevox s'était introduit sous un nom supposé. Puget se voyait en butte à la jalousie de quelques artistes, et il les confondait tous dans sa haine. Comment Coysevox eût-il été jaloux des succès d'un rival, lui qui, sur la fin de sa vie, répondait à ceux qui louaient son talent : « Si j'en ai eu, c'est « par quelques lumières qu'il a plu à l'auteur de « la nature de m'accorder, pour m'en servir comme « de moyen pour ma subsistance : ce vain fantôme « est prêt à disparaître aussi bien que ma vie, et à « se dissiper comme une fumée. »

Il fut 44 ans membre de l'Académie, et mourut chancelier de cette société en 1720. L.


COLARDEAU.
Trinquesse del.t
Landon direx.t

COLARDEAU.

Il est si difficile de réunir, surtout dans la poésie française, l'élégance, le naturel, et une harmonie soutenue, que l'écrivain qui possède ces qualités a des droits à la célébrité. Colardeau n'avait guères que 20 ans, lorsqu'il débuta par un chef-d'œuvre qui parut promettre un successeur à Racine. C'est cette excellente Epître d'Héloïse à Abeilard, traduite ou plutôt imitée de Pope : « morceau vraiment précieux, dit « la Harpe, qui durera autant que notre langue; « qu'on sait par cœur dès qu'on l'a lu, et qu'on « relit encore quand on le sait par cœur. » Le succès de cette production encouragea Colardeau à tenter de plus grands efforts, et il composa la tragédie d'*Astarbé*. Mais la pureté du style, qui ajoute au charme des ouvrages dramatiques, ne suffit pas pour les placer au premier rang. Colardeau l'éprouva : si quelques passages furent applaudis, la pièce, défectueuse par le plan et par les caractères, ne put rester au théâtre. *Caliste*, imitation de la *belle Pénitente* de Rowe, parut supérieure à Astarbé. L'auteur a répandu dans cette tragédie une teinte de mélancolie qui attache; mais il commit la grande faute de présenter, dès le début, son héroïne dans un état d'avilissement qui la dégrade. Il avait corrigé

bien des défauts dans l'ouvrage anglais, et il ne sut pas éviter celui-ci. La sensibilité, caractère propre de Colardeau, se retrouve dans ses poésies fugitives; mais, toujours valétudinaire, constitué de manière à ne pouvoir, dit-on, distinguer dans les couleurs que le noir et le blanc, ce poète paraît avoir été privé de la vigueur qui imprime aux ouvrages le sceau du génie. Sa carrière fut bornée. Né en 1735, à Janville, dans l'Orléanais, il mourut à Paris, le 7 avril 1776. On venait de le nommer membre de l'Académie française. Cette faveur, à laquelle il attachait un grand prix, ne lui fut pour ainsi dire que montrée. Il fut enlevé à la littérature et aux amis que ses qualités aimables lui avaient acquis, avant le jour fixé pour sa réception.

D. D.



COLBERT.

Hyac Rigaud pinx.t *[illegible]lon direx.t*

COLBERT.

Jean Baptiste Colbert naquit à Reims en 1619. Parvenu par ses talens et par ses services aux premières dignités de l'état, il eut la ridicule vanité de prétendre à une naissance illustre; et Ménage à qui il donnait une pension, lui composa une généalogie dans laquelle il le fesait descendre des anciens rois d'Ecosse. Néanmoins il est certain que son grand-père et son père fesaient à Reims le commerce des draps et des vins. Employé d'abord chez des fabricans de Lyon, ensuite clerc de notaire à Paris, puis commis chez le trésorier des parties casuelles, Colbert fut placé en 1648, par Saint-Pouange son parent, chez le secrétaire d'état Le Tellier. Celui-ci le céda au cardinal de Mazarin qui démêla promptement ses talens et lui fournit l'occasion de les développer en le nommant son intendant. C'était en quelque sorte l'appeler à prendre part à l'administration des finances du royaume. Colbert, également à portée d'en embrasser tous les détails et d'en connaître tous les abus, servit avec zèle les intérêts du cardinal et se prépara à bien servir l'état. L'habileté qu'il montra le rendit tous les jours plus nécessaire et par conséquent plus cher à Mazarin qui, en 1660, le gratifia de la charge de secrétaire des commandemens de la jeune

reine. L'année suivante, en mourant, il le nomma son exécuteur testamentaire, et le recommanda au roi comme un homme digne de toute sa confiance. Louis XIV avait résolu de ne plus avoir de premier ministre. Voulant acquérir quelque connaissance des affaires, il eut des conférences avec Colbert qu'il venait de nommer intendant des finances. Ce travail secret fut l'origine de la catastrophe du célèbre Foucquet. Le Tellier par jalousie et Colbert par ambition s'étaient ligués pour le perdre : ils y réussirent. Le surintendant, dupe de leur perfidie, fut arrêté en 1661, et mis en jugement. On connaît le sonnet de *Hénault* à ce sujet, et la réponse que fit Colbert à ceux qui lui en parlèrent : mais personne n'est la dupe de ces réponses méditées, de ces discours publics que le cœur désavoue. Colbert affichait la modération ; et l'on sait que, non content de la disgrace de Foucquet, il poursuivait sa mort avec acharnement ; qu'il persécuta *Saint-Evremont*, exclut *La Fontaine* des grâces de la cour, et tint *Pélisson* dans une dure captivité, parce qu'ils osèrent se montrer les amis et les défenseurs de l'accusé ; qu'enfin *Turenne* disait alors plaisamment : *Le Tellier, a plus d'envie que Foucquet soit pendu, et Colbert a plus de peur qu'il ne le soit pas.* Celui-ci montra heureusement qu'on peut être grand ministre, quoique ambitieux et vindicatif. Après la chute du surintendant, sa charge fut supprimée, Colbert eut la direction des finances avec le titre

de contrôleur-général, et Louis XIV crut gouverner par lui-même, parce qu'il se chargea de toutes les signatures que faisait Foucquet.

Il était difficile de paraître à la tête de l'administration dans des circonstances qui exigeassent plus de lumières et d'intégrité, plus d'activité et de courage. Colbert avait à réparer les maux qu'avaient causés le règne orageux et faible de Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde et l'anarchie des finances sous Mazarin. Il ne rencontrait partout que confusion et que fraude, que désordres et que malversations : il trouvait tous les domaines aliénés, les droits des fermes absorbés par des créances usuraires, les charges, les priviléges, les exemptions multipliées sans mesure, l'état à la merci des traitans et n'existant que par leurs secours, le peuple payant 90 millions d'impositions et le roi en touchant à peine 35, deux années du revenu consommées d'avance et le trésor vide. C'était partir du même point que *Sully*. Mais l'ambition jalouse et turbulente de *Louvois*, la manie guerrière, le luxe et les dissipations de Louis XIV rendaient la route bien autrement difficile à suivre pour le Contrôleur-général que pour le Surintendant : aussi faut-il tenir compte à Colbert de toutes les contrariétés qui entravèrent sa marche, si l'on veut rendre une justice entière à ses talens et à ses services. Il commença par établir un conseil de finances pour s'éclairer lui-même, et

une chambre de justice pour rechercher les anciennes déprédations et pour liquider les dettes de l'état. Afin d'en alléger le fardeau, il fallut en venir à une réduction des rentes : ce fut une véritable banqueroute, quoiqu'elle portât en grande partie sur des créances usuraires. Pour pallier ce qu'elle avait d'odieux, Colbert fit accorder avec la remise de tous les impôts arriérés jusqu'en 1656, une diminution considérable sur les tailles. Bientôt il porta successivement la réforme dans toutes les branches du revenu et des dépenses publiques : à l'horrible confusion qui y régnait, sa fermeté et sa vigilance firent succéder l'ordre et la régularité. Il supprima une foule d'offices créés sans nécessité, révoqua les privilèges onéreux, diminua les gages, bannit le trafic honteux des emplois et l'usage non moins coupable d'intéresser les gens de la cour dans le produit des fermes publiques, éclaira les manœuvres et fit cesser les gains immenses des receveurs, substitua une caisse d'emprunt à la ressource de l'usure, réduisit l'intérêt de l'argent, fit rentrer le roi dans ses domaines, assura des fonds pour chaque dépense, et arracha ainsi la fortune publique des mains avides des traitans. En combinant avec plus d'art la nature des divers impôts, en établissant entre eux de plus justes proportions, il les rendit moins lourds et plus fructueux. Sous son ministère les tailles furent diminuées de près de moitié, tandis que leur assiette et leur perception furent améliorées. Le plus heureux succès couronna

rapidement des opérations concertées avec sagesse et exécutées avec courage. Malgré les frais de près de 10 années de guerre, et surtout malgré le faste et les profusions du roi, Colbert parvint en 22 ans à augmenter les revenus de plus de 28 millions et à diminuer d'une somme égale les charges et les non valeurs; de sorte qu'en 1683, époque fatale de la mort de cet habile ministre et du déclin du règne jusqu'alors brillant de Louis XIV, la recette effective montait à 116 millions, sur lesquels il n'y avait que 20 millions de charges, y compris 8 millions de rentes.

Pendant que Colbert opérait ces améliorations prodigieuses dans les finances, il s'en fallait que cette partie si compliquée de l'administration publique occupât uniquement son attention. Chargé en 1664 de la surintendance des bâtimens, arts et manufactures, et en 1669 du ministère de la marine, ce fut surtout aux talens, à l'activité, aux vues nouvelles, aux idées grandes et utiles qu'il porta dans ces divers départemens, que la France dut le développement général et l'accroissement rapide de son industrie et de son commerce. Pour se faire une juste idée de l'état de dépérissement et d'abandon dans lequel l'un et l'autre se trouvaient avant Colbert, il suffit de jeter les yeux sur les remontrances que le corps des marchands de Paris adressa au roi en 1656. Tout prit sous son ministère une face nouvelle. Non-seulement la France s'affranchit du tribut annuel

que son luxe payait à l'étranger, mais elle entra en partage des bénéfices de cette industrie qui jusques là avait été toute concentrée en Angleterre, en Hollande, à Venise, à Gênes, dans le Levant et dans quelques villes de Flandre et d'Allemagne. Chaque année fut marquée soit par l'introduction de nouvelles manufactures, soit par le rétablissement et les progrès des anciennes. Le métier à bas fut acheté chez l'étranger et multiplié dans nos ateliers. La France sut bientôt fabriquer pour son usage le fer-blanc, l'acier, les dentelles, la belle faïence, les cuirs marroquinés, etc. On y perfectionna les divers procédés de la teinture; ses belles manufactures de glaces, de tapis et de tapisseries surpassèrent dans leurs produits tout ce qu'on connaissait encore : celles de laine et de soie furent particulièrement encouragées; pour les soutenir, le roi avança jusqu'à 2000 livres par métier battant : en 1669, on en comptait 44 mille dans le royaume. Abbeville, Sedan, Louviers, Elbeuf rivalisèrent pour leurs draps avec les plus célèbres fabriques de l'Europe; Lyon et Tours obtinrent rapidement pour les étoffes de soie une supériorité qui fut généralement reconnue. Pour entretenir l'activité qu'il s'efforçait de donner à l'industrie nationale, Colbert s'occupa de rendre le transport et la consommation de ses produits plus faciles et plus étendus. C'était au commerce à lui en fournir les moyens, et il le créa. Il fit réparer les grands chemins qui étaient devenus impraticables, ouvrit des

routes nouvelles, construisit le célèbre canal de Languedoc, projeta celui de Bourgogne, établit des ports francs à Marseille et à Dunkerque, multiplia les entrepôts, accorda des primes pour les exportations et les importations, combina avec sagacité les droits de douane, créa des chambres d'assurance, soumit le commerce à des loix uniformes, en fit une profession honorée et invita la noblesse à y prendre part. Des consuls envoyés dans les principales échelles du Levant, et dirigés par d'excellentes instructions, éclairèrent, étendirent et protégèrent les opérations des négocians français. En 1664, on établit pour les Indes orientales et occidentales deux compagnies de commerce : le roi s'associa à leurs entreprises et leur fit des avances considérables. Les colonies du Canada, de la Martinique et surtout de Saint-Domingue, auparavant languissantes, reçurent une vie nouvelle par leur réunion au domaine de la couronne ; elles furent peuplées et cultivées, et commencèrent à fleurir. Bientôt on en forma de nouvelles à Cayenne et à Madagascar. Pour soutenir et pour protéger ce commerce étendu et ces établissemens lointains, il fallait des forces navales respectables : Colbert le sentit, et dans cette partie, il fut encore créateur. Quand le roi lui confia le département de la marine, elle consistait tout au plus dans un petit nombre de vieux bâtimens que Mazarin avait laissé pourrir dans les ports. Il commença par en acheter chez l'étranger ; bientôt il en fit construire en

France. *Seignelay*, son fils, homme d'un vrai mérite et qui avait voyagé avec fruit en Angleterre et en Hollande, seconda puissamment ses efforts. Le port de Rochefort s'éleva; quatre autres grands arsenaux maritimes furent bâtis à Brest, à Toulon, à Dunkerque et au Hâvre. On établit des écoles de navigation, des grades nouveaux, un avancement régulier et des récompenses; on approvisionna les chantiers et les magasins, on perfectionna les constructions, on classa les marins. Dès 1672 la France eut 60 vaisseaux de ligne et 40 frégates: en 1681, victorieuse sur mer comme sur terre, elle comptait 198 bâtimens de guerre et 166 mille hommes classés pour tous les services.

Colbert ne bornait pas ses vues à ouvrir chaque jour de nouvelles sources de richesses, de force et de prospérité; il secondait encore avec zèle son maître dans le beau dessein d'unir à la supériorité de la puissance celle de la civilisation, du génie et des lumières. Ce fut par ses conseils que Louis XIV fit entreprendre la réforme des ordonnances civiles et criminelles achevée en 1670; ce fut sous son ministère et par ses soins que les monumens des arts, l'éclat des lettres, l'encouragement des sciences, leurs travaux et leurs découvertes assurèrent à la France une gloire non moins éclatante, et plus pure et plus durable que celle qu'elle tirait même alors de ses conquêtes. Sous les auspices de Colbert et dans sa maison s'éleva en 1663, l'Académie des inscriptions; celle des sciences

fut fondée par lui trois ans après, celle d'architecture en 1671. L'Académie de peinture reçut en même temps une organisation nouvelle ; l'école de Rome fut établie. Il augmenta la bibliothéque du roi et le jardin des Plantes, bâtit l'Observatoire, y appela Huyghens et Cassini, fit commencer la méridienne qui traverse toute la France, envoya des physiciens à Cayenne pour y faire des observations. Paris dut à ses soins des constructions nouvelles qui contribuèrent à son embellissement et à sa commodité ; des quais, des places publiques, des portes triomphales, des boulevarts, la colonnade du Louvre et le jardin des Tuileries. Enfin il remplit avec autant de discernement que de zèle l'honorable fonction de répandre les bienfaits du roi sur tout ce que la France et l'Europe présentaient d'hommes illustres dans les sciences, les lettres et les arts. Il n'est pas inutile de remarquer que cet acte de magnificence jusques là sans exemple, qui jeta un si vif éclat sur le règne de Louis XIV, et qui valut à ce prince le titre de *Grand*, fut en même temps un des moins coûteux pour le trésor public : l'état des pensions annuelles distribuées alors aux savans et aux hommes de lettres, tant français qu'étrangers, ne monte qu'à 66,000 fr.

En recueillant avec soin tous les services que Colbert a rendus à sa patrie, et par conséquent en produisant tous ses titres à la reconnaissance des Français, l'historien impartial doit signaler aussi les erreurs et les fautes que le progrès des lumières

et une tardive expérience ont fait successivement apercevoir dans l'ensemble et dans les détails de son administration. La plus grave, c'est d'avoir donné aux manufactures le premier rang dans l'ordre économique, et en conséquence d'avoir protégé les arts et métiers qui ne sont que les moyens d'ouvrer la matière première, aux dépends de l'agriculture qui la produit. *Sully*, avec moins d'art mais plus de génie peut-être, était parti d'un principe plus naturel et plus simple. Il avait pensé que la terre étant le dépôt des premières richesses, du nécessaire comme du superflu, c'était surtout à multiplier ses produits que l'on devait s'appliquer; et il avait dirigé toutes ses vues vers l'amélioration du sort des cultivateurs. S'il fut trop rigoureux dans les conséquences de son principe, le remède était facile, il naissait du mal même. Colbert, au contraire, réduisant en maxime fondamentale et prenant pour base de ses opérations, cette idée fausse dans le sens qu'il lui donnait, que le luxe enrichit les états, fit peser sur l'agriculture les encouragemens qu'il prodigua aux fabriques; et les profits brillans de certains monopoles furent payés par le peuple. Afin de faire fleurir les manufactures, il voulut maintenir le bas prix des grains; et pour y parvenir, il en défendit le commerce sous des peines sévères, et il en soumit l'exportation à des règlemens qui équivalaient à une prohibition absolue. On craignit bientôt de se ruiner à produire une denrée avilie; la culture fut découragée,

les terres négligées, la production sensiblement diminuée: le ministre s'était flatté de conserver l'abondance; on éprouva la disette et on eut à redouter la famine. La diminution de l'impôt, quoique considérable, devint insensible pour le cultivateur dont les facultés se trouvaient réduites dans une plus forte proportion; et lorsque des besoins urgens forcèrent d'augmenter les tailles, le peuple étant hors d'état de supporter le fardeau d'un nouvel impôt, la langueur et le malaise des campagnes dégénérèrent rapidement en une profonde misère. On reproche avec non moins de fondement à Colbert le régime réglementaire, aussi minutieux que tyrannique, qu'il introduisit dans toutes les branches de l'administration, et dont il entrava particulièrement l'industrie. Elevé jeune dans le magasin des *Mascranni*, riches fabricans de Lyon, il s'était imbu de bonne heure des principes exclusifs du manufacturier, et il les porta dans le ministère. Loin d'écouter ce négociant qui consulté par lui sur ce qu'il devait faire pour encourager le commerce, lui répondit si sagement: *laisser faire et laisser passer;* il multiplia partout les ordonnances, les règlemens, les loix prohibitives, les priviléges exclusifs et les monopoles. L'édit de 1673 sur les communautés, le code des aides et celui des gabelles, une foule d'autres ordonnances sont de tristes monumens d'avidité fiscale, d'absurdité, de tyrannie et même d'inhumanité. Dans les règlemens sur les manufactures, on imagina d'ériger

en loix de l'état de simples procédés de fabriques, variables et perfectibles comme toutes les inventions des arts, et on osa soumettre à des peines corporelles et infamantes ceux qui ne se conformeraient pas à ces loix ridicules. Il faut avouer que *Sully*, s'en remettant à l'intérêt, à l'aisance et à la liberté du soin de développer et de guider l'industrie, et regardant la multiplicité des édits et des règlemens comme un obstacle direct à la prospérité de l'état, se montre encore supérieur à Colbert dans la connaissance des véritables sources du commerce. Quoique cette opinion paraisse fondée, celle qui a voulu ravir au ministre de Louis XIV le titre de *Grand* mérité par tant de travaux, n'en est pas moins injuste. On lui a reproché d'avoir signalé son entrée au ministère par une banqueroute, et d'en avoir depuis marqué toutes les années par de nouveaux impôts, par des emprunts, et par ce qu'on nommait alors des *affaires extraordinaires;* on a répété avec affectation cette réponse du marchand *Hazon : vous avez trouvé la voiture renversée d'un côté, et vous l'avez renversée de l'autre;* en avouant qu'il établit de la régularité dans les recettes et de l'ordre dans les dépenses, on a ajouté que cet ordre n'était pas de l'économie; que tandis que le faste régnait à la cour, le luxe et l'aisance dans quelques villes, le peuple n'en était pas moins vexé, les campagnes découragées, la France faible et souffrante : et l'on s'est cru fondé à n'accorder à Colbert que les talens d'un habile financier, que l'application et la

capacité d'un administrateur vigilant, et à réserver pour Sully le titre de grand ministre. C'est oublier que la première règle pour juger un homme public est de rapprocher ses opérations des circonstances où il s'est trouvé. Il est peut-être douteux que Colbert ne fit pas tout ce qu'il pouvait, et il est certain qu'il ne fit jamais tout ce qu'il voulait. Il s'en fallait de beaucoup qu'il exerçât sur les événemens, sur le conseil, sur l'esprit du prince cette influence si semblable à l'autorité, que Sully avait autrefois exercée. Celui-ci faisait la loi à son maître, Colbert la recevait du sien : le premier fut presque le ministre du peuple, le second n'était que celui du roi. Henri IV et Louis XIV desiraient tous deux, il est vrai, faire de grandes choses, mais l'un pour la France et l'autre pour lui-même : ce fut cette différence qui produisit en grande partie celle des résultats dans l'administration. Sully, toujours absolu et toujours approuvé, enrichit l'état par une économie sage que secondait un roi aussi parcimonieux que vaillant, un roi soldat à la tête de son armée et père de famille avec son peuple ; Colbert, toujours dépendant et toujours contrarié, soutint l'état malgré le luxe d'un maître fastueux qui prodiguait tout pour rendre son règne éclatant ; il le soutint encore et même le fit fleurir, malgré le poids des armées énormes et des guerres ruineuses dont le chargea la jalouse ambition de Louvois. Les dépenses excessives qu'entraîna la

guerre de 1672, l'écartèrent de la route qu'il s'était tracée : le roi pressait, il fallait des moyens prompts ; il fut obligé d'avoir recours aux opérations qu'il avait voulu abolir pour jamais. Mais ce qui atteste à la fois sa répugnance et ses lumières, c'est son mot prophétique au premier président qui fit alors substituer un emprunt à un impôt : *vous venez d'ouvrir une plaie que vos petits-fils ne verront pas refermer.* Dès que la paix lui permit de respirer, il revint à ses principes, et répara si promptement le mal qu'il avait fait malgré lui, que la fin de son ministère fut encore l'époque la plus brillante du règne de Louis XIV. C'est donc avec raison qu'un écrivain éloquent, mettant en parallèle les deux plus grands ministres qu'ait eus la France, s'est proposé non d'établir un rang entre eux, mais seulement de rapprocher et de faire contraster leurs talens et leur position. « Tous deux, dit-il, eurent de la « justesse et de l'étendue dans l'esprit, de la gran- « deur dans les projets, de l'ordre et de l'activité « dans l'exécution : mais Sully saisit mieux peut- « être la masse entière du gouvernement, Colbert « en développa mieux les détails. L'un avait plus « de cette politique moderne qui calcule ; l'autre « de cette politique des anciens législateurs qui « voyaient tout dans un principe. Le plan de Col- « bert était une machine vaste et compliquée, où « il fallait sans cesse remonter de nouvelles roues ; « le plan de Sully était simple et uniforme comme « celui de la nature. Colbert attendait plus des

« hommes ; Sully attendait plus des choses. L'un « créa des richesses inconnues à la France, l'au- « tre employa mieux les ressources qu'elle avait... « Sully dut quelque chose de sa gloire à Henri IV, « tandis que Louis XIV dut une grande partie de « la sienne à Colbert. »

Il faut avouer que si ce prince contraria souvent les vues de son ministre, il sût apprécier ses talens et récompensa magnifiquement ses services. Colbert était ambitieux ; il fut comblé d'honneurs : il avait de la probité ; ses traitemens et les bienfaits du roi pourvurent abondamment à sa fortune. Des alliances illustres flattèrent sa vanité ; son crédit ouvrit la carrière des honneurs à ses nombreux enfans. *Seignelay,* son fils aîné, eut sa survivance à la marine : après la disgrace de *Pompone* à laquelle il avait contribué, il fit donner les affaires étrangères à Colbert *de Croissy*, son frère. Il réunissait ainsi dans sa famille quatre grands départemens. Au sein des honneurs, Colbert ne fut cependant pas heureux. Il essuya des intrigues, se vit souvent traversé par des rivalités et par des jalousies, et fut constamment poursuivi par la haine de *Louvois*. Il mourut en 1635, âgé de 64 ans, victime de son amour pour le bien public, épuisé par le travail, rongé par les inquiétudes et par le chagrin, luttant avec peine contre les embarras présens, et prévoyant avec effroi ceux dont l'avenir le menaçait encore. On sait que le peuple de Paris qui le haïssait, et que des droits

récens sur les consommations avait exaspéré, troubla ses funérailles et voulut déchirer son corps ; on sait aussi que cette odieuse injustice fut cruellement expiée. La faiblesse et les fautes des successeurs de Colbert, le désordre toujours croissant des finances, la misère et la dépopulation des campagnes, la chute du commerce et de la marine, les malheurs et la ruine du royaume, apprirent à connaître les services de ce grand homme et forcèrent de rendre à sa mémoire un hommage éclatant quoique tardif. Colbert avait une taille médiocre, une figure repoussante, des yeux creux, des sourcils épais, un regard sombre, une tournure commune. Louis XIV disait qu'il avait conservé à la cour l'air d'un bourgeois. Son ton était habituellement froid et silencieux, sévère plutôt que dur. Madame de *Cornuel*, célèbre par ses bons mots, impatientée de ne pouvoir en tirer de réponse, lui dit un jour : *Monseigneur, faites au moins signe que vous m'entendez*. Elevé dans les affaires, il avait peu cultivé son esprit : il aima les arts pour se conformer au goût de son maître et sans s'y connaître ; mais aussi il les protégea sans être jaloux de ceux qui les cultivaient. Attaché à la personne de Louis XIV autant que dévoué à sa gloire, il se plaisait à célébrer ses grandes qualités : vers la fin de sa carrière, il protestait *que pendant 25 ans qu'il avait approché le roi de fort près, il ne lui avait entendu proférer qu'une parole de vivacité, et jamais aucune qui ressentît la médisance.* F.



COLIGNY.

N. pinx.t *Landon direx.t*

COLIGNY.

Gaspard de Coligny, amiral de France, naquit le 16 février 1516, dans la terre de Châtillon, dont sa famille porta longtemps le nom. Son père, Gaspard de Coligny, avait épousé Louise de Montmorency, sœur aînée du connétable Anne de Montmorency. Le jeune Coligny fit ses premières armes dans les dernières guerres de François I, et se signala à la bataille de Cérisoles. Sous le règne de Henri II, il fut fait amiral de France; il déploya de grands talens militaires à la prise de Boulogne, au combat de Renti et surtout à la défense de Saint-Quentin, qui seule eût suffi pour l'illustrer comme grand capitaine, si sa célébrité comme chef de parti n'eût pour ainsi dire absorbé l'attention de la postérité.

Ayant adopté la religion réformée, Coligny dès ce moment voua au parti protestant ses armes, sa fortune et sa vie. Si l'on en croit quelques auteurs, l'Amiral, d'un caractère ferme, inflexible, mais vertueux, ne se consola jamais d'avoir à combattre son roi, et de déchirer le sein de sa patrie. D'autres, au contraire, le peignent comme un ambitieux rempli de duplicité et d'hypocrisie, et vont jusqu'à l'accuser du meurtre de François, duc de Guise Poltrot, assassin de ce dernier, déposa contre l'Amiral à l'instant de son supplice,

et, quoique cette preuve soit insuffisante, c'est à regret qu'on ne peut laver parfaitement Coligny de cette accusation.

Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour avaient été perdues par le parti protestant, quelquefois abattu, mais toujours renaissant. Il était prouvé aux royalistes que dans l'adversité surtout Coligny possédait de grands talens, et que, s'il ne pouvait éviter des revers, du moins savait-il toujours les réparer. Egalement fatigués de cette guerre intestine, les deux partis semblaient se disposer à la paix. Coligny jouissait à la cour, en apparence au moins, de toute la confiance du roi, et celui-ci ne parlait plus que de charger l'Amiral d'aller en son nom conquérir les Pays-Bas. Tout-à-coup, le 22 août 1572, Coligny, en revenant du Louvre, reçut un coup d'arquebuse, tiré par une fenêtre. Blessé au bras gauche et à la main droite, il se contenta, sans montrer la moindre émotion, d'indiquer la maison d'où partait le coup; mais déja l'assassin, nommé Maurevel, avait pris la fuite : cette nouvelle cependant répandit un grand trouble. Le roi entra dans une violente colère, parut soupçonner le duc de Guise, et jura à Coligny qu'il avait l'habitude d'appeler *son père* qu'il serait promptement vengé. On ne sait jusqu'à quel point Charles IX était de bonne foi dans ses promesses; mais il est certain que le meurtre de

l'Amiral fut l'un des premiers ordonnés, et qu'il servit de signal au massacre qui eut lieu le 24 août, jour de S. Barthélemy. Henri de Guise, irréconciliable ennemi de l'Amiral, qu'il regardait comme l'assassin de son père, se hâta de courir à son hôtel dont il fit ouvrir les portes au nom du roi : la garde navarraise effrayée se disperse et se cache ; un Allemand, nommé Bême, se précipite, à la tête des assassins, dans la chambre de l'Amiral. Aux cris de ces furieux, il juge qu'on en veut à sa vie : on le trouve levé et en prières. *Est-ce toi qui es Coligny?* lui crie Bême qui entre le premier. — *C'est moi-même,* répondit-il tranquillement : *jeune homme, respecte mes cheveux blancs!* Pour toute réponse, Bême lui porte le premier coup ; et Coligny n'a pas encore rendu le dernier soupir, que l'on précipite son cadavre par la fenêtre, pour ôter tous les doutes aux ducs de Guise et d'Angoulême qui attendaient dans la cour. Après avoir essuyé mille outrages, son corps fétide fut pendu au gibet de Montfaucon, où le Roi et toute la Cour allèrent le voir. Charles IX répéta, dans cette occasion, ce mot de Vitellius : *le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.* On prétend que sa tête, après avoir été présentée à Catherine de Médicis, fut embaumée et envoyée au pape.

La mort de Coligny fut un coup terrible pour le parti protestant dont il était le plus ferme sou-

tien. Politique aussi habile que grand guerrier, en même temps qu'il combattait, il faisait jouer en France et dans les cours étrangères tous les ressorts qui pouvaient servir sa cause. Mais, après l'intérêt de son parti, il ne voyait que celui de la France, et l'on sait que le projet de l'abaissement de la maison d'Autriche l'occupait dans ses derniers momens. L'on ne peut même douter que, sans les guerres civiles, il n'eût cherché à donner de l'éclat à la marine française; il avait senti le besoin de fonder des colonies en Amérique, pour rivaliser avec les autres puissances européennes. De pareilles vues lui font peut-être plus d'honneur que tout ce qu'il put faire de grand à la tête des armées protestantes.

M.


COLOMB
N. pinx.t
Landon direx.t

CHRISTOPHE COLOMB.

On voit le nom et les armes de Christophe Colomb sur quelques tombeaux qui existent encore à Plaisance, et quelques auteurs en ont conclu qu'il y naquit en 1442, mais le plus grand nombre affirme que ce fut à Cuguréo, petit bourg situé près de Gènes.

Ses parens n'étaient pas cardeurs de laine, comme l'ont avancé plusieurs historiens, mais ils trafiquaient sur mer, et, vraisemblablement l'un d'eux, au moins, avait rempli un pòste éminent; on doit le croire d'après ce que cet illustre marin écrivait un jour à la nourrice de Dom Juan de Castille: « Je ne suis pas, lui disait-il, le pre« mier amiral de ma famille, ainsi qu'on me « donne le nom que l'on voudra: David a gardé « les brebis avant que d'être roi, et je suis le « serviteur du même Dieu qui l'a mis sur le « trône. »

Quoi qu'il en soit, Christophe étudia, très-jeune, la cosmographie, l'astronomie, la géométrie et la navigation, vogua plusieurs fois vers différens parages, et, persuadé qu'il existait des terres inconnues, jaloux d'imiter son beau-père Pierre Mognize de Pérestrelle qui avait découvert les îles de Madère et de Porto-Santo, il conçut le projet de chercher vers l'Occident ce

que les Portugais avaient trouvé du côté du Midi. Il parla, il écrivit, et, traité de visionnaire par les Génois, il s'adressa au roi de Portugal, Jean II, qui lui refusa les secours dont il avait besoin : celui d'Espagne ne l'accueillit pas plus favorablement ; mais il persista, et la reine Isabelle lui fit accorder trois bâtimens sur lesquels, après bien des peines, bien des murmures de la part de ses compagnons qui se croyaient perdus, il arriva, en 1492, dans l'île de Guanahani où, d'une voix unanime, il fut célébré par ceux mêmes qui, la veille encore, se proposaient de le précipiter dans la mer.

A leur aspect, les insulaires prirent la fuite, et gagnèrent leurs montagnes ; Colomb les ramena par la douceur, en reçut de l'or en échange de petits morceaux de verre et de faïence cassée ; mêla ses cabanes avec les leurs, y fit élever un fort de bois, y laissa 38 des siens, et vint rendre compte de ses succès à Ferdinand qui le nomma grand d'Espagne, grand amiral, et vice-roi du Nouveau-Monde.

En 1493, Colomb repartit avec 17 vaisseaux, et découvrit les Caraïbes ; ensuite, la Jamaïque dont les habitans lui refusèrent des vivres qu'il obtint de leur ignorance. Il devait y avoir une éclipse de lune ; Colomb imagine d'en tirer parti, rassemble les Sauvages, les accable de reproches, et leur annonce qu'ils vont être un exemple ter-

rible de la vengeance du Dieu des Espagnols : « Plus de grâce, ajoute-t-il, et ce soir, ce soir « même, la lune va rougir, s'obscurcir, et vous « priver de sa lumière. » En effet, l'éclipse commence; les Sauvages poussent des cris affreux, tombent aux pieds de Colomb, et le supplient d'obtenir leur pardon. Il résiste, promet, s'adoucit à mesure qu'il calcule que la lune va reparaître; et, par cette adresse, il se fait apporter tout ce qu'il veut par ces barbares qui restèrent convaincus qu'il disposait de la puissance du ciel.

Si ce trait donne une idée de sa présence d'esprit, le suivant prouve qu'il voyageait bien moins pour son avantage, que pour celui des autres. Assailli par une tempête, balotté par les flots qui vont l'engloutir, il craint seulement que le fruit de ses courses ne soit perdu pour l'humanité, écrit sur du parchemin le précis de sa navigation, le couvre d'un gâteau de cire, l'enferme dans un petit tonneau bien bouché, et le jette à la mer, dans l'espérance qu'il sera poussé vers la terre.

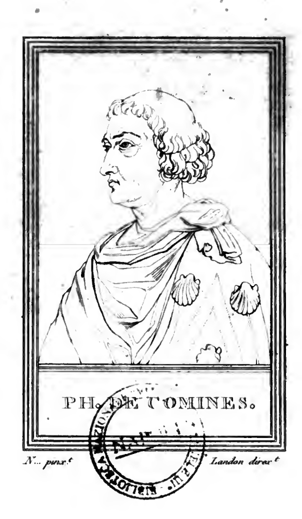
Ce fut dans le cours de ce voyage que Bovadilla, gouverneur général des Indes, non-content de l'accuser de rebellion, osa le faire charger de fers et reconduire en Espagne, avec les pièces de son procès qui dura quatre ans. Vainqueur de ses ennemis, il s'embarqua pour la troisième fois, aperçut le Continent à dix degrés

de l'équateur, découvrit la côte sur laquelle on a bâti Carthagènes, et revint à Valladolid où l'envie et la calomnie ne cessèrent de le poursuivre. Il y mourut, en 1506, à l'âge de 64 ans, fut enterré avec pompe, au milieu de la principale église de Séville, et renfermé dans un tombeau sur lequel, par ordre du roi, on grava en langue espagnole :

« Christophe Colomb donna un nouveau monde « aux royaumes de Léon et de Castille. »

Les Génois lui élevèrent une statue ; ils devaient cet hommage à leur compatriote, non moins recommandable par ses travaux que par ses vertus. Doux et sobre, bienfaisant et désintéressé, il était simple dans ses manières comme dans ses goûts. Il avait la taille médiocre, mais bien faite, le visage long, le nez aquilin, les yeux vifs et brillans.

P.



N... pinx.t *Landon direx.t*

COMINES.

Le nom de Philippe de Comines est passé à la postérité pour la véracité des mémoires qu'il a laissés sur les règnes de Louis XI et de Charles VIII. On l'a regardé en quelque sorte comme le restaurateur de l'histoire de nos temps modernes, et l'on a poussé l'éloge jusqu'à le comparer à Polybe. La comparaison était outrée. On ne pouvait comparer ces deux écrivains que sous un rapport, la sincérité. Mais il n'y a point de ressemblance dans les genres, ni dans les sujets. Polybe, élève de Philopœmen, et ami du jeune Scipion, Polybe qui vivait dans les temps où le dernier rayon de la liberté expirait avec la ligue des Achéens, éclaire la Grèce sur sa destinée, et développe les causes qui ont concouru à faire passer l'univers sous le joug des Romains, afin de préparer ses concitoyens à subir avec résignation le sort commun, l'arrêt du destin. Que sont Louis XI, et Charles VIII, et la France, sous leurs règnes, en comparaison? Ce sont des rois, des temps, une nation barbares.

Le mérite de Philippe de Comines est dans sa simplicité, sa naïveté, sa véracité. Ce n'est point une histoire; ce sont les premiers bons mémoires historiques qui aient été faits dans notre langue et sur notre histoire. On a caracté-

risé la sincérité de Philippe de Comines, en disant : « qu'il parle de lui-même sans vanité, « et des autres sans jalousie. »

Philippe de Comines fut chambellan de Louis XI. Il était né sujet du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire. Il quitta sa cour pour celle du roi de France, ennemi du duc. Sous Charles VIII, il éprouva la vicissitude de la faveur et de la disgrace. Accusé d'avoir favorisé le parti du duc d'Orléans (qui régna ensuite sous le nom de Louis XII) contre sa persécutrice, madame de *Beaujeu*, il fut enfermé, par ordre du roi, dans une cage de fer, pendant huit mois. On a remarqué que le duc d'Orléans ne fit rien pour adoucir la persécution que Comines souffrait pour lui, et qu'il ne parut pas lui en tenir compte, lorsqu'il fut sur le trône.

Comines était riche. Il mourut dans sa terre d'Argenton, en Poitou, l'année 1509, âgé de 64 ans. Son corps fut transporté à Paris, dans l'église des Grands-Augustins, où il avait fait bâtir une chapelle, et où sa fille unique, mariée à René de Brosse, dit *de Bretagne*, et comte de Penthièvre, fut aussi enterrée. Les Mémoires de Comines embrassent 34 ans, c'est-à-dire depuis 1464, jusqu'en 1498.

J.





COMMODE.

Landon direx.

COMMODE.

Voici encore un de ces fléaux de l'humanité qui ne se sont signalés que par l'abus du pouvoir suprême et par de folles atrocités. Commode naquit à Rome, l'an 161 de J. C., et fut proclamé empereur l'an 180. Il était le fils de cette Faustine qui put disputer à Messaline le prix d'une débauche effrénée. L'époux de Faustine était le sage Marc-Antonin; mais les mœurs de cette femme et le caractère atroce de Commode n'ont pas permis que, du vivant même de ce dernier, on le crût véritablement fils du modèle des princes. Quoique l'enfance de Commode eût été confiée à des hommes recommandables par leur savoir et leurs vertus, son mauvais naturel l'emporta. Il commença par confier le gouvernement aux plus vils brigands. Perennis, esclave de Pannonie, eut quelque temps toute l'autorité, tandis que Commode, confondu avec les gladiateurs, les combattait dans l'arêne, ou y exerçait son adresse contre les bêtes féroces. Perennis fut massacré par les soldats, ainsi que plusieurs autres ministres; mais Commode n'en continua pas moins à se signaler par des crimes et des infamies dont le détail serait trop révoltant. Il se faisait appeler Hercule, fils de Jupiter; parcourait, couvert d'une peau do lion, les rues de Rome, et assommait avec sa massue les estropiés que l'on avait à dessein rassemblés sur

son passage. Il inventa des conspirations, et fit périr un grand nombre de sénateurs. Son palais devint un lieu de prostitution, où il réunit jusqu'à trois cents femmes et autant de jeunes garçons destinés à assouvir ses débauches. Il força ses trois sœurs à se prostituer à lui, pour éviter la mort.

Enfin, deux de ses officiers, Lœtus et Electus, se joignirent à Martia, concubine de Commode, pour délivrer Rome et l'empire de ce monstre. Tous trois étaient certains qu'il avait médité leur perte, et résolurent de le prévenir. Ils lui donnèrent, au sortir du bain, un breuvage empoisonné; et, comme sa santé robuste leur fit craindre qu'il ne résistât aux atteintes du poison, ils l'étranglèrent pendant son sommeil. Ainsi périt Commode, l'an 192, à l'âge de 31 ans, il en avait régné 13. Sa mémoire fut déclarée infame par un décret du Sénat, et le peuple se réjouit publiquement d'en être délivré.

D. D.




CONDÉ.
Nanteuil del.
Landon direx.

LE GRAND CONDÉ.

La nature dispense ses grâces avec égalité sur toutes les classes de la société, et l'on sait trop que l'obscurité de la fortune enfouit quelquefois de grandes dispositions ; il faut donc regarder comme un bienfait particulier de la Providence le concours de la naissance et des talens. Louis de Bourbon, prince de Condé, réunit en sa personne ces grands avantages. Il dut à son rang de commander les armées à l'âge de 22 ans ; à son mérite, d'être victorieux à cet âge. Rocroy fut en 1643 le premier théâtre de sa gloire. Malgré les ordres de la cour, et contre l'avis du maréchal de l'Hôpital qui avait été destiné à le conseiller et à le conduire, Condé décida la bataille. On raconte que tout étant réglé d'avance, il s'endormit si profondément qu'il fallut l'éveiller pour combattre. Alexandre avait autrefois donné un pareil exemple de sang froid. « Le « prince gagna la bataille par lui-même, dit Vol« taire, par un coup-d'œil qui voyait à la fois et « le danger et la ressource, par son activité « exempte de trouble qui le portait à propos dans « tous les endroits. » A peine victorieux, il arrêta le carnage, et prit autant de soin d'épargner ses ennemis, qu'il en avait pris pour les vaincre.

Habile à profiter de sa victoire, le prince de Condé entra bientôt dans Thionville. L'année sui-

t

vante, il s'avança jusqu'à Landau, et battit les Impériaux à Fribourg. Le combat recommença trois fois à trois jours différens; et l'on dit que Condé jeta son bâton de commandement dans les retranchemens de l'ennemi, et marcha l'épée à la main pour le reprendre. Il fut de nouveau victorieux à Norlingue en 1645, prit Dunkerque en 1646, et n'eut besoin, deux ans après, pour vaincre à Lens, que de rappeler à ses soldats la gloire qu'ils avaient acquise avec lui dans ses premières victoires.

Le cardinal de Richelieu avait jugé Condé dès sa jeunesse. Après avoir eu avec lui un assez long entretien, il dit à Chavigny : « M. le Duc sera le « plus grand capitaine de l'Europe et le premier « homme de son siécle. » Le cardinal Mazarin éprouva la vérité de cette prédiction. Son gouvernement fut affermi par les victoires du prince de Condé. Il se servit habilement de lui comme d'un rempart qu'il opposait aux fureurs de la Fronde, et à la faction du Parlement. Le Prince fit le blocus de Paris; il y reconduisit le roi et son ministre comme en triomphe, et sa présence évita à ce dernier les insultes que la haine publique lui faisait appréhender.

Le mérite du prince de Condé et sa réputation lui donnaient une grande prépondérance dans les affaires. Il s'en servit quelque temps pour ramener les partis et soutenir la cour. Il est douteux que sans lui Mazarin eût pu résister à la faction; mais ce pou-

voir du Prince devait exciter la méfiance du Ministre. Condé avait cette fierté qui convient aux ames élevées, et que les succès autorisent. Il soutint ses créatures avec trop de hauteur. Il voulut donner la loi; mais ses victoires, le rang de premier prince du sang, et les services qu'il venait de rendre à la régence, ne purent lui éviter une éclatante disgrace. Il fut arrêté avec le prince de Conti et le duc de Longueville. Leur captivité fut sévère, et, lorsqu'au bout d'un an, les intrigues de la faction eurent forcé le Ministre à la faire cesser, Condé n'eut pas assez de grandeur pour sacrifier son ressentiment au bien public.

Jamais siécle ne fut plus fécond en intrigues; tout était faction, et la cour dut peut-être son salut à la multiplicité des partis. Le prince de Condé, que sa naissance et par dessus tout la gloire de ses actions auraient dû élever au dessus des cabales, consentit à en devenir le chef, et se compromit avec Gondi, co-adjuteur de Paris, connu sous le nom du cardinal de Retz, dont l'unique occupation et le plus grand plaisir était d'entretenir les troubles qui agitaient alors la France, et d'en exciter de nouveaux. Le Prince était naturellement railleur et ne sacrifiait point le plaisir de dire un bon mot. Ses ennemis étaient nombreux. Mazarin, que la haine publique avait forcé de s'éloigner, n'en tenait pas moins le timon des affaires. Condé craignit pour sa sûreté

personnelle, et se trouva entraîné par les circonstances à prendre les armes contre son roi, à employer contre sa patrie les talens qu'il lui avait d'abord si utilement consacrés. S'étant approché de Paris, Turenne, qui commandait l'armée royale, eut l'avantage sur lui dans le fameux combat du Faubourg S. Antoine, en 1652, et la fortune se rangeant pour cette fois du côté du bon droit, Condé, réuni aux ennemis de l'état, fut encore vaincu par Turenne à la journée des Dunes. Malgré ces revers, le Prince déploya dans cette campagne les mêmes talens. On admira toujours sa promptitude à prévenir l'ennemi, la sagacité avec laquelle il formait ses plans, sa hardiesse pour les exécuter, et la précision qu'il mettait dans le commandement. Le secours qu'il jeta dans Cambray, sa retraite devant Arras, la levée du siége de Valenciennes auraient augmenté sa gloire, s'il eût travaillé pour sa patrie.

Le Prince, son fils, ayant fait représenter dans la galerie de Chantilly les glorieuses actions de ce grand capitaine, et ne pouvant se résoudre à anéantir la mémoire de cette campagne, imagina un moyen ingénieux d'en consacrer la gloire, en en condamnant les motifs. Il fit représenter la Muse de l'Histoire arrachant du livre, où elle trace les exploits du héros, les feuilles sur lesquelles sont désignées les actions qui illustrèrent

Condé dans cette guerre coupable. En effet, on ne peut voir sans douleur un prince destiné par ses qualités éminentes à être le soutien de l'état, s'unir aux ennemis de sa patrie, travailler à sa ruine, et saper les fondemens d'un trône dont l'éclat réjaillissait sur lui.

Le Parlement, factieux et criminel lui-même peu de temps auparavant, prononça la peine de mort contre le prince de Condé; mais, en 1659, la paix des Pyrénées rendit ce héros à la France. Il commanda, en 1668, la première expédition de Franche-Comté. Joignant l'expérience à l'activité, on le voyait partout accompagné de son fils le jeune duc d'Enguien; et, comme un officier qui aurait eu sa fortune à faire, le premier général de l'Europe venait rendre compte de tout à Louis XIV. Lorsque ce monarque porta deux ans après ses armes en Hollande, Condé eut le commandement d'une armée nombreuse, et fut blessé pour la première fois au passage du Rhin.

Condé vainquit encore à Senef en 1674, et jamais il ne parut plus prodigue de sa vie et de celle de ses soldats; il eut trois chevaux tués sous lui. Prêt à quitter le théâtre de la guerre, ce héros sembla vouloir, dans cette journée, mettre le comble à sa gloire.

L'année d'après, Louis XIV jugea que le prince de Condé pouvait seul ranimer les troupes découragées par la mort de Turenne, et tenir tête

à Montécucolli. Ce Prince, dont le génie se pliait à tout, parut alors aussi patient qu'il avait été impétueux; deux seuls campemens arrêtèrent l'ennemi, et cette campagne fit plus d'honneur à Condé que celle de Senef. Mais la goutte dont il était tourmenté le décida à quitter le commandement des armées. Il craignit que les infirmités de l'âge ne devinssent préjudiciables à sa gloire, aussi bien qu'aux affaires de l'état, et il dit au roi, *que chaque particulier, s'il était sage, se devait rendre la même justice.* Ce trait seul annonce un grand homme; il n'appartient qu'aux ames fortes de se juger ainsi.

Le prince de Condé acheva sa brillante carrière dans un doux et philosophique repos, consacrant aux lettres et à l'entretien des beaux esprits du siécle les heures qu'il ne pouvait plus donner à la gloire. Corneille, Bossuet, Racine, Molière, Despréaux, Bourdaloue, partagèrent souvent sa belle retraite de Chantilly. Une piété solide et l'exercice des vertus honorèrent les derniers jours de ce grand homme. Il mourut, en 1686, à Fontainebleau où il était venu voir madame la Duchesse, sa petite-fille, alors malade de la petite vérole.

« Le titre de *grand* qui lui a été donné, dit le « président Hénault, a consacré sa gloire, et les « plus fameux orateurs n'ont rien laissé à dire sur « la mémoire de ce Héros. »

M.





CONDILLAC.

Baldrighi pinx. *Landon direx.t*

CONDILLAC.

Etienne Bonnot de Condillac naquit à Grenoble en 1715, d'une famille noble, alliée au cardinal de Tencin. Il avait pour frère l'abbé de Mabli, connu par un grand nombre d'écrits sur le droit public, l'histoire et la morale, où respirent la haine du despotisme, l'amour de l'humanité, et en même temps une excessive rigidité de principes en tout genre.

Il y a très-peu de choses à dire sur la vie de Condillac. Entraîné par son goût vers des objets de haute et profonde spéculation, qui exigent l'attention la plus soutenue de la part de l'esprit, et par conséquent tout le calme de la solitude, il ne se répandait point dans le monde où d'ailleurs il portait peu d'agrémens; la composition et la publication de ses écrits forment à-peu-près toute son histoire. Son premier ouvrage fut l'*Essai sur l'origine des Connaissances humaines*, que suivirent le *Traité des Systêmes* et celui des *Sensations*. Disciple de Locke, il développa, il étendit la doctrine de son maître, sur-tout il la rendit plus claire; et si la métaphysique est aujourd'hui à la portée de tous les bons esprits, c'est à lui qu'on le doit. Sa réputation le fit choisir pour précepteur de l'infant de Parme don Ferdinand. Ce fut pour ce prince qu'il composa son *Cours d'Etudes*, dans lequel il a fondu les résultats de ses premiers travaux et la substance de sa philosophie. Cet ouvrage comprend

la *Grammaire*, l'*Art de penser*, l'*Art d'écrire*, l'*Art de raisonner*, l'*Histoire ancienne* et l'*Histoire moderne*. Ces différentes parties y sont traitées avec toute la netteté, toute la justesse qu'on pouvait attendre d'un esprit aussi lumineux, mais en même temps avec un peu de cette sécheresse qu'entraîne presque toujours l'habitude des abstractions et des procédés rigoureux de la philosophie. Condillac eut le tort de juger la poésie en métaphysicien, et le malheur de découvrir de graves et nombreuses fautes dans les vers les plus purs et les plus gracieux qu'ait peut-être jamais faits Boileau.

Les autres productions de Condillac sont une *Logique* universellemsnt estimée ; un *Traité des Animaux*, dirigé contre quelques erreurs de Buffon ; un livre intitulé *du Commerce et du Gouvernement*, qui fut regardé comme le livre élémentaire de la science économique, et un ouvrage posthume sur la *Langue des Calculs*. On a donné en 1798 la collection complète de ses Œuvres, en vingt-trois volumes *in*-8°. La Harpe a consacré un long article à Condillac dans le quinzième volume de son *Cours de Littérature*. Il le termine ainsi : « Le style de Condillac est pur et clair comme ses « conceptions : c'est en général l'esprit le plus juste « et le plus lumineux qui ait contribué, dans ce « siècle, au progrès de la bonne philosophie. »

Condillac était de l'Académie française. Il mourut le 2 août 1780. A.


CONDORCET.
Landon direx.

CONDORCET.

Après Voltaire, Montesquieu, J. J. Rousseau, Buffon, Helvétius, Condillac, Mably, Thomas, Diderot, d'Alembert, le nom de Condorcet vient naturellement se placer sur la liste des écrivains qui feront toujours la gloire du dix-huitième siècle. Inférieur à la plupart d'entre eux sous le rapport du talent qui les caractérise particulièrement, il les égala presque tous par ces précieuses qualités de l'esprit qui sont communes aux hommes de génie, et il les surpassa par l'étendue, la variété et la sûreté de ses connaissances. S'il est donc, dans l'ordre des temps, *le dernier de cette illustre race*, il n'en est pas sans doute le moins remarquable. Condorcet fut à-la-fois géomètre, philosophe, littérateur, publiciste, économiste, dans le sens de ce mot qui désigne une science et non une secte; et ce qui le distingue surtout, c'est que cette réunion si rare de moyens fut chez lui constamment dirigée vers un seul but, l'amélioration du sort de l'espèce humaine par les progrès des lumières. Il dut peut-être au célèbre Turgot, son ami, la première idée du plus noble et du plus consolant de tous les systèmes de philosophie, de celui qui repose sur l'opinion du perfectionnement indéfini de l'esprit humain; et cependant il créa réellement ce système, puisque le premier il l'appuya sur des bases solides, le fortifia de toutes les preuves de l'expérience, et en déduisit des résul-

tats certains. L'amour de la vérité fut le trait saillant de son caractère ; le desir de la faire servir au bonheur de l'humanité fut le principal motif de tous ses travaux, comme savant et comme homme de lettres. Persuadé que les vices et les malheurs des hommes sont le fruit des institutions sociales, il se proposa en quelque sorte de les parcourir toutes dans leur ensemble et dans leurs moindres détails, d'en démontrer la funeste tendance, et d'indiquer en même temps le moyen de les réformer. Pour remplir la tâche qu'il s'imposait, il fallait tout savoir et tout oser : aussi personne n'a joint à plus de connaissances un esprit plus éminemment juste, vif, flexible, étendu, profond ; personne n'a vu de plus haut et plus loin dans les questions les plus ardues ; et personne en même temps n'a, sous des formes plus diverses et avec plus de courage, attaqué plus de préjugés, combattu plus d'erreurs, démasqué plus d'hypocrites et de charlatans, dénoncé et poursuivi plus d'intérêts opposés à l'intérêt public. Condorcet fut un des plus zélés partisans, et une des plus illustres victimes de cette révolution, qui excita d'abord tant d'heureuses espérances, et qui finit par les trahir toutes. Sa conduite a prouvé qu'alors il perdit de vue le système d'une sage lenteur, tant recommandé par Turgot ; qu'il oublia ce qu'il a lui-même établi dans son dernier ouvrage, que les vérités de la théorie sont nécessairement modifiées dans la pratique : il voulut tout outrer et contribua à tout perdre. Mais que sa mort suffise ou non pour l'absoudre,

aux yeux de la postérité, des erreurs de sa vie politique, sa vie littéraire sera toujours digne des plus grands éloges.

Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat de Condorcet, naquit à Ribemont, en Picardie, le 17 septembre 1743. Elevé sous les yeux de son oncle, évêque de Lizieux, il préféra, quoique peu fortuné, la carrière difficile des sciences aux diverses professions dans lesquelles sa naissance pouvait lui promettre, à beaucoup moins de frais, des avantages plus certains. Il se livra d'abord avec passion aux mathématiques, et à 21 ans il publia, sur le calcul intégral, nn traité qui lui ouvrit peu de temps après les portes de l'Académie des Sciences. Il y entra en 1768. Un mot plaisant du géomètre *Fontaine* indique assez combien le début du jeune Condorcet fut brillant : *J'ai cru un moment, disait-il, qu'il valait mieux que moi; j'en étais jaloux, mais il m'a rassuré depuis.* Il est vrai que des occupations d'un autre genre l'empêchèrent bientôt de porter dans ses recherches mathématiques cette persévérance et ce détail qui peuvent seuls aujourd'hui en assurer le succès. Cependant son goût le ramena toujours vers une science que dès son début il avait enrichie de remarques importantes; et si le temps et la patience lui manquèrent pour donner à ses travaux sur les points les plus épineux de l'analyse transcendante, le degré de perfection qu'on pouvait en attendre, il remplit encore son objet principal, en prouvant, par d'ingénieuses applications et par des démonstra-

tions évidentes, que la science du calcul fournit la certitude des sciences morales et politiques; tel fut sur-tout le but de ses *Mémoires sur le Calcul des probabilités*, et de son ouvrage intitulé *Plan de la Mathématique sociale*. Condorcet n'avait pas tardé à montrer qu'à la sagacité et à la profondeur du géomètre, il joignait encore les lumières du philosophe et les talens de l'écrivain. Les éloges des académiciens morts avant 1699, et sur-tout le bel éloge de Pascal, annoncèrent un digne successeur de Fontenelle. Fouchi, qui, après Mairan, occupait, sans la remplir, la place de cet homme célèbre, s'associa Condorcet en 1773, et trois ans après, lui abandonna entièrement les fonctions de secrétaire perpétuel. Devenu, en cette qualité, l'historien des sciences et de ceux qui consacrent leur vie à en étendre le domaine, Condorcet a si complètement rempli l'attente excitée par ses premiers ouvrages, que ses nombreux et excellens éloges seront toujours un des fondemens les plus solides de sa réputation. Egal et même supérieur à Fontenelle dans le seul point où il lui soit comparable, l'étendue et la variété des connaissances, Condorcet sut bien juger son talent et les circonstances où il se trouvait, et il ne voulut imiter un homme qui, doué de prodigieusement d'esprit, avait fait très-bien tout ce qu'on pouvait faire de son temps, qu'en faisant aussi très-bien tout ce que des temps très-différens permettaient de faire. Ceux qui accordent la préférence à Condorcet doivent donc convenir que, plus souvent

riche dans ses sujets, et toujours plus libre dans ses pensées, il a eu le bonheur de pouvoir rendre aux sciences un plus solemnel et plus noble hommage. Quant à ceux qui affectent de le placer fort au-dessous de son prédécesseur, on peut douter qu'ils soient capables d'apprécier Fontenelle. Une circonstance qui honore le caractère de Condorcet retarda jusqu'en 1782 son admission à l'Académie Française: il refusa de faire l'éloge du duc de la Vrillière, et ce refus, qui lui attira la haine de Maurepas, l'obligea de ne se mettre sur les rangs qu'après la mort du vieux ministre. Avant cette époque, il avait présenté au concours un *Eloge de l'Hôpital,* qui méritait et qui n'obtint pas le prix. Depuis, il publia la *Vie de Turgot.* Ces deux ouvrages suffiraient seuls pour le placer au premier rang des écrivains politiques. Le dernier, sur-tout, est peut-être le meilleur livre que puisse étudier un homme d'état: c'est le génie d'un grand ministre, interprété par le génie de l'ami le plus capable de l'entendre; c'est un tableau rapide, mais complet, de tout ce qu'on peut faire pour le bonheur d'un grand peuple, par la seule influence des lumières, de la sagesse et du temps.

En 1789, Condorcet rendit à Voltaire un hommage également digne de tous deux: il publia sa vie, et termina ainsi l'édition de ses œuvres, qu'il avait enrichie d'une foule de notes aussi curieuses qu'instructives. Il serait trop long, sans doute, de citer tous les ouvrages que, pendant vingt ans,

Condorcet a composés sur la littérature, la philosophie, la politique générale et l'économie publique. Cette dernière science, qu'il regardait en quelque sorte comme le résultat de toutes les autres, avait sur-tout pour lui un attrait particulier. Il en a traité les points les plus difficiles, et il est sans contredit l'homme de son temps qui l'a le mieux entendue, qui l'a réduite à des principes plus simples et plus certains.

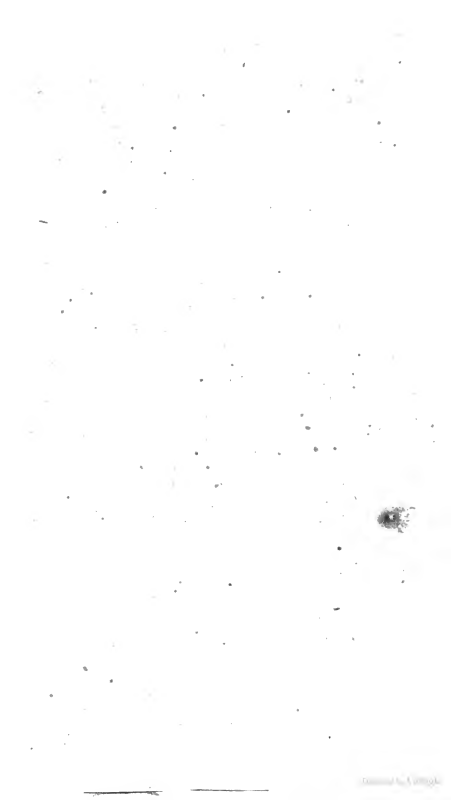
Malgré tant de titres à la confiance de ses concitoyens, Condorcet ne fut point élu membre de l'assemblée constituante. Il est possible que cette circonstance ait beaucoup influé sur les opinions politiques qu'il manifesta, et sur la conduite qu'il tint dans la suite. Dans de nombreux écrits, il parut d'abord ne desirer que les réformes que toute la France sollicitait; mais après la fuite et l'arrestation de Louis XVI, il prononça le premier le mot de *république*, et demanda l'abolition de la royauté. Dès-lors, il devint un des membres les plus marquans de ce parti qui, fortifié depuis par les chefs de la députation de la Gironde, prépara, dans l'assemblée législative, tous les malheurs de la France, en provoquant imprudemment la chute du trône. Selon la loi commune à toutes les factions, Condorcet dut faire à ses nouveaux amis le sacrifice des anciens. Il lui en coûta sans doute, et sur-tout lorsqu'il se vit réduit à permettre que l'on insultât sous son nom des hommes qu'il avait long-temps chéris, et qu'il devait toujours respecter. On sait assez quel fut dans

la Convention le sort des *girondins*. Le 31 mai 1793 leur enleva un pouvoir qu'ils n'avaient jamais exercé que d'une manière très-précaire, et le fit passer dans les mains des plus atroces et des plus vils brigands. Condorcet ne fut pas d'abord compris parmi les victimes de cette fameuse journée; mais il eut le courage de la dénoncer à ses commettans, et d'écrire contre le plan de constitution qui la suivit: il fut décrété d'accusation, et bientôt après mis hors la loi. Une femme aussi courageuse que bienfaisante l'accueillit chez elle, et le garda huit mois dans Paris, au péril de sa propre vie. C'est dans cet asyle, dans la position la plus critique, sous le glaive des assassins, que Condorcet, sans livres, sans notes, sans autre secours que la force de sa tête, la netteté de ses conceptions, et la tenacité de sa mémoire, composa l'étonnante *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, qui n'a été publiée qu'après sa mort. Que ne put-il, en remplissant ce magnifique cadre, terminer un travail qu'il avait médité si long-temps! Mais la crainte d'une perquisition qui eût été fatale à sa bienfaitrice le força de sortir de son asyle. *Il faut que je vous quitte*, lui dit-il, *je suis hors la loi. Si vous êtes hors la loi*, répondit-elle, *vous n'êtes pas hors l'humanité.* Malgré ses instances, Condorcet se sépara d'elle, erra dans les environs de Paris, fut arrêté à Clamart, et transféré au Bourg-la-Reine, dans une prison, où il s'empoisonna pour échapper au supplice qui l'attendait. Il est mort le

28 mars 1794, dans sa cinquante-unième année.

Condorcet avait été lié avec tous les hommes célèbres de son temps; il fut l'ami particulier de Voltaire, de Turgot et de d'Alembert. Ce dernier le peignait bien lorsqu'il disait de lui: *c'est un volcan couvert de neige.* Jamais, en effet, on n'eut un extérieur plus froid et une ame plus ardente. Son caractère était ferme, mais indulgent; il haïssait les institutions, il plaignait et excusait les hommes. Il fut bon époux et bon père; il aima les talens, se plut à les encourager et à les faire valoir; servit avec zèle, avec affection, et sur-tout avec délicatesse, tous ceux qui pouvaient à leur tour servir les sciences et la philosophie. Ses manières étaient simples, son humeur égale, sa société douce. Timide, et même embarrassé dans un cercle nombreux, ce n'était que dans le commerce intime qu'il laissait apercevoir la supériorité de ses connaissances et de ses lumières. Un mot de lui prouve sa droiture et sa franchise: on lui demandait s'il connaissait les détails de la brouillerie entre Rousseau et Diderot: *Non*, dit-il, *mais Diderot était le meilleur des hommes, et quand on se brouillait avec lui on avait tort. — Mais vous? — J'avais tort.*

F.





Le père Couplet del. *Landon direx.t*

CONFUCIUS.

Voltaire a dit de Mahomet que dans une moitié du monde il était regardé comme un être divin, et dans l'autre moitié comme un grand homme. On en peut dire autant de Confucius, dont la gloire est bien plus pure que celle du conquérant Arabe. Dans le plus vaste empire de l'univers il est presque adoré comme un dieu; les autres peuples voyent en lui un sage dont les maximes, la vie publique et privée commandent l'admiration et le respect.

Con-fou-tzée, que nous nommons *Confucius*, naquit, environ 550 ans avant l'ère vulgaire, à *Chan-Ping*. Il comptait parmi ses ancêtres *Ti-y*, vingt-septième empereur de la seconde dynastie. Appliqué dès l'enfance à l'étude des sciences et surtout à celle de la morale, il obtint le grade de mandarin, et devint ensuite ministre du royaume de *Lû*, l'un des états dans lesquels la Chine était alors sous-divisée. Désespérant d'opérer le bien, comme il s'en était flatté, et ne voulant pas être témoin des progrès de la corruption, il se retira de la cour. Dans l'asile qu'il se choisit au royaume de *Sin*, il ouvrit une école de philosophie. Cultiver la vertu, l'éloquence, la politique (en prenant ce mot dans son acception honorable), revêtir les maximes de la sagesse d'expressions élégantes, propres à les graver dans la mémoire; telles étaient

les occupations habituelles des disciples de Confucius, dont le nombre s'accrut jusqu'à plus de 3,000, parmi lesquels environ 500 furent appelés dans la suite à des emplois distingués. Sa doctrine était simple, elle recommandait l'adoration de l'Etre suprême, la bienveillance envers les hommes, et donnait pour base aux vertus la modération dans les desirs. Ainsi ont pensé Socrate, Epictète et tous les véritables sages, anciens ou modernes. Il n'y a point deux espèces de morale : dans les quatre traités que Confucius a composés, et qui ont été presque entièrement traduits en latin et en français, on retrouve les maximes des philosophes de l'Europe, souvent exprimées dans les mêmes termes. Confucius fit mieux encore que d'écrire d'excellens préceptes : il les mit en pratique; et c'était autant par son exemple que par ses ouvrages qu'il excitait à la pratique des vertus. Sur la fin de sa vie, il revint dans le royaume de Lû, où il mourut, âgé de 77 ans. Ses disciples l'y avaient suivi. Les honneurs extraordinaires qu'ils rendaient à sa personne semblaient présager ceux que la Chine rendit ensuite et rend encore à sa mémoire. Ses descendans sont mandarins de droit, et ne payent point de tribut à l'empereur.

D. D.



CONGRÈVE.

G. Kneller pinx.t *Landon direx.t*

CONGRÈVE.

Guillaume Congrève naquit en Irlande, dans le comté de Corck, l'an 1672. Son père le destinait aux affaires, et lui fit étudier les loix; mais il n'avait de goût que pour la poésie, surtout pour la poésie dramatique; et, très-jeune encore, il observa si bien la société que dans son premier ouvrage, on admira des traits, des nuances qui jusqu'alors avaient échappé à ses prédécesseurs dans la carrière du théâtre. Ses plaisanteries sont aimables, ses caractères sont tracés avec finesse, et les fripons qu'il met en scène, n'y parlent que le langage des honnêtes gens, ce qui prouve, a-t-on dit, qu'il avait toujours vécu dans un certain monde que l'on est convenu d'appeler la *bonne eompagnie.*

Ses contemporains le nommèrent le *Térence anglais;* et son mérite, ses protections lui procurèrent des places lucratives et honorables. De ce moment, il négligea Thalie, ne fit plus que quelques pièces fugitives; et, quoiqu'il dût sa fortune aux lettres, il paraissait honteux de les avoir cultivées. Il ressemblait sur ce point à J. B. Rousseau qui prétendait n'avoir fait quelques ouvrages que pour son amusement, tandis qu'il n'avait vécu que de ses talens. Congrève poussa le ridicule au point de se donner pour un gentil-

homme que ses parens avaient laissé dans l'aisance; et, lorsque Voltaire fut lui rendre visite, il ne lui parla que de sa naissance, et non de ses ouvrages. Voltaire lui dit en le quittant: « Si « je n'avais considéré en vous que le gentilhomme, « je me serais dispensé de venir vous voir. »

Congrève est mort en 1729, âgé de 57 ans. Il a composé *Amour pour Amour, le Vieux Garçon, le Fourbe, l'Epouse du matin, le Chemin du Monde*, des Opéras, des Odes, des Pastorales; enfin des Traductions de quelques morceaux des poètes grecs et latins. Ses œuvres ont paru à Londres, 1730, 3 vol. in-12, et à Birmengham, 1761, 3 vol. in-8.°

D. F.


CONSTANTIN.
Landon direx.t

CONSTANTIN LE GRAND.

Si les Princes ne méritent de gloire qu'en proportion de leur influence, des révolutions qu'ils ont produites, des changemens qu'ils ont opérés, il en est très-peu qui doivent l'emporter sur Constantin. Avant lui l'empire était partagé et déchiré par une foule de tyrans; il défait tous ses rivaux, il réunit tout le pouvoir dans ses mains et donne seul des loix au monde. Le Paganisme était encore la religion des princes, et celle de la plus grande partie des peuples; il fait triompher la doctrine du Christ et l'ancien culte auquel s'attachaient tant de brillans souvenirs, tant de charmes voluptueux, tant de séduisans prestiges, voit tomber ses temples et ses autels. Rome avait perdu cette sublime grandeur qu'elle devait à sa liberté; mais elle restait le siége d'un grand empire, la métropole de l'univers; il la dépouille de ses antiques prérogatives, il déshérite pour ainsi dire l'Occident, et transporte sur les frontières de l'Asie toute la splendeur, toutes les richesses, tout le pouvoir que les peuples belliqueux de l'Europe avaient acquis au prix de leur sang. Novateur audacieux, despote impitoyable, théologien intolérant, il fut toujours secondé par la fortune; cher aux ministres d'une religion dont il assura le triomphe, il fut absous et sanctifié par eux. On justifia sa po-

f

litique, on exagéra ses vertus, et on pallia ses injustices, ses violences et ses crimes.

Constantin, dit le Grand, naquit à Naisse, ville de Dardanie, en 274, de Constance Chlore et d'Hélène. De grands talens avaient porté son père sur le trône : l'empire était partagé entre plusieurs maîtres; mais Constance était le seul qui tempérât le pouvoir par l'humanité. Toutes les provinces gémissaient sous le poids de l'oppression; celles qui lui étaient confiées bénissaient, dans leur prince, la bienfaisance et la tendresse d'un père. La jeunesse de Constantin fut exposée à de grands hasards : retenu comme ôtage par Dioclétien, il se fit pardonner ses qualités brillantes par sa modestie, par l'empire qu'il affecta de prendre sur ses passions, et par l'adresse qu'il eut de cacher ses vues ambitieuses. Il suivit ce prince en Egypte; après la conquête de ce pays, il fut forcé de servir sous Galère, guerrier farouche, jaloux de tout mérite éminent, et toujours prêt à perdre ceux dont il craignait la supériorité; ce tyran devint, pour Constantin, ce qu'avait été Aristhée pour Hercule. Il le fit combattre contre un Sarmate de taille gigantesque, contre un lion monstrueux; il l'exposa seul à une foule d'ennemis. L'intrépidité et le bonheur de Constantin le tirèrent de tous les périls. Galère, n'ayant pu réussir dans ses desseins, lui permit de rejoindre son père Constance

qui était alors à Boulogne, et avec qui il partit pour la Grande Bretagne.

Ses talens militaires, le vœu des soldats, les suffrages de l'Espagne, des Gaules, de la Grande Bretagne appelèrent le jeune Constantin sur le trône de son père qui mourut en 306. Galère apprit cette nouvelle avec des transports de fureur qu'il n'eut point la prudence de déguiser; il consentit pourtant à accorder à Constantin le titre de César après Maximien, ce qui n'était que la quatrième place; mais la connaissance qu'avait Constantin du caractère de ses collègues, lui donnait l'espoir d'occuper bientôt le premier rang.

Malgré l'habitude de l'oppression, l'excès du malheur produisait quelquefois la révolte dans les provinces de l'empire. Les empereurs, qui avaient abandonné Rome pour Milan et pour Nicomédie, paraissaient ne se souvenir de cette métropole que pour consommer la ruine de ses habitans. Les premiers Césars, contrariés par un reste d'esprit républicain qui avait survécu à la république, ne pouvant obtenir d'impôts, transformaient les riches en conspirateurs pour trouver de l'or. Galère fut le premier qui déclara une guerre impitoyable aux pauvres; il fit entasser dans des barques ceux à qui l'indigence ne permettait point de payer de subsides, et ces malheureux furent engloutis dans les flots. Rome, qui avait été affranchie de toute taxe depuis l'é-

poque où Paul Emile l'avait enrichie des trésors de la Macédoine, se souleva; et Maxence, malgré sa nullité, fut revêtu de la pourpre : la fortune lui sourit quelques instans. Sévère, César du parti de Galère, fut forcé d'abdiquer. Maximien et Constantin se réunirent par le mariage de Fausta, fille du premier, avec le monarque des Gaules, et par le titre d'Auguste dont il revêtit son gendre sans l'approbation de Galère.

Ce dernier s'avança vers Rome, dans l'intention d'écraser Maxence; mais la défection d'une partie de ses troupes le contraignit à fuir après un terrible échec; Constantin, au lieu d'achever de l'accabler, comme le voulait Maximien, aima mieux, en habile politique, laisser ses rivaux s'affaiblir mutuellement, et lui préparer une domination universelle.

Il était déja chrétien dans le cœur; sa croyance se manifestait par la protection qu'il accordait au christianisme; mais sa conduite était bien opposée aux maximes évangéliques; des traités consentis par la force ne pouvaient enchaîner le caractère belliqueux des Francs; Constantin obtient sur eux d'éclatans triomphes, qu'il déshonore par une cruauté farouche. On brûle tous leurs villages, on livre tous les captifs aux bêtes féroces, et deux chefs de cette nation magnanime sont dévorés par des lions dans l'amphithéâtre de Trèves; mais ces victimes illustres honorèrent leur supplice par

leur courage, et les spectateurs inhumains n'eurent point la cruelle satisfaction de leur entendre proférer une plainte, ni pousser un soupir.

Le bruit de la mort de Constantin s'étant répandu, Maximien, son beau-père, que Maxence avait forcé de quitter Rome, mais qui ne pouvait vivre sans régner, ajouta foi à cette nouvelle, s'empara du trône, ouvrit le trésor, et les légions se déclarèrent pour lui. Constantin apprend cette révolte avec surprise; mais sa promptitude confond, abat ses ennemis. On le croit sur les bords du Rhin, il est aux portes de Marseille où Maximien s'était renfermé; il le force à se donner la mort: les ambitieux punissent toujours cruellement les attentats de l'ambition.

Un stratagème indigne d'une grande ame, lui procura une nouvelle victoire sur les Gaulois; il se déguise, ainsi que deux de ses lieutenans, fait croire à ces peuples qu'il est absent, et, abusant de la fausse sécurité qu'il leur inspire, fond sur eux, et les extermine.

Galère mourut à Nicomédie; sa maladie longue et cruelle fut une espèce de consolation pour les peuples qu'il avait écrasés. Licinus et Maximin Daïa se partagèrent ses dépouilles.

Maxence se faisait détester par la tyrannie, et mépriser par ses vices; ses peuples gémissaient et le supportaient; son imprudence le perdit. Il fit renverser les statues de Constantin qui décoraient

l'Italie et l'Afrique. L'ambitieux monarque, auquel cet outrage fournissait un prétexte de guerre qu'il attendait depuis longtemps, passe les Alpes avec une armée de 40,000 hommes habitués à lutter contre les guerriers du Nord, et pleins de confiance en un chef qui les avait toujours conduits à des triomphes. La superstition vint encore accroître leur certitude de vaincre des légions amollies par les délices de Rome: le signe lumineux de la croix parut au ciel, entouré de cette légende : *à ce signe tu vaincras.* Jésus-Christ lui-même se fit voir en songe à Constantin qui était encore payen, et lui ordonna d'orner ses étendards du symbole de notre rédemption. Un tel merveilleux convient plus à l'Epopée qu'à l'Histoire; mais ce récit est tellement consacré par la tradition qu'il n'est point permis de l'omettre.

Suze, Turin, Pompéia, Vérone, malgré de nombreuses garnisons, cèdent à la valeur de l'heureux Constantin; et le vil Maxence, après avoir perdu sa dernière armée, à neuf mille de Rome, a le bonheur de tomber dans le Tibre, et d'échapper au spectacle du triomphe de son ennemi et de l'allégresse du peuple qui se réjouit toujours de la mort de ses tyrans, comme s'ils manquaient jamais de successeurs.

Le vainqueur extermina les fils et les partisans de Maxence. Par une bassesse intéressée, le Sénat, pour lui témoigner un zèle hypocrite, lui indi-

quait plus de victimes qu'il n'en cherchait; enfin, il arrêta l'effusion du sang, abrogea les loix fiscales, punit les délateurs, et rendit au Sénat de vaines prérogatives. Un fait prouve à quel état de dégradation étaient réduits les arts dans une ville où ils avaient brillé avec tant d'éclat: on orna l'arc de triomphe de Constantin avec les débris de celui de Trajan, parce qu'on ne trouva point de sculpteur en état d'exécuter un nouveau travail. Les gardes prétoriennes, créées par Auguste, avaient été les appuis de la tyrannie et les fléaux des tyrans; Constantin cassa cette milice séditieuse, et laissa Rome sans force et sans moyen de défense.

Il marchait de prospérités en prospérités. Licinus, auquel il s'était uni, en lui donnant sa sœur Constantia, venait de le délivrer de Maximin Daïa qu'il avait vaincu, et dont il avait exterminé toute la race. De tant d'empereurs, il n'en restait plus que deux; tous les autres étaient morts d'une manière tragique; et Dioclétien, qui avait paru résigner toute ambition, avait terminé par le suicide une existence dont la moitié avait été anoblie par de grandes actions, dont l'autre partie, embellie d'abord par les charmes de la retraite, avait été ensuite empoisonnée par la douleur qu'il éprouvait de ne pouvoir venger les outrages que l'on faisait à son propre sang.

Apres sa victoire sur Maxence, Constantin, par

l'édit de Milan, avait assuré le triomphe du christianisme; mais son zèle religieux ne fut souvent qu'une cruelle intolérance. Tantôt il prit parti pour une faction ecclésiastique, tantôt pour l'autre; il se montra l'auxiliaire et souvent le protecteur de la persécution. Ses loix portaient l'empreinte d'un caractère superstitieux; il favorisa le célibat que les législateurs anciens flétrissaient Il punit, comme le plus affreux des crimes, la séduction et le rapt; il traita l'adultère avec autant de rigueur que l'homicide. Il partagea contre les Hérétiques les préjugés des Théologiens, et ne sentit point que des opinions ne sont criminelles que lorsqu'elles troublent le repos public, et qu'elles ne le troublent que lorsque le prince manque de force. Les seules loix qui lui firent vraiment honneur et où l'esprit de l'Evangile se manifeste, sont celles sur le sort des esclaves et sur celui des enfans qui étaient, sous le Paganisme, à la merci de maîtres cruels et de parens barbares.

Licinus était intolérant dans un sens contraire; idolâtre fanatique, il exerçait contre les Chrétiens une persécution sourde plus barbare qu'une persécution ouverte; car la première flétrit les ames, abaisse les caractères les plus nobles, tandis que l'autre développe l'enthousiasme et fait naître les plus sublimes vertus.

Les liens les plus sacrés n'opposent que de faibles obstacles à l'ambition. Sous le prétexte de punir

une infidélité de Licinus, Constantin l'avait dépouillé de la plus grande partie de ses états; il ne chercha ni motif ni excuse pour compléter sa ruine. Deux combats sur terre et une victoire navale accablent le beau-frère de cet homme qui ne pouvait souffrir ni un rival en gloire ni un collègue en puissance. Sa sœur réclame la vie de son époux; Constantin la lui promet; mais il craint ce vieillard tout vaincu qu'il est, et Licinus meurt frappé comme complice des ennemis de l'empire.

Constantin vit flétrir l'éclat de son bonheur par des intrigues domestiques; son fils Crispe, l'aîné de ses enfans avait trop de mérite pour ne point exciter la jalousie. Sa belle-mère Fausta le peignit à son père comme un incestueux; les peuples l'aimaient, la calomnie ne parut point absurde, et le jeune prince fut sacrifié. Si Fausta ne fut que l'instrument passif des volontés d'un maître impérieux, elle fut trop punie; si elle fut seule coupable d'imposture ou de délation, elle ne le fut point assez: on l'accusa, quelque temps après la mort de Crispe, d'avoir prodigué ses faveurs à un esclave; et elle fut étouffée dans un bain, sans qu'on ait fait sur sa conduite aucune information juridique.

La plus grande révolution qu'opéra Constantin fut la translation de l'empire. Rome commençait à le détester; il croyait entendre, dans les murmures qu'excitait sa tyrannie domestique, les bruits précurseurs d'une insurrection. Il réalisa l'idée d'Au-

guste ; il déplaça le siége du pouvoir, et jeta les fondemens d'une nouvelle métropole dans un lieu où la nature avait épuisé toutes ses richesses, et que la poésie avait décoré de ses plus brillans prestiges. Constantin crut ce changement nécessaire à la politique, et, des rives de l'Hélespont, voulut régner sur l'Europe et l'Asie. Cette ville, à laquelle il donna son nom, fut promptement édifiée; mais il ne fit point renaître le génie des beaux-arts pour l'embellir; son gouvernement et ses institutions en avaient éteint jusqu'aux derniers germes. Il dépouilla les temples des dieux payens, pour enrichir les basiliques des martyrs; il arracha des villes grecques les monumens qu'avaient respectés les Mumius, les Paul Emile, les Marcellus, les Sylla ; et sa ville nouvelle, qui n'avait rien qui lui appartînt en propre, annonçait ainsi la décrépitude dès l'instant de sa naissance. Il voulut y ériger un sénat ; ce ne fut qu'un conseil de police, revêtu d'un nom pompeux. Les hommes qui avaient besoin de faveurs, d'emplois, quittèrent les rives du Tibre; des artisans de luxe allèrent habiter Constantinople ; mais ce qui restait d'ames fières et généreuses fixèrent leurs tombeaux près de la cendre des Scipions, des Marcellus, des Catons. Il était difficile de compter les hommes illustres que produisit l'ancienne Rome ; ils furent rares dans la nouvelle.

Ne pouvant créer de grands talens, le fastueux

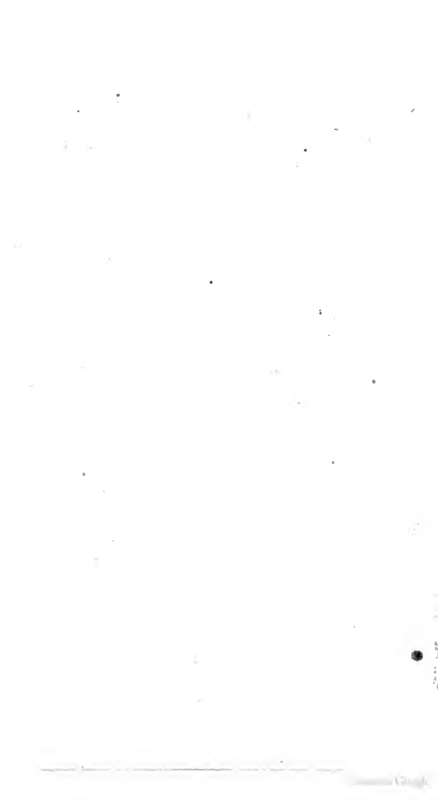
Constantin créa des titres pompeux. La noble fierté n'existait plus ; il flatta la vanité puérile, il remplit sa capitale de superbes esclaves qui se croyaient grands parce qu'ils étaient riches, et qui se croyaient puissans parce qu'ils dominaient sans effort et sans résistance sur une populace avilie. Son règne cessa d'être remarquable par aucun de ces événemens qui appellent l'attention sur l'homme et le séparent du monarque. Les Goths essayèrent de troubler l'empire; il envoya son fils aîné les combattre, et ces belliqueux barbares furent réduits à la soumission. On a pu, dans le courant de cette notice, le juger comme législateur. Guidé par le sacerdoce, il en fit un corps à part ; il le sépara, par sa juridiction, par ses prérogatives, des autres classes de l'empire. Fondateur du Christianisme, considéré comme culte public, il s'arrogea l'honneur de présider à ses cérémonies, d'y lutter avec les prélats de zèle, d'éloquence et de doctrine. Il donna sa sanction à l'établissement des monastères, institution qui peupla l'Orient d'une espèce d'hommes qui se multipliait sans mariages, et qui se renouvellait aux dépens des arts, du commerce, de l'industrie. Comme politique, il ne mit point à profit les leçons de l'expérience ; en divisant l'empire entre ses fils, il ressuscita les rivalités, les divisions, l'anarchie dont il avait été le témoin dans sa jeunesse et auxquelles sa domination universelle avait mis un terme.

Quelles que soyent les fautes que l'on puisse lui reprocher, son activité, son courage, son habileté à saisir tous les moyens d'étendre son pouvoir, le présentent comme uu de ces hommes rares qui savent maîtriser les circonstances, et qui, dans quelque siécle et dans quelque pays qu'ils vivent, doivent occuper les premiers rangs. Une taille majestueuse, un extérieur imposant ajoutaient à l'éclat des qualités de son esprit; il aimait les lettres, les cultivait et les protégeait; il rédigeait ses loix; il composait lui-même les discours qu'il prononçait en public; il avait aussi la passion des beaux-arts; mais son siécle n'était point celui du goût: il fit bâtir des églises dans toutes les villes d'Orient, dans tous les lieux consacrés par quelques mystères ou par quelques prodiges.

Constantin mourut à Nicomédie, en 337, âgé de 63 ans.

Plusieurs écrivains célèbres ont exercé leurs talens sur le caractère, la politique et l'influence de Constantin; mais Gibon, dans son *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire*, semble les avoir tous surpassés par l'étendue de ses recherches et la profondeur de ses vues. Il est à remarquer que ce fut sous le règne de ce prince que naquirent la plupart des sectes religieuses qui agitèrent l'Eglise et l'Etat sous les règnes suivans.

L...e




CONSTANTIN PALÉOLOGUE
Landon direx.t

CONSTANTIN PALÉOLOGUE.

Vers le milieu du quinzième siècle, l'empire grec s'écroulait de toutes parts : il marchait chaque jour vers sa ruine. Les Paléologues, qui le gouvernaient, étaient aussi occupés à appaiser les divisions ecclésiastiques qu'à repousser les ennemis du dehors. On voyait alors les prêtres et les moines continuellement armés les uns contre les autres, au sujet de la réunion de l'église grecque avec l'église latine. Ces guerres sacrées, aussi funestes aux états qu'à la religion, permirent aux Turcs d'étendre leur domination jusqu'aux portes de Constantinople. Amurat II exerçait la plus grande influence dans la ville impériale. Il y avait établi une mosquée pour les musulmans, et un tribunal de leur nation pour juger leurs différends, lorsque Constantin XIV Paléologue, surnommé *Dras*, monta sur le trône, après la mort de son frère Jean VIII, au commencement de novembre 1448. Les premières années de son règne furent employées à soutenir une guerre désastreuse contre Démétrius, son frère cadet, qui lui disputait l'empire. Une grande partie des premières familles s'était déclarée contre le souverain légitime, qui eût sans doute succombé dans cette lutte, si le sultan Amurat, auquel il recourut, ne l'avait fait confirmer empereur, et n'eût éloigné de sa cour l'ambitieux Démétrius. Une ame magnanime, un courage élevé, un caractère ferme et plein d'équité, une religion

éclairée, enfin toutes les vertus d'un bon prince, conduisaient les actions de Constantin. Placé dans des temps meilleurs, et libre de s'abandonner à ses projets paternels, il eût fait le bonheur d'un peuple qu'il aimait et dont il était aimé; il eût rappelé les beaux jours de l'Empire. Mais le trône qu'il occupait était miné de toutes parts, et la plus légère secousse devait le réduire en poudre.

Un de ces hommes nés pour changer la face de la terre parut alors sur la scène du monde. L'ambitieux Mahomet II venait de succéder à son père, et, trop à l'étroit dans ses états, méditait la conquête de l'Occident. Doué de toutes les qualités qui font les conquérans, activité sans bornes, génie vaste et profond, prompt à tout entreprendre et à tout exécuter, on le vit d'abord tourner ses armes contre le prince de Caramanie. En secourant ce prince, Constantin fit une action impolitique, qui porta le fier sultan à marcher sur Constantinople, à en faire le siége, et à détruire l'empire grec, qui sans cela eût peut-être encore langui pendant quelques années.

Ce siége mémorable ne dura que cinquante-deux jours, pendant lesquels les assiégés, qui défendaient leur patrie et leur liberté, et les assiégeans qui aspiraient à la gloire d'enlever la capitale de l'empire, mirent en usage tout ce que le génie et la valeur purent leur inspirer, les uns pour conserver la place, les autres pour s'en rendre maîtres. Certain de sa ruine, Constantin ne négligea aucun moyen de se

procurer la paix. Il la fit demander au sultan, qui lui répondit qu'il était décidé à prendre Constantinople; que cependant s'il voulait lui livrer cette place, il lui donnerait d'autres provinces en échange. Les Grecs, indignés de cette proposition, conçurent le magnanime projet de s'ensevelir sous les ruines de leur ville. Leur résistance découragea les Turcs, au point que Mahomet se vit à la veille de lever le siége; mais les ressources d'un grand capitaine sont inépuisables : il appela le fanatisme à son aide, ordonna un jeûne général, et promit le pillage de la ville. Le jour marqué pour l'assaut parut alors trop éloigné. L'attaque commença le 29 mai 1553; les Grecs se défendirent avec tant de valeur, que les Turcs plièrent plusieurs fois; mais Justinien, lieutenant-général de l'empereur, ayant été blessé, et obligé de quitter le rempart, les soldats perdirent courage, et furent aussitôt enfoncés par les Turcs. L'empereur, au désespoir, se jeta au milieu de l'ennemi, pour ne pas survivre à sa défaite. Il fut tué par un soldat, qui mit sa tête au bout d'une lance, et la porta dans le camp, où elle fut exposée à la vue de toute l'armée. Après sa mort, il n'y eut plus de résistance dans la ville, qui fut en un instant remplie de soldats altérés de sang et de pillage. Mahomet se montra grand dans sa victoire. Il arrêta le carnage, rendit la liberté aux prisonniers, et faisant taire l'Alcoran, laissa à chacun le libre exercice de sa religion; il installa lui-même un patriarche, parce que le siége était alors vacant, distribua

des largesses à tous ses peuples, et fit faire les obsèques de l'empereur avec une pompe digne de son rang.

Constantin était né en 1043; il fut le dernier empereur grec de Constantinople, et le dixième de la famille des Paléologues, qui avaient régné successivement pendant cent-quatre-vingt-quatorze ans. Il avait eu deux femmes, Théodora, fille du comte Léonard, et Catherine, fille d'un Paléologue, prince de Lesbos: elles étaient mortes toutes les deux sans laisser d'enfans.

De L.


LE PRINCE DE CONTI
Le Tellier pinx.t
Landon direx.t

LE PRINCE DE CONTI.

Louis-François de Bourbon, prince de Conti, quatrième du nom, naquit à Paris le 13 août 1717. On sait que le cardinal de Fleury, qui gouvernait en despote pendant la jeunesse de Louis XV, éloignait de ce Roi tous ceux qui, par leur naissance ou leur caractère, pouvaient alarmer son ambition. On peut croire que le prince de Conti, spirituel, insinuant, brave, aimant la guerre, jaloux de son rang, et prodigue à l'excès, dut inquiéter le Ministre, qui, dit-on, l'écarta du trône autant qu'il put. Mais les années s'étant écoulées, les talens du Prince furent reconnus et employés pendant la guerre de 1741.

Conti, dans l'âge des plaisirs, aimait la gloire, et sut, pour en acquérir, supporter le travail le plus pénible et vaincre tous les obstacles. Par une étude assidue, il prit une connaissance exacte de l'Italie, théâtre de la guerre; il savait par cœur les campagnes de Catinat et de Vendôme. Suppléant ainsi à l'expérience qui lui manquait, il commanda avec Dom Philippe l'armée combinée de France et d'Espagne. Il fallait franchir les Alpes: Conti se rendit maître, le 23 avril 1744, de Montalban et de la citadelle de Ville-Franche. Après avoir pris Sture, Château-Dauphin et Demont, il forma le siége de Coni, place importante, au secours de

laquelle le roi de Sardaigne accourut. On en vint aux mains le 30 septembre, et la victoire et le champ de bataille restèrent aux Français. Le prince de Conti eut deux chevaux tués sous lui, et sa cuirasse percée de coups. On remarqua à sa louange que dans sa lettre à Louis XV il rapporte les traits de valeur de plusieurs officiers, et ne dit pas un mot de ses propres blessures. Malheureusement la rigueur de la saison, la fonte des neiges et le débordement des torrents rendirent cette victoire inutile. Le vainqueur fut obligé de lever le siége de Coni, et de repasser les monts. S'il n'eut plus d'occasions de déployer ses talens militaires, on peut croire que la fermeté de son caractère, son éloignement pour la flatterie, et le peu d'art qu'il mit à cacher son mécontentement de la cour, furent la cause de l'espèce d'éloignement où il resta des affaires. Il mourut le 2 août 1776, à l'âge de 59 ans.

Ce prince aimait les ouvrages et la personne de J. J. Rousseau. Lorsque ce dernier habitait la vallée de Montmorency, il raconte, dans ses Confessions, qu'il reçut la visite du Prince, et que faisant un jour une partie d'échecs avec lui, il aperçut que les courtisans lui faisaient signe de dissimuler sa supériorité. Rousseau, au contraire, profite de tous ses avantages, et s'adressant au Prince: « J'estime trop votre Altesse, lui dit-il, pour ne pas toujours la gagner aux échecs.

M.



COOK.

Landon direx.t

COOK.

Cet intrépide marin naquit à Martore, le 27 octobre 1728. Son père, premier valet de la ferme de M. Skottow, le mit en apprentissage chez un Mercier; mais le jeune homme, inspiré par sou génie, s'embarqua sur le *Free-Love*, destiné au commerce du charbon. Il y navigua successivement comme mousse, matelot et contre-maître. La guerre de 1755 éclata. La *presse* fut générale; Cook, au lieu de se cacher, s'engagea à bord de l'Aigle. Sa bonne conduite et ses talens étaient déja si recommandables que les habitans de son hameau se réunirent pour prier le capitaine Paliser d'avancer leur compatriote. Sir Hugh, attendri par des sollicitations aussi honorables pour un jeune matelot, le fit nommer premier maître du Mercure: ce vaisseau s'étant rendu au Canada, Cook fut chargé de sonder le fleuve Saint-Laurent; il publia bientôt après la carte de son cours, jugée si exacte que l'on a cru jusqu'ici inutile d'en entreprendre une nouvelle. Etant passé sur le Northumberland, il employa ses momens de loisir à étudier Euclide et l'astronomie. A la paix de 1763, on l'envoya à Terre Neuve comme ingénieur-géographe; il adressa depuis, à la Société Royale, un Mémoire sous le titre d'*Observations d'une Eclipse de soleil dans l'île de Terre Neuve, le 5 août 1766*. Ce mémoire, qui

le fit connaître comme astronome, et sa réputation comme marin, le firent nommer en 1769 pour aller observer le passage de Vénus sur le disque du soleil dans l'île d'Othaïti que Wallis venait de découvrir. Dans cette première expédition, il fit le tour du globe, dans la direction de l'est à l'ouest; il s'assura que la Nouvelle Zélande, découverte par Tasman en 1642, est une réunion de deux îles; il parcourut le détroit qui les sépare, et que les gens de son équipage appelèrent de son nom. Il découvrit ensuite les îles de la Société, ainsi que plusieurs autres moins considérables; visita la Nouvelle Hollande et ses côtes orientales inconnues jusqu'à nos jours, et prouva qu'elle est séparée de la Nouvelle Guinée. Le succès de ce voyage le fit recevoir à son retour avec la distinction qu'il méritait; il fut nommé commandant.

A cette époque, l'opinion d'un Continent austral était encore dans toute sa force. Quiros avait eu le premier l'idée de ce continent. Les navigateurs qui suivirent ses traces ne furent pas plus heureux que lui dans leurs recherches. Le second voyage de Cook fut ordonné pour s'assurer de l'existence de cette terre inconnue; il partit le 13 juillet 1772, et confirma dans ce voyage la non-existence de ce Continent méridional déja prouvée par M. de Surville, en 1769. Ayant traversé cette partie de l'hémisphère entre le 40 et le 70.e degré de latitude, il découvrit l'île de Thulé méridionale, la Nouvelle Calédonie

qui, après la Nouvelle Zélande, forme la côte la plus étendue de la mer Pacifique, l'île de Georgie et la terre de Sandwich. A son arrivée à Londres, le 20 juillet 1775, Cook fut promu au grade de capitaine qu'il ambitionnait depuis longtemps. Son style, qui s'était perfectionné, le fit choisir pour publier lui-même la relation de son second voyage. Il adressa alors à l'Académie royale son excellent Mémoire sur les Moyens de conserver la santé des gens de mer, qui était le résultat de ses observations. Ce mémoire lui valut la médaille d'or, et l'Académie le reçut au nombre de ses membres. La destinée de Cook était de compléter en quelque sorte l'hydrographie du globe. Le passage du Nord, tant de fois cherché, fixait toujours l'attention des gouvernemens : l'amour de la science l'emporta, dans le cœur de Cook, sur le charme d'un glorieux repos dans sa patrie; il s'offrit lui-même pour chercher ce passage. Deux fois il traversa les mers du Tropique, détermina l'exacte position de ses dernières découvertes, en fit de nouvelles, et, s'étant rendu aux côtes nord-ouest de l'Amérique, il découvrit tout ce qui était resté inconnu depuis le 43 jusqu'au 70.e degré de latitude nord. Il poussa fort loin sa route dans le canal qui sépare l'Asie de l'Amérique, s'assura de la proximité de ces deux grands Continens, visita les côtes opposées à une grande latitude, et démontra l'impossibilité du passage nord de l'Atlantique dans l'Océan Pacifi-

que. Les glaces l'ayant arrêté, il tourna ses voiles vers d'autres climats, et revint ensuite aux îles Sandwich qu'il avait découvertes quelques mois auparavant. Etant débarqué dans la baie de Cara-Ca-Cossa dans l'île d'Owhyhée, il y fut massacré, le 24 février 1780, à 55 ans, par les Sauvages qui l'avaient d'abord accueilli de la manière la plus favorable. Sa mort fut une perte irréparable pour les sciences dont il a agrandi le domaine, et particulièrement pour la géographie et la navigation qui lui doivent tant de progrès. Cook a, pour ainsi dire, inscrit son nom sur toute la ceinture du globe. Intrépide avec réflexion, ses connaissances égalaient son audace, et son audace sa prudence. On sait par quelles précautions il écartait la mort de ses vaisseaux. Sur 118 hommes qui composaient son équipage, il n'en perdit qu'un seul dans l'espace de trois ans que dura son second voyage. Des pages éloquentes ont célébré la grandeur de son génie; un trait seul peindra la bonté de son cœur : il préférait, disait-il, la gloire qu'il avait acquise en donnant aux gens de mer les moyens de conserver leur santé, à celle qu'il retirait de ses nombreuses découvertes.

On sait l'estime qu'avait Louis XVI pour cet illustre navigateur : pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique, il fit défendre aux officiers de ses vaisseaux d'attaquer ceux de Cook, et leur ordonna de protéger son pavillon.

Ph. L. R.



COPERNIC.

COPERNIC.

Nicolas Copernic, né à Thorn, en Prusse, l'an 1473, est célèbre par son Système, qui est devenu la base de l'astronomie, depuis que Descartes, Galilée, Newton, Pascal, etc., l'ont adopté. Cependant il n'est pas encore tout-à-fait relevé de l'excommunication dont le fit frapper l'inquisition de Rome, en 1616. Il n'est permis de le soutenir en Italie que comme hypothèse. Les consciences chrétiennes peuvent être un peu rassurées par l'exemple de Newton et de Pascal, qui, comme l'on sait, étaient fort bons chrétiens. Ce système consiste à placer le soleil, immobile, au milieu du monde, et à faire se mouvoir autour de lui, à des distances différentes, la terre et les autres planètes. Mais, selon les livres saints, *Josué* ordonna au soleil de s'arrêter, et il s'arrêta : *sta sol*. Il ne doit donc pas être immobile. C'est ce qui a fait condamner le système de Copernic à Rome, ce qui y fit emprisonner et condamner Galilée, comme hérétique. Cet exemple empêcha Descartes de publier son Traité du monde.

Le système de Copernic avait été celui de plusieurs philosophes grecs, entre autres de Philolaüs et de Pythagore. Le philosophe prussien vérifia les faits, s'attacha à expliquer les phénomènes, d'après son opinion, et, lorsqu'il se fut rendu compte de tout, il composa son Système. Il mourut le jour

même qu'on lui apporta le premier exemplaire de son livre, « comme s'il avait voulu éviter, dit Fon-« tenelle, les contradictions qu'allait subir son « Système. »

Kepler et Newton y ont apporté quelques modifications, ce qui ne doit ni étonner, ni diminuer la gloire de Copernic. Les lunettes n'étaient point encore inventées de son vivant; et, ne pouvant s'en aider pour l'observation des phases, il prédit qu'on les découvrirait un jour, prédiction qui se vérifia, quand le télescope fut trouvé.

Copernic visita les hommes qui cultivaient les sciences mathématiques avec le plus de succès. Il s'arrêta à Bologne, auprès de l'astronome *Dominique Maria*, et professa longtemps les mathématiques à Rome. De retour en Prusse, il eut un canonicat dans l'église de Warmie, dont l'évêque était son parent. C'est dans ce loisir qu'il rédigea et publia son Système. Il mourut, âgé de 70 ans. Gassendi a écrit sa vie. Il le peint comme un sage, passionné uniquement pour les sciences, et exempt de toutes les petitesses indignes de la philosophie.

J.



CORINNE.

Landon direx.t

CORINNE.

Corinne, fille d'Achelodore et de Pocratie, naquit à Tanagre, ville de Beotie, dans le voisinage de Thébes. Contemporaine de Pindare, elle étudia la poésie avec lui, sous Myrtis, femme alors très-distinguée par ce talent. Un disciple tel que Pindare ne pouvait manquer d'exciter l'émulation dans une école poétique. Corinne s'y montra sa rivale, et tellement son admiratrice, qu'on la vit alors blâmer Myrtis d'avoir osé disputer le prix contre un poète de ce mérite.

Mais la bonne opinion qu'elle avait du sien la rendit bientôt après aussi téméraire que l'avait été sa maîtresse; avec cette différenee que la témérité de Corinne fut, en quelque sorte, couronnée du succès. Quoique inférieure à Pindare, elle le vainquit jusqu'à six fois. Pausanias assure qu'elle dut ses lauriers au dialecte éolien, qu'elle avait choisi, et qu'entendaient plus facilement ses auditeurs, et surtout à sa beauté et aux graces de sa personne, qui avaient pu séduire les juges en sa faveur.

Nous ignorons si Pindare se piquait de galanterie auprès des belles, mais il n'y parut guère en cette occasion: il taxa ses juges d'ignorance, il fit des épigrammes contre Corinne, enfin il se comporta en tout comme un auteur de nos jours maltraité dans un feuilleton.

On ignore l'époque de la mort de Corinne. On

sait seulement que les Tanagriens, ses compatriotes, placèrent son tombeau dsns l'endroit le plus apparent de leur ville. Il y subsistait encore du temps de Pausanias, ainsi que son portrait, où elle est représentée la tête ceinte d'un ruban, emblème des prix qu'elle avait remportés sur Pindare.

Elle avait composé un grand nombre de poésies, dont il ne nous reste aujourd'hui que quelques fragmens, parmi lesquels ne paraît point celui où elle disait qu'Apollon avait appris de Minerve à jouer de la flûte. On peut voir le détail de ses poésies dans la bibliothèque grecque de Fabricius.

PH.........I.



P. CORNEILLE.

Masne del.t *Landon direx.t*

PIERRE CORNEILLE.

Ce grand tragique est né à Rouen, en 1606, de P. Corneille, maître des eaux et forêts. Il parut au barreau, n'y réussit pas, et se livra tout entier à la poésie. Fontenelle a dit que ce fut l'amour qui éveilla son génie ; ce qui nous paraît plus vraisemblable, c'est qu'il fut amoureux parce qu'il était jeune, et qu'il fit de sa propre aventure un sujet de comédie parce qu'il était poète. Cette comédie est *Mélite :* elle fut jouée en 1630, et ne vaut pas mieux que *Clitandre, la Veuve,* et trois ou quatre autres, qui sont toutes cependant fort supérieures aux pièces du temps. *Médée*, en 1635, annonça enfin le *grand* Corneille ; et le *Cid*, qui fut joué l'année suivante, en opérant sur la scène française une révolution totale, commença la célèbre époque littéraire que l'on a appelée *le Siécle de Louis XIV.* Tout le monde connaît le sort de cette tragédie. Corneille eut à combattre le mauvais goût du temps, ses rivaux et *Richelieu*. Mais il avait entraîné l'admiration publique ; elle le soutint, et il répondit à ses ennemis par de nouveaux chef-d'œuvres.

Au Cid persécuté *Cinna* doit sa naissance.

Cette pièce et *les Horaces* parurent en 1639 ; *Polyeucte* en 1640 ; *Pompée* en 1641 ; *le Menteur* et *sa suite*, antérieurs à toutes les pièces de Molière,

et les premiers modèles de la comédie de caractère, en 1642; *Rodogune* en 1644; *Héraclius* en 1647. Parmi les autres tragédies de Corneille, nous ne citerons, comme monumens de sa gloire, que *Nicomède*, *Sertorius*, et *Othon* dont quelques scènes portent encore l'empreinte de son génie. La suite de ses pièces, dit Fontenelle, toujours juste dans l'éloge de son oncle, quand il ne le compare qu'à lui-même, représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme, qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencemens sont faibles et imparfaits, mais déja dignes d'admiration par rapport à son siécle : ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre ; à la fin il s'affaiblit, s'éteint peu à peu, et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles. Dès 1667, Boileau, en voyant *Attila*, avait dit *hola!* Après *Surena* qui fut joué en 1674, Corneille renonça enfin au théâtre, auquel il eût dû renoncer plus tôt. Il vécut encore près de dix ans, fut témoin des succès de son illustre rival, et jouit en même temps du plaisir de voir représenter ses anciennes pièces avec des applaudissemens toujours nouveaux. Il est mort en 1681. Indépendamment de trente-trois pièces de théâtre, il avait encore composé plusieurs ouvrages : le plus remarquable est l'*Imitation de J. C.*, traduite et paraphrasée en vers français. Il écrivait médiocrement en prose. Corneille était assez grand ; il avait les traits marqués, les yeux pleins de feu, l'air simple et même

commun. Naturellement mélancolique, il parlait peu, prononçait mal, et n'ornait pas ce qu'il disait: pour trouver le grand Corneille, il fallait le lire. Son humeur était brusque et quelquefois rude, quoiqu'il fût bon. Son ame fière et indépendante était incapable de souplesse et de manége; aussi Richelieu lui reprochait-il de n'avoir pas ce qu'il appelait *un esprit de suite*. Il avait épousé la fille d'un lieutenant général d'Audely; il en eut trois fils qui sont morts sans postérité. En 1760, Voltaire recueillit chez lui la petite nièce de ce grand homme qu'il appelait son général; il la fit élever sous ses yeux, l'établit, et la dota du produit d'une édition des œuvres de son grand oncle.

Corneille, lié dès sa jeunesse avec Rotrou, le nommait, par amitié, son maître et son père: de là vint l'erreur qui plaça longtemps Rotrou à la tête des Tragiques français; mais *Venceslas*, la seule bonne pièce qu'il ait faite, est de 1647; et à cette époque, non-seulement Corneille avait ouvert la carrière, mais il avait produit presque tous les chef-d'œuvres qui ont immortalisé son nom. Il est donc le père de la véritable tragédie. Il se forma tout seul; et son génie créateur, en élevant celui de la nation, tira la scène française de l'enfance et de la barbarie. « Après avoir « quelque temps cherché le bon chemin, et lutté « contre le mauvais goût de son siécle, enfin « inspiré d'un génie extraordinaire et aidé de la

« lecture des anciens, il fit voir sur la scène la « raison, mais la raison accompagnée de toute « la pompe, de tous les ornemens dont notre « langue est capable. » Ce fut lui qui donna de la régularité et de la vraisemblance, de l'intérêt et de la majesté à l'action dramatique; de l'élévation aux sentimens; de la profondeur et de la sublimité à la pensée; de la force et de la pureté au style. Dans *Chimène* et dans *Pauline*, on vit le premier exemple de ce langage délicat, noble et passionné que Racine, depuis, a si bien connu. Le temps où vivait Corneille doit être l'excuse de presque tous ses défauts, de ceux même qui paraissent tenir à la trempe de son esprit, et à la nature de son talent. On lui reproche assez généralement ses fautes contre la langue : mais on ne doit pas oublier que sans lui cette langue serait peut-être restée à jamais dans la médiocrité; qu'il en devina le génie; qu'il l'enrichit de beautés sans nombre, et commença à la faire respecter aux étrangers; qu'après plus d'un siécle et demi, de longues tirades et des scènes entières de ses bonnes pièces ne présentent souvent pas la plus légère tache; et que quand Corneille écrit bien, personne n'écrit mieux que lui.



TH. CORNEILLE.

Mignard pinx.t *Landon direx.t*

THOMAS CORNEILLE.

Voltaire a dit de lui *qu'il aurait eu une grande réputation, s'il n'avait pas eu de frère* M. de la Harpe croit qu'on peut en douter : il est certain, du moins, que ce fut un homme d'un vrai mérite et d'une vaste littérature. Il naquit à Rouen en 1625, suivit, mais avec beaucoup moins de gloire, la même carrière que son frère, Pierre Corneille, le remplaça à l'Académie française, fut en même temps membre de celle des inscriptions, et mourut à Andely, en 1709, à 84 ans. Th. Corneille a composé 35 pièces de théâtre, dont plusieurs obtinrent, dans leur nouveauté, un succès très-brillant. *Timocrate* eut 80 représentations de suite : les comédiens se lassèrent de le donner avant que le public se lassât de le voir. On ne joue plus aujourd'hui que *le Comte d'Essex*, *Ariane*, et *le Festin de Pierre*, comédie de Molière, mise en vers avec une fidélité d'expression qui est peut-être sans exemple : les autres pièces de cet auteur sont entièrement oubliées et méritaient de l'être. Th. Corneille était très-fécond, et travaillait avec une extrême facilité ; on assure qu'*Ariane*, sa meilleure pièce, ne lui coûta que dix-sept jours, et *le Comte d'Essex* que quarante. Indépendamment de ces ouvrages, il a donné une traduction en vers des *Métamorphoses d'Ovide*, un *Dictionnaire des arts et des sciences*, en 2 vol. in-

folio, qui peut servir de supplément au Dictionnaire de l'Académie française, et enfin un *Dictionnaire universel géographique et historique*, en 3 vol. in-folio. Th. Corneille, comme auteur dramatique, ne peut être placé qu'au second rang. Despréaux, en le comparant à son illustre frère, l'appelait avec raison un *cadet de Normandie;* mais ce cadet n'était pas assez mal partagé pour que Despréaux fût juste en ajoutant *qu'il n'avait jamais pu faire rien de raisonnable.* Il entendait généralement bien, et peut-être mieux que son frère, la conduite d'une pièce, le plan d'une intrigue; il observait avec fidélité les règles du théâtre; il avait beaucoup étudié la langue, comme l'attestent ses *Remarques sur Vaugelas.* Le dialogue et le style, voilà son côté faible. Nul nerf, nulle vigueur; une versification lâche, prosaïque et souvent incorrecte; le ton des romans du temps; des fadeurs amoureuses, des raisonnemens entortillés, des tournures froidement sentencieuses. Tous ces défauts disparaissent dans *Ariane,* ou sont rachetés par de grandes beautés. C'est vraiment le titre de gloire de Th. Corneille, car *le Comte d'Essex* qui séduisit le peuple, dit Voltaire, n'a jamais été du goût des connaisseurs. Cet auteur joignit à ses talens toutes les qualités de l'honnête homme et du bon citoyen. L'union la plus intime régna entre son frère et lui: ils avaient épousé les deux sœurs; ils en eurent un nombre égal d'enfans. Ce n'était qu'une même maison, qu'un même domestique, qu'un même cœur. F.



Le Corrège pinx.t *Landon direx.t*

LE CORREGE.

Le Corrège a justement obtenu le titre de *divin*, que Raphaël seul partage avec lui. Le nom du Corrège, célébré par les poëtes, rappelle ces idées gracieuses de douceur et de volupté dont il a répandu le charme dans toutes les productions de son pinceau. Peu d'artistes jouissent d'une réputation aussi glorieuse, et l'on cite à peine quelques traits de sa vie. Cependant les travaux considérables dont il fut chargé, et la préférence qu'il obtint en plusieurs occasions sur le Titien et Jules Romain, prouvent que le Corrège ne vécut pas dans l'obscurité, comme le prétendent quelques écrivains. Les uns le font naître de parens pauvres et de basse extraction; d'autres le disent issu d'une famille noble et riche, question peu importante pour la gloire d'un artiste célèbre; mais il est évident qu'il reçut une éducation soignée. Ses compositions sont ingénieuses, et souvent poétiques; elles annoncent un esprit cultivé, un goût ennobli par l'étude des lettres. Le soin qu'il mettait à perfectionner ses ouvrages, l'emploi des couleurs les plus précieuses et les plus chères, dont tous ses tableaux sont largement empâtés, les tables de cuivre sur lesquelles il en a peint plusieurs, annoncent un artiste désintéressé et dans l'aisance. Il fit même exécuter par un sculpteur habile, nommé Bigarelli, des modèles en relief pour sa coupole de Parme, et cette dépense

est considérable. Sans doute le Corrège, uniquement occupé de ses travaux, fut peu répandu dans la société. A quarante ans, époque où il mourut, il ne jouissait pas encore de toute sa renommée. Il est difficile de dire par quels moyens, n'ayant passé que quelque temps chez Bianchi, ensuite chez André Mauteigne, peintres de l'académie de Modène, il atteignit cette étonnante supériorité. Il la dut sans doute à la délicatesse de ses sensations, qui lui rendait insupportable toute dureté dans les lignes, dans les couleurs, ou dans le passage des ombres aux lumières, et à ce sentiment parfait d'harmonie qui naît d'une organisation particulière. Le Corrège a agrandi, embelli la nature; il n'a imité personne, et sera toujours le désespoir de ceux qui tenteraient de l'imiter. On a fort exagéré la prétendue incorrection de son dessein, qui toujours est noble, coulant et gracieux. Quelques fautes, aussi rares qu'elles sont peu importantes, n'empêchent pas qu'il ne soit compté parmi les dessinateurs du plus grand goût. En portant à pied chez lui le prix d'un ouvrage, qui lui fut payé en monnaie de cuivre, il gagna une pleurésie dont il mourut, en 1534.

Son véritable nom est Antoine Allégri: Corrège est celui du lieu de sa naissance, et sous lequel il est plus connu. L.....



G. Pessari del. *Landon direx.*

CORTEZ.

Fernand Cortez naquit d'une famille distinguée, à Medellin, ville d'Espagne, vers le temps de la découverte du Nouveau-Monde. Le bruit que firent les expéditions d'Amérique éveilla bientôt son génie audacieux. Il s'embarqua et courut chercher de la gloire et des richesses. Arrivé à Cuba, il devint lieutenant de Vélasquez, gouverneur de cette île qui, voyant déja en lui un rival dangereux, ne lui confia qu'à regret le commandement de la flotte qu'il envoyait au Mexique. Cortez, n'ayant avec lui que six cents hommes tant soldats que matelots, quelques canons, une trentaine de mousquets et seize chevaux, partit le 16 février 1519 pour aller soumettre le plus vaste empire de l'Amérique : l'entreprise paraît téméraire, mais Cortez n'en est que plus grand. Après avoir augmenté ses provisions dans l'île de Tabasco, il aborda au Mexique, gouverné alors par Montezuma. Ce prince lui envoya des ambassadeurs qui, pour l'effrayer, lui vantèrent les forces et les trésors de leur pays: *Voilà ce que nous cherchons*, s'écria le Castillan, *des périls et de l'or !* et il prépare aussitôt l'exécution de ses projets. La république de Tlascala se trouvait sur son passage ; il la force de s'unir à lui, et se porte sur Mexico avec un renfort de 6000 alliés. Il ne rencontra pas de

résistance : son artillerie et ses coursiers épou-vantèrent les peuples ; les superstitions augmentèrent cet effroi ; et Cortez, regardé comme un dieu, fit son entrée dans la capitale de l'empire où l'introduisit Montezuma lui-même. L'insolence des Espagnols révolta bientôt les sujets et le prince ; celui-ci voulut employer la ruse contre ses ennemis ; Cortez devina ses desseins, et, pour se tirer de péril, osa se rendre au palais de Montezuma dont il fit brûler vifs plusieurs généraux, après l'avoir déclaré son prisonnier à la vue d'un peuple immense à qui tant d'audace imposa le respect.

Vélasquez, en apprenant les exploits de Cortez, songea à en recueillir le fruit : il envoye mille Espagnols pour s'emparer du Héros qui, menacé de toutes parts, marche contre eux à la tête de 250 hommes seulement, n'en pouvant laisser que 150 pour garder Mexico et son empereur. Il montra, dans cette occasion, que la supériorité de ses armes n'était pas la seule cause des succès qu'il avait obtenus ; les soldats envoyés par Vélasquez furent défaits, malgré leur nombre ; et leur chef ayant péri dans le combat, ils passèrent sous les drapeaux du vainqueur qui, avec cet accroissement de forces, se hâta de retourner à Mexico. Son absence y avait tout changé : ses soldats, par leurs cruautés et leurs désordres, avaient soulevé les Mexicains qui les tenaient assiégés dans leur quartier : Cortez fit des prodiges de valeur ; la

rage fut égale des deux côtés, et Montezuma, toujours au pouvoir des Espagnols, périt dans une mêlée. Se voyant sur le point d'être affamé dans son camp, Cortez fit une retraite glorieuse et difficile chez les Tlascaliens ses alliés. Il y mûrit de nouveaux desseins, rassembla les forces que Charles-Quint, instruit de ce qu'il venait de faire, avait ordonné qu'on mît à sa disposition, et partit pour reconquérir Mexico. Gatimozin, successeur de Montezuma, rendait par son courage la confiance à ses sujets: Cortez connut à quel ennemi il allait avoir affaire, et ne négligea aucun des moyens qui pouvaient l'en faire triompher. Mais lui-même faillit périr victime de ses soldats las d'exécuter ses vastes projets; la conspiration lui fut découverte, et il n'en punit que le chef, feignant prudemment d'ignorer le nom des complices. Enfin, Mexico est assiégé; et, malgré la défense la plus opiniâtre, la place tombe au pouvoir des Espagnols; Gatimozin, digne d'un autre sort, est fait prisonnier, et périt par le dernier supplice, après avoir vu la ruine entière de son pays.

La gloire des vainqueurs fut souillée par les plus grandes cruautés; si Cortez ne permit pas tous les crimes, il n'en réprima aucun. Le peu de forces qu'il avait pour conserver ses conquêtes devait le rendre sévère; mais il devint barbare. Les mœurs de son temps ne sont pas une excuse

suffisante; et Raynal a exagéré lorsqu'il a dit que César, né dans le quinzième siécle et général au Mexique, eût été plus méchant que Cortez. Ce qui est vrai, c'est que César, avec des ressources aussi faibles, n'eût pas fait de plus grandes choses que n'en fit le général espagnol. Il soumit près de 400 lieues carrées, fonda plusieurs villes, rebâtit Mexico, et fit de nombreux et d'utiles établissemens. De si grands services furent payés comme l'avaient été ceux de Colomb; et la cour de Madrid se repentit de lui avoir confié le gouvernement des pays conquis, et diminua son autorité jusqu'à ne lui en laisser que l'apparence. Ses biens furent même saisis: il repassa en Espagne et se vit réduit à solliciter des ministres; enfin on se débarrassa de lui par des faveurs qui ne lui rendirent pas le pouvoir qu'il avait perdu, et la considération qu'il semblait mériter. Un jour, obligé pour parler à l'Empereur de fendre la foule, il monte à la portière de sa voiture: *Quel est cet homme?* dit Charles-Quint: — *C'est celui qui vous a donné plus de provinces que vos pères ne vous ont laissé de villes*, répondit Cortez. La fierté de cette réplique ne fut point punie, mais il n'en devint pas plus puissant, et ses ennemis ne cessèrent, en Amérique et en Espagne, d'opposer des obstacles aux desseins qu'il formait pour l'intérêt de son pays. Il mourut, en 1654, presque oublié, à l'âge de 63 ans.

B.





CÔME L'ANCIEN.

P. P. Rubens pinx.t *Landon direx.t*

COME DE MÉDICIS.

Côme de Médicis, surnommé l'Ancien, naquit à Florence au mois de septembre 1389, jouit très-jeune du riche héritage que lui laissa son père Jean de Médicis, fit des gains immenses dans le commerce, devint le premier chef de ses concitoyens, et justifia le choix qu'ils avaient fait de sa personne.

A peine avait-il achevé les forteresses nécessaires à la sûreté de l'état, qu'il réduisit les habitans de Sienne qui refusaient d'obéir à l'empereur Philippe : bientôt après, appelé à de nouvelles conquêtes, il combatit et défit les Français à Scaganello, s'empara de Piombino, éleva les murs de Porto-Ferraio, acquit l'île de Ciglio, et Castillon de la Pescaia.

Au milieu des guerres qu'il soutint, des divers intérêts qu'il eut à discuter, il mit un nouvel ordre dans le gouvernement, imposa un frein à la magistrature dont les priviléges étaient devenus exclusifs; accueillit les jésuites; s'opposa aux impôts que Paul III exigeait des ecclésiastiques, et rétablit la discipline dans les nombreux couvens que l'on comptait à Florence. Il y permit l'inquisition, mais le procès des accusés lui était soumis; et, toujours prêt à faire grâce aux coupables, jamais il n'abandonna l'innocence au jugement de ses délateurs.

Uniquement occupé du bonheur de ses com-

mettans, il fit fleurir le commerce et l'agriculture; fonda l'université de Pise; protégea les lettres et les arts; forma une imprimerie grecque; rassembla les médailles les plus rares, et bâtit à ses frais une superbe bibliothéque dans laquelle il déposa les précieux manuscrits qu'il avait achetés à la mort du cardinal Ridolfi. Les savans les plus distingués avaient la conduite de cette bibliothéque; et, d'après la réputation des membres qui composaient l'Académie, les étrangers venaient y entendre l'interprétatiou de la Comédie du Dante, et des Sonnets de Pétrarque: alors, les avis étaient partagés sur différens passages de ces deux auteurs, et l'on regardait comme très-instruits ceux que l'on croyait capables de les expliquer.

Côme était infatigable; il passait les nuits à écrire ses lettres, et ne confiait ses projets qu'au secrétaire Corcino. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la vie de Côme, c'est que, sans être sorti d'une condition privée, sans avoir été autre chose qu'un simple particulier, il a traité d'égal à égal avec les potentats. Son mérite lui avait donné le pouvoir d'un souverain; sa fortune lui fournit les moyens d'en déployer la magnificence.

Il mourut au mois d'août 1464, à l'âge de 75 ans; et l'on grava sur son tombeau une inscription dans laquelle on lui décerna le titre de *père du peuple et de libérateur de la patrie.*

P.

HIST. D'ITALIE.



CÔME I.er

COSME I.er

Cosme I, grand-duc de Toscane, de la maison de Médicis, naquit en 1519. Son père, Jean de Médicis, l'un des meilleurs généraux de son siécle, avait d'abord servi contre la France, et fait triompher les armes de Charles Quint en Italie. Mais, ayant quitté depuis le service des Impériaux, il s'unit à François I, et il combattait pour lui à la bataille de Pavie où ce prince fut fait prisonnier. Le fils, d'une humeur moins guerrière, se trouva, malgré lui, engagé dans les intérêts de Charles, et l'aida de son or dans le projet de reprendre Metz, que le roi de France Henri II venait de lui enlever. Ce furent les deux cent mille écus d'or, empruntés, comme le dit Voltaire, par le possesseur du Mexique au duc de Florence, qui aidèrent Charles à venir mettre le siége devant Metz, à la tête de 50,000 combattans. Le succès, comme on sait, ne répondit pas à la grandeur de l'entreprise, et Charles fut obligé de se retirer, sans avoir pris Metz, et après avoir perdu les deux tiers de son armée. Mais il n'en reconnut pas moins le service que lui avait rendu Cosme, et il joignit au duché de Toscane, Piombino, l'Ile d'Elbe et d'autres domaines. Le goût des lettres, qu'on pourrait nommer héréditaire dans la famille des Médicis, ne rendit pas moins célèbre

Cosme I que ses prédécesseurs. Il attira les savans, sut les attacher auprès de lui par des récompenses et des distinctions, et fonda l'université de Pise. Cette protection accordée aux savans ne fut pas au surplus le seul bienfait de l'administration de Cosme: il gouverna avec sagesse; et, s'il n'eut pas l'honneur d'être appelé comme le premier de son nom, le Père du peuple; ni, comme Laurent de Médicis, le Père des Muses, il prit sa part de la gloire de l'un et de l'autre. Ce règne des princes amis des lettres, qui fut aussi le règne des bons princes, mérite qu'on n'adopte pas légèrement les préventions de quelques philosophes qui ont semblé craindre que la protection accordée aux sciences et aux savans ne fût au moins stérile pour le bonheur des peuples et ne s'alliât mal avec l'art de régner. Cosme institua, en 1562, l'ordre militaire de S. Etienne. Il eut pour fils François Marie qui fut père de Marie de Médicis, femme de Henri-le-Grand, princesse qui mourut malheureusement dans un de ces asiles ouverts à l'indigence, loin des états de son père, et des états qu'elle avait gouvernés.

Cosme I mourut, en 1574, âgé de 55 ans.

Voltaire parle d'un Cosme I, duc de Florence, qui tua l'un de ses enfans qui avait assassiné l'autre. Ce fait est très-vrai, ajoute-t-il, et l'on a contesté très-mal à propos à Varillas cette aventure. L'examen de ce point historique n'est pas du ressort de cette Notice. A.



Faithorne del.t *Landon direx.t*

COWLEY.

Ce poète est un de ceux dont on a parlé le plus diversement. Hume le regarde presque comme un versificateur médiocre; et Chabanon l'appelle le Pindare anglais. Ces deux jugemens s'éloignent également de la vérité. Hume, selon sa coutume, a traité sévèrement un partisan des Stuart, et Chabanon n'était pas assez versé dans la littérature anglaise pour que son opinion soit de quelque importance. S'il fallait absolument comparer Cowley à quelque poète grec, on aurait pu nommer non pas Pindare, mais Anacréon. Une aimable facilité, de la grâce, des pensées heureuses distinguent les productions de Cowley; mais le desir de montrer de l'esprit l'a souvent égaré. Il lui a inspiré de froides allégories, et l'a jeté dans l'affectation. Quoi qu'il en soit, puisqu'un petit nombre de morceaux charmans suffit pour assurer la réputation d'un auteur, Cowley aura toujours une place honorable sur le Parnasse anglais. On lira toujours avec plaisir les vers qu'il a faits pour ses maîtresses et surtout sa *Dynastie*, morceau plein de sel et d'enjouement dans lequel se rappelant toutes les femmes qui ont possédé son cœur plus ou moins longtemps, il arrive jusqu'à la maîtresse *régnante*, à laquelle il souhaite une longue domination.

Cowley naquit à Londres, en 1618. Ses talens le

firent connaître de Charles I qu'il n'abandonna point dans ses malheurs. Après la catastrophe qui priva ce prince du trône et de la vie, Cowley suivit sa veuve en France, et revint en Angleterre lors du rétablissement de Charles II. Les bienfaits des ducs de Buckingham et de Saint-Albans lui procurèrent une existence heureuse. Il mourut, en 1667, âgé de 49 ans. Charles II, peu susceptible d'attachement, ne put s'empêcher de regretter en lui « l'homme « qui lui était le plus dévoué. » Cowley a son tombeau dans l'abbaye de Westminster, parmi ceux des personnages illustres de l'Angleterre. Le duc de Saint-Albans lui fit ériger ce monument, que l'on plaça entre ceux de Chaucer et de Spencer, les deux pères de la poésie anglaise.

D. D.



Vander-Werf pinx.t *Landon direx.t*

CRAMMER.

Dans des temps calmes les théologiens ne sont souvent que des hommes obscurs dont le mérite se renferme dans l'enceinte des écoles ; leurs argumens n'échauffent qu'un petit nombre de têtes, leurs opinions s'ensevelissent dans des ouvrages que les gens du monde ignorent, que les savans consultent peu et que les philosophes n'étudient que pour y voir les travers de l'esprit humain ; mais, lorsque des troubles religieux s'élèvent, le théologien devient un homme d'état ; ses décisions sont des oracles, ses volontés des loix ; il règle la conscience des princes, il change la destinée des peuples ; il favorise les passions des puissances ou il les réprime, et l'autorité la plus despotique fléchit à la voix de celui qui fait parler les Livres saints et qui interprète les volontés du ciel.

Thomas Crammer eut la plus grande part à la réformation religieuse qui s'opéra sous Henri VIII en Angleterre ; il professait avec distinction dans l'université d'Oxford, lorsqu'un mariage secret le fit bannir de cette école célèbre. On regardait alors comme indigne d'occuper une chaire celui qui avait rempli un engagement dont la loi judaïque faisait une obligation indispensable, et que le législateur des Chrétiens avait sanctifié par ses augustes préceptes. Cette disgrace ne nuisit point

à Crammer; il fit des voyages en Allemagne; les ouvrages et les prédications de Luther étendirent ses idées; il embrassa la doctrine de ce hardi réformateur. A son retour en Angleterre, il fut chargé de l'éducation des fils d'un gentilhomme. L'opinion favorable qu'il énonça sur le divorce de Henri VIII devant quelques courtisans fut la cause de sa haute fortune, des persécutions dont il se rendit coupable, et du cruel supplice qui termina sa vie.

Henri, scrupuleux au milieu de ses emportemens et de ses indomptables passions, cherchait à colorer ses caprices et ses crimes par son respect pour les décisions théologiques. Il invoquait l'assentiment des universités pour rompre les liens qui l'enchaînaient à Catherine d'Arragon, et Charles-Quint avait recours aux mêmes autorités. Les deux princes séduisaient les docteurs par des récompenses, des bénéfices, et la conscience et la morale cédaient à l'appât de l'or. Le Monarque anglais, plus intéressé à une cause qui lui était personnelle, que Charles-Quint qui ne défendait que celle d'une parente finit par triompher. Crammer, que son zèle pour le monarque avait élevé au siége de Cantorbéry, se donna d'habiles auxiliaires dans ce grand procès; il fit venir d'Allemagne Bucer, Pierre Martin, Paul Fage qui servirent Henri plus sans doute par ferveur, par desir d'étendre leur doctrine, que par conviction de la légitimité du divorce qu'il réclamait. Crammer et Ridley dressèrent la profession

de foi qui devint par l'ordre du prince la règle de la croyance. La beauté d'une femme, l'amour violent et passager d'un seul homme changèrent en un instant la face de l'Angleterre.

L'élévation d'Anne de Boulen était un triomphe pour lui et pour la Réforme dont cette reine devait être la principale protectrice; mais, pour elle le trône et l'échafaud ne furent séparés que par quelques jours d'intervalle. Crammer ne défendit point cette illustre victime avec le courage que donne une ame vertueuse et un cœur sensible. Ayant été le principal artisan de sa grandeur, sa chute devait lui inspirer les sentimens de la plus tendre pitié.

Si Crammer ne parlait en faveur des victimes de la tyrannie qu'avec la réserve timide d'un courtisan, il persécutait avec l'acharnement d'un fanatique et le sang froid d'un politique qui veut renverser sans scrupule toute opinion, toute puissance morale qui contrarie ses vues. Par sa funeste influence l'échafaud fut teint du sang d'enthousiastes opiniâtres qui refusaient de reconnaître la suprématie de Henri VIII. Il conserva son pouvoir sous Edouard VI. Une malheureuse femme fut brûlée pour avoir cru et voulu persuader que le Christ n'était point né d'une vierge; le jeune prince, encore dans cet âge heureux où la cruauté fait horreur, refusait de signer la sentence; le prélat osa le menacer au nom du ciel s'il épargnait l'impie;

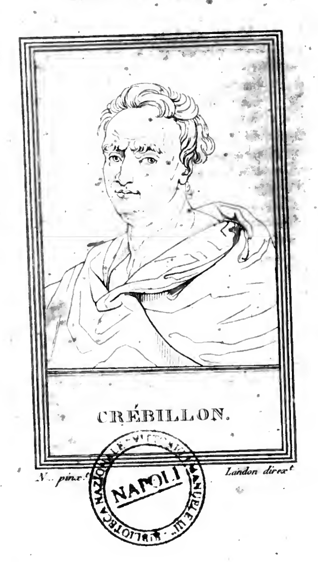
Edouard, trop faible pour résister, versa des larmes et céda, mais en rendant l'archevêque responsable devant le Juge suprême des suites de l'acte qu'il lui arrachait. On croit les rois bien puissans, et souvent ils ne sont que les instrumens passifs des ambitieux qui les entourent.

La cruelle Marie qui succéda à Edouard et voulut rétablir la religion Romaine en Angleterre, réserva Crammer pour la dernière des victimes marquantes qu'elle frappa. La faiblesse qu'il fit voir, lorsqu'il s'agit de l'intérêt de sa conservation, déshonora ses derniers instans. Il crut sauver sa vie en abjurant ses principes; cette démarche ne fléchit point Marie. Accablé de honte, lorsqu'il fut sur l'échafaud, il jeta dans les flammes la main avec laquelle il avait signé sa rétractation, et montra, mais trop tard, une intrépide fermeté. Son supplice date du 21 mars 1556. Personne ne pleura sa mort: ceux qui n'ont point connu la pitié n'ont point droit à des larmes.

Ce prélat a été diversement jugé. Bossuet, qui le peint d'après les variations de sa conduite, en fait un homme sans principes, sans foi, sans morale; et Barnet, qui n'envisage que son zèle théologique, que son influence sur la Réforme, en fait un Athanase, un Cyrille.

L....e




CRÉBILLON.
N.. pinx.t
Landon direx.t

CRÉBILLON.

Prosper Joliot de Crébillon naquit le 13 février 1674, à Dijon, ville qui compte au nombre des hommes célèbres qu'elle a produits, Bossuet, Piron et Rameau. Ses parens voulurent en faire un jurisconsulte; mais la nature l'avait fait poète, et la France eut en lui son Eschyle. Il avait cependant plus de trente ans, quand on lui conseilla de quitter le barreau pour le théâtre. Selon la remarque de d'Alembert, à juger du caractère de Crébillon par le genre de son esprit, on croirait que pour se livrer à son talent, il n'aurait pas eu besoin d'en être averti, ou du moins qu'il n'avait besoin que de l'être, comme Achille fut instruit de son sexe, dès qu'on lui montra des armes.

La tragédie d'*Idoménée* marqua le premier succès de Crébillon. Celle d'*Atrée et Thyeste* qui la suivit, annonça dans l'auteur les progrès du génie tragique. L'horreur dont on avait accusé cette dernière pièce, fut adoucie dans *Electre*, à laquelle on reprocha de l'embarras dans l'exposition, et ce double amour que Voltaire a si bien appelé *une partie quarrée*. Mais l'intérêt du sujet, la chaleur de l'action, le caractère d'Electre, et la beauté supérieure du rôle de Palamède enlevèrent tous les suffrages.

Après *Electre*, Crébillon se surpassa lui-même dans *Rhadamiste*, son chef-d'œuvre, ou plutôt l'un des chef-d'œuvres du théâtre Français. C'est la peinture la plus éloqueute de l'amour jaloux, coupable et puni de remords. La reconnaissance des deux époux, l'entrevue de Pharasmane et de Rhadamiste, l'entretien secret des deux frères, tout décèle un peintre énergique des passions. Le Mithridate de Racine semble avoir donné l'idée du caractère de Pharasmane ; mais le premier hésite dans sa vengeance, et le second brûle de la consommer.

Crébillon s'était en quelque sorte épuisé dans *Rhadamiste*; il n'eut plus qu'une monotone fécondité. Il donna, avec très peu de succès, les tragédies de *Xerxès* et de *Sémiramis*. Il fut plus heureux dans *Pyrrhus*, qu'il appelait lui-même une *ombre* de tragédie, parce que personne n'y meurt.

On doit regarder *Pyrrhus* comme le terme des travaux dramatiques de Crébillon. Ce poète était oublié depuis trente ans, et *presque mort pour la nation*, lorsqu'on engagea madame de Pompadour à le tirer de l'obscurité et de l'indigence. Il eut une pension sur la cassette, et la place de censeur de la police. Bientôt il ne fut plus question que d'un *Catilina* auquel il travaillait depuis très-longtemps, et qui devait, disait-on, surpasser tout ce qu'avait fait Voltaire. On se

récriait sur l'injustice qu'on avait eue de négliger si longtemps, *le plus grand tragique du siécle* (*voyez les Lettres de la Harpe à Paul I*). Crébillon lui-même disait naïvement que toutes les tragédies de Voltaire n'étaient que *Rhadamiste refait*. Il refusa d'approuver la tragédie de *Mahomet*, parce qu'on lui avait persuadé que Mahomet était rival d'Atrée. Il sembla réparer ce tort à l'égard de Voltaire, en lui rendant la tragédie d'*Oreste* qu'il approuva. *J'ai été content*, lui dit-il, *du succès de mon Electre; je souhaite que le frère vous fasse autant d'honneur que la sœur m'en a fait.*

Quant au *Catilina*, il fut représenté la même année que la *Sémiramis* de Voltaire. Cet ouvrage extravagant et barbare eut vingt représentations de suite, au lieu que *Sémiramis*, pleine de beautés supérieures et vraiment tragiques, fut sifflée à la première représentation, et ensuite abandonnée et décriée. C'est alors que Voltaire, pour se venger, refit presque toutes les tragédies de l'auteur qu'on lui opposait. Il donna tout de suite *Oreste* et *Rome sauvée*. *Oreste* fut encore plus mal reçu que *Sémiramis*; mais *Rome sauvée* fut mieux accueillie, parce que l'auteur, qui était absent, avait paru céder à l'envie, en abandonnant son pays, qui ne l'a revu que trente ans après.

Crébillon, jaloux de justifier les faveurs de la

cour par de nouveaux succès, entreprit une tragédie du *Triumvirat*, mais s'il ne put pas dire avec Corneille :

Tel Sophocle à cent ans, charmait encor Athènes,
Tel bouillonnait encor son vieux sang dans ses veines,

il sut très-bien répondre à Louis XV qui lui disait : *Vous avez 80 ans. — Non, Sire, c'est mon extrait de baptême qui les a.*

Il est à remarquer que les reconnaissances forment le ressort de toutes les pièces de Crébillon, et que, dans tout le théâtre de Racine, il n'y en a pas une seule.

Crébillon, mort en 1762, à 89 ans, laissa un fils, le seul romancier, qui, avec Marivaux, ait bien connu les femmes du grand monde. Piron disait : *Le père est un grand homme, et le fils un grand garçon.*

F...o.




LE MARAL DE CRÉQUI.
C. del.t
Landon direx.t

CRÉQUI.

La maison de Créqui, l'une des plus anciennes maisons de France, tire son nom de la seigneurie de Créqui, en Artois; ce nom était illustre dès le neuvième siècle. Dans le grand nombre des guerriers qui l'ont porté, on distingue particulièrement François, second maréchal de Créqui.

L'histoire de ses premières années est peu connue; l'exemple de son aïeul, dont la vie entière fut une suite d'exploits et de services utiles, soit dans les armées, soit dans les ambassades, ne contribua pas peu, sans doute, à lui inspirer ce vif desir de la gloire, sans lequel on n'entreprend rien de grand. Créqui servit si honorablement dans la campagne de Flandre, en 1667, qu'il mérita d'être fait maréchal de France, en 1668. Il conquit la Lorraine, en 1670. Battu par sa faute à Consarbrick, le 11 août 1675, il courut se jeter dans Trèves, le 6 septembre suivant. Il aurait dû secourir cette ville avec prudence; il la défendit avec courage: il voulait s'ensevelir sous les ruines de la place; la brèche était praticable: il s'obstine à tenir encore. La garnison murmure, le capitaine Boisjourdan, à la tête des séditieux, va capituler sur la brèche. Il menace le maréchal de le tuer s'il ne signe. Créqui résiste, se retire avec quelques officiers fidèles dans une église, et aime mieux être pris à discrétion que de se déshonorer par une reddition qu'il croyait être honteuse,

et que tout autre que lui eût regardé comme nécessaire.

C'est après ces événemens malheureux que le grand Condé dit de Créqui : *Le voilà devenu un des premiers généraux de l'Europe ; il lui fallait un échec.* Le maréchal, racheté de sa prison, et devenu plus prudent, fit oublier cette défaite par les deux belles campagnes de 1677 et de 1678. Il couvrit la Lorraine, et combattit les Allemands avec tant d'avantage, qu'il les força de repasser le Rhin. Il prit ensuite Fribourg et le fort de Kehl, brûla le pont de Strasbourg, et consola les Français de la perte de Turenne, comme Luxembourg les consolait de la retraite de Condé. Créqui termina la guerre par deux victoires, en 1679 ; et prit Luxembourg en 1684, à la vue des dames de la cour, que Louis XIV avait conduites à ce siége. Il mourut, en 1687, dans la vigueur de l'âge, après avoir réparé, par une suite de succès dus à sa prudence, un seul jour de témérité ; ce qui fit dire à Voltaire que ce général eût peut-être acquis une réputation égale à celle de Turenne, s'il eût vécu plus long-temps.

Ph. L. R.



CRILLON.

A. Van-dyck pinx.t — *Landon direx.t*

CRILLON.

Il est des réputations qui deviennent populaires par leur éclat ou par certaines circonstances qui gravent les faits ou les discours des hommes auxquelles elles appartiennent, dans la mémoire de ceux dont l'esprit est le moins cultivé. Tous les personnages qui eurent quelque rapport avec Henri IV semblent avoir emprunté de ce héros l'avantage d'exercer un heureux empire sur les imaginations. On ne songe point à Crillon sans se rappeler la lettre du Monarque, après une bataille mémorable: « Pends-toi Crillon, nous avons combattu à Ar-« ques, et tu n'y étais pas. Adieu, brave Crillon, « je vous aime à tort et à travers. »

Ce Guerrier naquit, en 1541, dans le Comtat Venaissin. Dès l'âge de 15 ans, il se distingua au siége de Calais, et fixa l'attention de Henri II. Malheureusement sa valeur n'eut point toujours les ennemis de l'état pour objet, et dans les journées de Dreux, de Jarnac, de Moncontour, il fut contraint de verser le sang français. Comme chevalier de Malte, il se distingua dans les caravanes; à la bataille de Lépante, il eut l'honneur de se faire remarquer parmi des milliers de braves. Henri III ne vit en lui qu'un serviteur fidèle, tant qu'il voulut combattre les Ligueurs par la force; mais ce prince pusillanime ne rougit point de proposer à Crillon d'assassiner le duc de Guise; il n'en reçut que cette

réponse: «L'homme d'honneur sait combattre et ne sait point assassiner.» Il ne servit un tel prince que par devoir; il servit Henri IV par amour. Crillon repoussa les Ligueurs de devant Boulogne, et défendit Quillebeuf contre l'armée de Villars.

A la bataille de Moncontour, en 1569, un Calviniste crut servir sa religion en assassinant un des plus redoutables catholiques. Il se posta dans une embuscade, et frappa le bras du héros d'un coup d'arquebuse. Bien que grièvement blessé, Crillon fond sur l'assassin. Celui-ci implore sa grâce, l'obtient et reconnaît ce bienfait en se rangeant sous les drapeaux du roi. Le jeune duc de Guise étant à Marseille, voulut éprouver la fermeté de Crillon; une nuit, il fit sonner l'alarme devant le logis du vieux Guerrier, lui dit que les ennemis s'étant emparés de la ville, il fallait chercher son salut dans la fuite; Crillon s'écria qu'il valait mieux mourir les armes à la main. Un éclat de rire découvrit l'artifice du Duc; alors Crillon s'adresse à l'imprudent railleur: « Ne te joue jamais à sonder le « cœur d'un homme de bien; je te jure que si tu « m'avais trouvé faible, je t'aurais poignardé. »

Crillon était né guerrier; l'emportement, l'impétuosité, la fougue étaient la base de son caractère; il contribua au succès de vingt batailles, peut-être n'eut-il point été capable d'en gagner une seule comme général; il était dépourvu de ce sang froid qui prépare les grands succès. Crillon mourut à Avignon, en 1615, âgé de 74 ans. L...e




OLIVIER CROMWEL.
Vander-Werf pinx.t
Landon direx.t

OLIVIER CROMWEL.

Olivier Cromwel est l'homme le plus extraordinaire du dix-septième siécle. Il changea le gouvernement de sa nation, et, si l'on ne peut pas lui attribuer entièrement la révolution qu'éprouva l'Angleterre, il s'en empara avec une audace et un succès qui étonnent encore plus que la révolution elle-même. A un petit nombre près de partisans exaltés, Cromwel fut détesté de tous ses contemporains : il le fut des royalistes, pour avoir violé et ensanglanté le trône; des républicains, pour avoir étouffé les élémens de la république; des presbytériens, pour leur avoir enlevé leur influence. Or ces trois partis formaient toute la nation anglaise. Dans le reste de l'Europe, dont il avait outragé les dogmes politiques ou religieux, la haine ne fut pas moins violente, quand elle fut libre de toute crainte. Ajoutons l'influence de la famille royale proscrite, lorsqu'elle fut rétablie, à la mort du protecteur, le triomphe des opinions et des partis opprimés, l'horreur qu'inspire la tyrannie; toutes ces passions réagirent contre la mémoire de Cromwel, et l'ont poursuivie jusques dans l'histoire. Nous avons essayé de l'en affranchir, et de rapprocher, autant que le permet notre cadre très-resserré, les événemens de leurs causes.

Le 3 avril 1603, le jour même que mourut la reine Elizabeth, et que les Stuarts étaient appelés à la couronne d'Angleterre, naquit, dans une condition privée et peu opulente, Olivier Cromwel, qui devait précipiter du trône le second roi de cette famille, et y monter à sa place, sous un autre titre. Cromwel fit ses études à l'université de Cambridge. Il n'y fut remarqué que par l'irrégularité de ses mœurs. En sortant de l'université, quelqu'un lui procura l'accès et même la protection du duc de Buckingham, favori fameux de Jacques I et de son fils. Le duc présenta Olivier Cromwel au roi qui eut avec lui une longue conversation en latin, lui témoigna de la surprise de ce qu'il n'avait pas pris le grade de docteur, et lui donna cent guinées. Cromwel crut que la carrière du haut clergé lui était ouverte par l'accueil de Jacques I, et s'empressa de retourner à Cambridge pour y acquérir la dignité scolastique qui lui manquait. Mais le roi étant mort, Olivier Cromwel resta indécis sur le choix d'un état. Il suivit d'abord son protecteur Buckingham dans la malheureuse expédition destinée à secourir la Rochelle et les protestans de France. Ensuite il accompagna à Paris l'ambassadeur, comte Edmond, qu'il avait connu à Cambridge. Ce fut à cette occasion qu'il vit le cardinal de Richelieu, et qu'on lui fait prédire par ce ministre une des-

tinée extraordinaire. Ce fut encore dans le même voyage que, visitant le château de Vincennes, il répondit à ceux qui lui disaient que plusieurs princes redoutables au gouvernement y avaient été détenus : pourquoi les enfermer? On ne doit jamais frapper les princes qu'à la tête. Si ces deux anecdotes n'ont pas une très-grande authenticité, elles ont du moins toute la vraisemblance qui peut se déduire du caractère de Cromwel et de la catastrophe de Charles I.

De retour à Londres, il épousa une femme fort belle, Elizabeth Brenthon. Mais il n'avait ni état, ni fortune, et l'assassinat du duc de Buckingham, mort chargé de la haine publique, lui enlevait les espérances qu'il avait pu fonder sur ce favori tout puissant. Sa femme avait été liée, dans l'enfance, avec une nièce de l'évêque de Lincoln, prélat en crédit. A la faveur de cette liaison et d'une parenté éloignée de Cromwel avec cet évêque, les deux époux réclamèrent sa protection. L'on a prétendu que le prélat avait été plus sensible à la beauté de la femme qu'à la parenté du mari; que ce fut pour l'éloigner qu'on l'envoya servir sous le prince d'Orange; qu'étant revenu en Angleterre, après une campagne dans laquelle il avait montré du courage, il trouva l'évêque plus épris; qu'il dissimula ce désagrément domestique, en affectant l'extérieur

et les pratiques de la dévotion. Quel qu'en fut le motif, ce changement de manière d'être paraît certain. Il quitta l'épée, et il est probable qu'il reprit alors le projet de s'avancer dans l'église. L'évêque de Lincoln le reconnut pour parent, et le fit employer à des négociations secrètes avec l'épiscopat d'Ecosse. La cour soutenait ce corps, comme partisan de l'autorité arbitraire, et les presbytériens, les calvinistes l'attaquaient violemment par cette raison. Mais Cromwel fut rendu suspect: un autre évêque ambitieux, jaloux, dit-on, de l'évêque de Lincoln, dénonça son parent comme *puritain* déguisé, comme ennemi secret de l'autorité royale: il fut congédié. Il est probable encore qu'on n'avait point calomnié Cromwel: qu'ayant pressenti l'energie des sectes qui poussaient à l'indépendance, ainsi que la faiblesse et l'incapacité du gouvernement et de ses appuis, il avait préjugé l'issue de la lutte. Il ne fallait pas tout son génie pour la prévoir. La rapidité et la violence des événemens qui suivirent de près prouvent que leur germe était très-avancé.

Cromwel n'ayant plus d'espérances du côté de la cour, les tourna du côté opposé. Il se fit remarquer par son austérité religieuse, par sa ferveur à réciter de longues prières, par son empressement à rassembler chez lui les puritains les plus influens. La secte l'adopta, et le fit nommer membre du

parlement. Ce fut la cause première de sa fortune; car cette secte eut, dans la révolution anglaise, la même marche et la même influence qu'a eue le *jacobinisme* en France, un siécle et demi après.

Ce parlement où entrait Cromwel était commandé au faible Charles I par des embarras de toute espèce, par les clameurs de l'armée d'Ecosse, et les murmures publics. Les communes étaient menaçantes, avant d'être installées. Cromwel avait alors 37 ans. Il s'en fallait beaucoup qu'il annonçât les grands moyens qu'il développa dans la suite. « Sa figure était peu gracieuse, dit Hume, son « habillement mal propre, sa voix discordante, « son langage plat et embarrassé. L'ardeur de son « esprit le portait à parler souvent dans la cham- « bre, mais il s'attirait peu d'attention. Pendant « plus de deux ans, son nom ne se trouve que « deux fois dans les comités, et ceux dans lesquels « il était admis avaient moins à traiter d'affaires « publiques que de religion et autres objets du « zèle. Jamais il ne fut compté entre les orateurs « et les beaux esprits de la chambre basse. » Ainsi Cromwel suivait le mouvement de la révolution, mais ne le donnait pas; il n'était pas même remarqué.

La chambre des communes avait ouvert la session par des plaintes et des projets de réforme contre

le gouvernement; elle avait ensuite mis en accusation, et enfin fait décapiter le plus capable, le plus énergique des ministres du roi, le comte de Strafford. Dès ce moment, les communes et le roi furent en hostilités. L'histoire remarque que Cromwel « se joignait toujours au parti qui portait tout à l'extrême contre le roi. » A cette époque, il avait environ 43 ans, et ne semble pas encore bien avancé. La guerre civile étant née de cet état de choses, Cromwel se proposa pour pénétrer dans la première ville attaquée par les troupes du roi. Il y réussit. Ce succès lui fit attribuer la levée du siége. Il fut fait colonel. C'est le second échelon de sa fortune; mais il est déja bien loin du premier! Le parlement s'était emparé des milices; Cromwel put se composer facilement un régiment d'élite qu'il disciplina avec austérité, dont il exalta le fanatisme, en priant, jeûnant, pleurant, et combattant vaillamment avec lui. Ce corps, qui ne l'abandonna jamais, devint le principal instrument de son élévation. Ce fut à sa tête qu'il fit les actions d'éclat sur le champ de bataille, et les coups d'état contre les parlemens. De colonel, il parvint bientôt à être commandant en second de l'armée du parlement, dont il était en même temps membre : dès-lors il fut le chef réel de l'armée. Ce n'est pas que le parlement ne reconnût qu'il lui avait laissé trop prendre d'autorité; mais il n'était plus en mesure

de la lui ôter, car Cromwel s'était déja rendu maître de la personne du roi. Apercevant que la chambre des communes pensait à s'arranger avec Charles I, il fit présenter par l'armée des adresses énergiques où l'on reprochait à la chambre son inconstance et la honte dont elle se couvrirait, en rétablissant un roi qu'elle-même avait dégradé; et, comme ces adresses, quoique menaçantes, ne produisaient pas assez d'effet, il fit délibérer le conseil qu'il avait fait organiser dans l'armée: c'était une sorte de *parlement militaire*, opposé *au parlement législatif:* les officiers supérieurs y représentaient la chambre haute, et deux soldats choisis avec soin, par compagnie, formaient une chambre des communes, sous la dénomination très-exacte *d'agitateurs*. Cette institution et le régiment de Cromwel furent les deux léviers avec lesquels il renversa le trône et la puissance parlementaire. Il les changea ensuite en appuis, pour soutenir son usurpation. On a maintenant la clef des événemens postérieurs.

Muni d'une délibération de ce conseil, Cromwel, qui n'était encore que commandant en second, sous Fairfax, se rendit brusquement à Londres avec un corps d'armée, fit cerner la chambre des communes par son régiment dévoué, entra dans la salle, et ordonna d'arrêter en sa présence 41 des membres. Le lendemain 160 furent congédiés;

d'autres se retirèrent par terreur. Cromwel remplaça les absens par des gens à lui, pris dans les dernières classes. Cet amalgame s'étant déclaré le parlement de la nation, Cromwel lui fit aussitôt créer une commission pour juger le roi qu'il avait enlevé. Il eut soin de se faire nommer de cette commission, et s'arrogea le choix du président, qui fut l'un de ses confidens intimes. Londres et l'Angleterre n'avaient pas eu le temps de revenir de leur surprise, que la tête de Charles I était tombée.

Le procès de ce prince montre tout Cromwel. On y voit son audace pour entreprendre, son activité pour exécuter, son hypocrisie profonde, l'absence de toute sensibilité, un mélange de trivialité et d'autorité qui semblent inconciliables. Il y a des anecdotes qui sont des espèces de révélations de son caractère. La briéveté de celle qui suit nous permet de la citer : au moment où les juges de Charles I signaient son arrêt de mort, lorsque la plume vint à Cromwel, il en barbouilla d'encre la figure de son voisin, qui lui rendit la pareille. Tous les historiens rapportent ce fait, qui n'est pas le seul de ce genre dans sa vie. Cromwel contempla le supplice du roi d'une croisée, décorée pour lui d'un carreau de velours. De ce moment, il fut souverain de fait. Il semble avoir eu plus de peine à se donner

un titre qu'à s'emparer du pouvoir. Il fut tourmenté plusieurs années de l'ambition du titre de roi; mais il l'avait avili lui-même dans l'esprit de l'armée, pour perdre Charles I; et ses gendres, devenus ses principaux instrumens, le menacèrent de l'abandonner, s'il ceignait la couronne royale. « Après avoir été suspendu, dit Hume, entre « ses craintes et ses insatiables desirs, après l'ago- « nie et les perplexités d'un long doute, il fut « obligé de refuser cette couronne qui lui avait « été offerte par les représentatifs de la nation. » Il se contenta du titre de protecteur. Malgré les actes de déférence et la docilité des parlemens, et quoiqu'il y fît nommer ses créatures, Cromwel traitait ce corps avec le dernier mépris, le faisait trembler, ou le dissolvait, aussitôt qu'il y apercevait, ou qu'il y soupçonnait quelque opposition ou de la malveillance. Ainsi il ordonna un jour à tous les membres de la même chambre des communes qui avait servi à son élévation, de sortir de la salle, en les accablant des plus grossières injures, et il en ferma lui-même la porte. Une autre fois, il n'y laissa entrer que ceux qui signèrent l'engagement de se soumettre à tout ce qu'il voudrait. A un troisième parlement, il fallut une permission personnelle pour entrer en fonctions.

Il se faisait craindre au dehors comme au de-

dans. Les premières puissances de l'Europe rivalisaient de prévenance envers lui, et presque de bassesse. Les Hollandais firent frapper à ce sujet une médaille satirique où étaient représentés Cromwel le derrière nu, et les ambassadeurs de France et d'Espagne se disputant l'hommage du premier baiser. C'était son audace, sa fermeté, ses succès qui le faisaient redouter, et non l'étendue de sa politique. Hume dit au contraire « que « ses entreprises au dehors semblent avoir été le « résultat d'une impétueuse furie ou d'une pré- « vention fort bornée, plus que d'une prévoyance « froide et d'une mûre délibération. » Cependant ses armes furent heureuses, la nation acquit du poids dans la balance politique, et un accroissement de prospérité.

Si l'on ne considère que la rapidité, la force des événemens qui ont élevé Cromwel au suprême pouvoir, et les espaces qu'il a franchis, il semble imposer silence à la justice et à la morale, par la puissance de son génie. C'est pour cela qu'il est arrivé que ceux même qui s'étaient proposé de le flétrir ont été frappés d'étonnement et d'une admiration involontaire qui paraît les dominer. Ainsi Bossuet, relevant avec son éloquence l'infortune de Charles I et de sa veuve, dut avoir le dessein de rendre odieux Cromwel, leur bourreau, l'usurpateur de leur trône. Sa

qualité d'évêque catholique, la cause des rois, la circonstance, tout lui en faisait une loi. Cependant il le fait plus respecter que haïr dans le portrait imposant qu'il en a tracé. « Un homme, « dit-il, s'est rencontré d'une profondeur d'esprit « incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile « politique, capable de tout entreprendre et de « tout cacher, également actif et infatigable dans « la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien « à la fortune de ce qu'il pouvait lui enlever par « conseil et par prévoyance; mais au reste si « vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais man- « qué l'occasion qu'elle lui a présentée : enfin « un de ces esprits remuans et audacieux qui « semblent nés pour changer le monde. » Dans ce portrait, Cromwel paraît avoir créé les circonstances, plutôt qu'en avoir profité. L'éloquence de Bossuet agrandit l'usurpateur. Le sage Hume, faisant plus d'usage de sa raison, comme son siécle et le genre de l'histoire l'exigeaient, attribue au contraire plus de part aux circonstances qu'à Cromwel dans cette grande crise politique. Il assigne des causes simples et naturelles aux événemens, quelque extraordinaires qu'ils soient. Par exemple, l'avancement et l'élévation de Cromwel dans l'armée, au milieu de ses supérieurs et de ses rivaux, est de ce genre. « Cet avancement, dit-il, « ne paraîtra point l'effet d'une habileté extraor-

« dinaire, si l'on considère que Fairfax, simple
« gentilhomme, qui n'avait pas, comme Cromwel,
« l'avantage d'être du parlement, était parvenu
« par les mêmes degrés à un rang supérieur,
« et qu'avec une portion commune de capacité
« et de pénétration, il aurait pu conserver. Il
« ne fallait pas beaucoup d'art et d'industrie pour
« exciter une telle armée à la révolte contre le
« parlement. La retenir dans l'obéissance était
« une entreprise plus difficile. Lorsque la brèche
« fut une fois ouverte entre le pouvoir civil et
« le pouvoir militaire, l'autorité absolue tomba
« d'elle-même au général.... »

Le même historien, toujours modéré, désapprouve qu'on charge la mémoire de Cromwel de trop violens reproches. « Dans les préjugés et « les passions du temps, continue-t-il, il ne pa- « raîtra pas fort étrange qu'il préférât la cause « du parlement à celle du trône, puisqu'aujour- « d'hui même quantité de personnes sages et bien « instruites penchent à croire que, du côté de la « justice, la question peut passer pour équivoque. « Le meurtre du roi, la plus atroce de ses actions, « fut déguisé à ses yeux, sous une épaisse nuée « d'illusions fanatiques et républicaines, et réel- « lement il n'est pas impossible que lui et plu- « sieurs autres ne le regardassent comme l'action « la plus méritoire qu'ils pussent jamais exécu-

« ter. Son usurpation qui s'ensuivit ne fut pas « moins l'effet de la nécessité que de l'ambition. » Telle est la différence qui existe entre l'Orateur et l'Historien : l'éloquence veut des passions : elle attache tout à des noms qu'on puisse admirer ou blâmer, aimer ou haïr. L'histoire calcule l'influence des choses comme celle des hommes. Aussi il y a moins de héros pour la dernière. Elle réduit beaucoup de célèbres personnages à n'être que des hommes heureux ou adroits à saisir la fortune.

L'étonnement suit Cromwel jusqu'au tombeau. Il avait tenu le gouvernail d'une main ferme et avec succès, pendant huit années ; il s'était débarrassé, par la violence, ou par habileté, de ses ennemis et de ceux qui auraient pu prétendre au partage du pouvoir, ou l'entraver ; l'autorité du parlement n'était qu'une ombre ; la sienne était toute puissante dans les trois royaumes, reconnue et redoutée par l'Europe : cependant cet homme, d'une audace excessive, d'une intrépidité froide, d'une force morale et physique extraordinaires, languit et meurt dans les angoisses de la terreur, à 55 ans. Il y a unanimité entre les historiens sur la cause et les détails de sa fin. Voici quelques observations du judicieux Hume.

« Toutes les ruses de sa politique avaient été

« si souvent employées, qu'elles commençaient
« à perdre leur effet; et l'autorité de son office,
« au lieu d'être confirmée par le temps et le
« succès, semblait chaque jour devenir plus in-
« certaine et plus précaire.... En un mot, tant
« de difficultés environnaient le protecteur, que sa
« mort, dans une conjoncture si critique, passe,
« aux yeux d'un grand nombre de bons juges,
« pour le plus heureux événement de sa vie. De
« son temps même on jugeait qu'avec toute son
« adresse et son courage, il n'aurait pas pu main-
« tenir beaucoup plus longtemps son administra-
« tion usurpée.... Accablé du poids des affaires
« publiques, redoutant sans cesse quelque fatal
« accident; ne voyant autour de lui que des amis
« faux et d'irréconciliables ennemis; n'ayant la
« confiance d'aucun parti, il ouvrit les yeux, et
« son pouvoir lui parut dépendre d'un si petit
« poids de factions et d'intérêts, que le plus
« léger incident, sans aucune préparation, était
« capable de le renverser.... Chaque action de
« sa vie semblait trahir ses terreurs. La vue d'un
« étranger lui était à charge. Il observait, d'un
« œil inquiet et perçant, tous les visages qui ne
« lui étaient pas familiers. Jamais il ne se remuait
« d'un pas, sans une bonne garde. Il portait une
« cuirasse sous ses habits. On ne le voyait reve-
« nir d'aucun lieu par le chemin droit, ni par

« celui qu'il avait pris en allant. Dans tous ses « voyages, il marchait avec la plus grande pré- « cipitation. Rarement il dormait plus de trois « nuits dans la même chambre, et jamais il ne « faisait connaître d'avance celle qu'il avait choi- « sie. Il se défiait de celles qui étaient sans dé- « gagement et sans portes de derrière : son pre- « mier soin était d'y placer des sentinelles. La « société l'épouvantait, lorsqu'il faisait réflexion « à la multitude de ses ennemis inconnus, cachés, « implacables. La solitude l'étonnait, en lui ôtant « cette protection qu'il croyait nécessaire à sa « sûreté. »

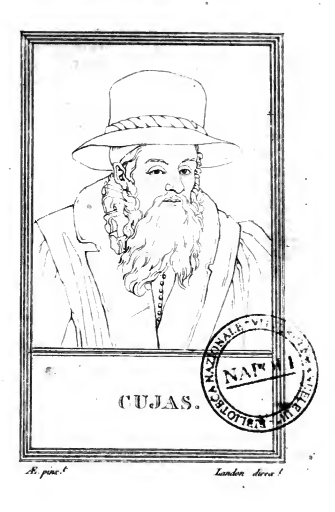
C'est Cromwel que Fénélon avait en vue, quand il a décrit, au huitième livre du Télémaque, les soucis qui dévoraient le tyran Pygmalion.

En réduisant à des résultats précis ce que tous les faits connus et leur rapprochement apprennent sur Cromwel, au lieu d'éclaircir ce caractère étrange, on semble l'avoir rendu plus énigmatique : car on trouve qu'Olivier Cromwel rassemble en sa personne, les visions d'un illuminé, une hypocrisie profonde, les ridicules d'un pédant, les élans d'une ame forte, la sagacité du génie, l'enthousiasme d'un fanatique, le sang froid d'un homme d'état, la bravoure aveugle d'un soldat, la présence d'esprit d'un

général, la gloire d'un héros, les violences d'un usurpateur, la cruauté, les vices d'un tyran, les qualités d'un chef de nation : enfin qu'il terrassa ses ennemis déclarés ou secrets les plus redoutables, qu'il domina toutes les factions, allia la barbarie à la gloire, et surmonta tous les obstacles, hors un.... La haine publique qui, quoiqu'elle n'osât pas se montrer ouvertement, et encore moins agir, le fit mourir d'épouvante.

Richard Cromwel, son fils, reconnu son successeur par des adresses de l'armée et des villes, abdiqua bientôt, pour faire place à l'héritier du dernier roi.

J.



Æ. pinx.t Landon direx.t

CUJAS.

La France a placé Cujas au premier rang parmi ces hommes utiles qni ont consacré leur vie à pénétrer dans les mystères des loix et à former des magistrats, dignes d'en être les organes.

Ce prince des interprètes du droit romain naquit à Toulouse, en 1520, dans une classe obscure; dont son génie le fit bientôt sortir avec éclat. Ayant étudié quelque temps sous Arnoul Ferrier, son peu de progrès lui fit comprendre que lui seul pouvait être son maître. Sans aucun autre secours, il apprit les langues grecque et latine, et s'instruisit dans la connaissance des belles-lettres et du droit ancien et moderne. Sa patrie méconnut ses talens; on lui préféra Etienne Forcadel, pour occuper une chaire vacante. Ayant quitté Toulouse, il alla professer successivement à Cahors, Valence, Turin; Paris le vit aussi donner ses savantes leçons. Un arrêt du Parlement, du 2 avril 1576, lui permet d'y enseigner le droit civil. Il avait été accueilli à Bourges; la reconnaissance le détermina à s'y fixer, et les offres brillantes de Grégoire XIII et du duc de Savoie, ne purent l'enlever à la France, qui lui dut la gloire d'avoir formé les plus illustres magistrats de ce siécle. La bonté de son cœur pour ses élèves l'en fit nommer le père: ils composaient une espèce de cour; et,

comme un médecin, dont parle Martial, qui traînait après lui ses disciples, lorsqu'il allait voir ses malades, Cujas rendait ses visites, suivi de tout ses écoliers. Il ne leur dictait jamais ses leçons, mais il les prononçait avec tant de clarté, que ses élèves les retenaient et les écrivaient ensuite. Comme la plupart des savans, il eut quelques singularités. Il n'étudiait jamais qu'environné de tous ses livres, et le ventre couché contre terre. Si par malheur quelque bruit interrompait ses explications, sur le champ il se levait et s'en allait. Dans un siécle où la religion était le prétexte de tant de crimes, on ne peut trop le louer de la tolérance qu'il montra sur cet article. Détestant les persécuteurs et les fanatiques, il répondait à ceux qui s'élevaient contre la nouvelle doctrine : *Nihil hoc ad edictum Prœtoris.* Cela ne regarde point l'édit du préteur. Cujas mourut à Bourges, le 4 octobre 1590, à 70 ans.

Pour pénétrer aussi avant dans la connaissance du droit, Cujas, suivant la méthode des anciens jurisconsultes, faisait usage de deux choses, de l'analogie des mots et du secours de l'histoire. Il doit servir de guide et de modèle, dit Ferrière, à tous ceux qui après lui s'adonneront à l'étude des loix romaines, pour les enseiguer aux autres.

Ph. L. R.


CUMBERLAND.
Wootton pinx.t
Landon direx.t

CUMBERLAND.

Ce prince dut aux circonstances pénibles et orageuses dans lesquelles se trouvait sa maisou, les exploits qui le recommandent à la postérité. La lignée protestante avait plutôt pour elle l'attachement raisonné des politiques et des hommes d'état, que l'affection de la multitude. La dynastie proscrite conservait de nombreux partisans, et ce furent leurs tentatives qui lui procurèrent la brillante victoire qui fixa le sort de la monarchie. Depuis Guillaume III, l'Angleterre, qui, sous le joug avilissant et tyrannique des Stuarts, était restée étrangère aux mouvemens de l'Europe, reprenait cette attitude imposante qu'elle avait eue sous les branches d'Yorck et de Lancastre : de là les diverses actions où Cumberland se distingua par sa bravoure et ses talens, lors même qu'il ne put décider la victoire en sa faveur.

Il était le second fils de Georges II, et naquit en Angleterre en 1721. Il se trouva, en 1743, à la bataille de Dettingen, petit village situé entre le Mein et les montagnes. Les Français étaient maîtres du cours de la rivière au-dessus et au-dessous du camp des Anglais : ces derniers étaient réduits, s'ils restaient dans cette position, à périr ou à mettre bas les armes. Ils tentèrent une sortie à la faveur de la nuit. Le maréchal de Noailles avait prévu ce mouvement, il avait pris des mesures qui devaient

causer la ruine totale de l'armée ennemie et la captivité de son roi. Une fausse manœuvre du comte de Grammont fit échouer le plan de l'habile général. Le combat fut très-vif; la valeur fut égale des deux côtés, et le seul avantage qu'obtinrent les Français fut de forcer, pendant le reste de la campagne, les alliés à l'inaction. Le duc de Cumberland fut blessé à côté de son père, auquel son sang-froid, sa bravoure, firent concevoir les plus brillantes espérances. Il fut chargé du commandement de l'armée des alliés à la bataille de Fontenoi. Son courage ardent l'emporta sur les conseils timides du vieux général Kœnigseck, qui voulait harceler les Français par une inaction forcée, et ne point exposer les troupes anglaises aux hasards d'un combat décisif. Le succès semblait justifier la résolution du prince; les cris de victoire retentissaient déja dans les bataillons anglais; la garnison de Tournai répondait du haut des remparts à ce signal d'alégresse. Le découragement s'était emparé des officiers français, lorsque le maréchal de Saxe changea, par une opération de génie, le destin de cette journée, et sauva l'honneur de nos armes. La perte de cette bataille n'eut point d'influence sur la Grande-Bretagne; mais le gain de celle de Culloden offrit Cumberland aux amis de la liberté civile et religieuse comme le libérateur de son pays, et comme celui qui avait eu le bonheur d'anéantir le germe des guerres civiles qui depuis soixante ans menaçaient la Grande-Bretagne. Le prince Edouard Stuart avait fait une ir-

ruption en Angleterre, où il entretenait des intelligences avec les catholiques, zélateurs passionnés de sa famille; il s'était emparé de plusieurs places considérables. Son parti s'était grossi d'une foule de mécontens, et sur-tout de montagnards écossais, dont l'existence est si misérable, qu'ils doivent peu redouter la mort. Il était à trente lieues de la capitale. Avec plus d'ardeur et de précipitation, il eut peut-être reconquis le trône de ses ancêtres; en se laissant intimider par la crainte d'une armée imaginaire, il donna le temps à ses ennemis d'en former une réelle.

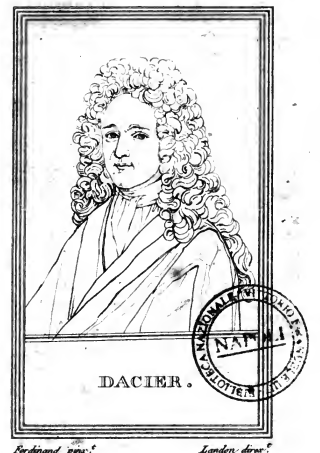
Le duc de Cumberland, que l'on avait rappelé de Flandre, chassa d'abord l'ennemi de Carlisle, après neuf jours de siége, le 11 janvier 1746. Le 27 avril de la même année, il marcha contre l'armée du prétendant, qui était forte de huit mille hommes. La bataille dura depuis deux heures après-midi jusqu'à la nuit. L'acharnement fut terrible; les ressentimens politiques et religieux allumaient la rage dans toutes les ames. La supériorité de la discipline assura la victoire aux Anglais; mais ils en abusèrent; ceux qui avaient échappé dans le combat furent impitoyablement égorgés; on viola les épouses et les filles sur les cadavres fumans des maris et des pères; on ensevelit des familles entières sous les décombres des édifices où elles s'étaient réfugiées; une étendue de cinquante milles, transformée en désert, où le bétail ne fut pas plus épargné que les hommes, où l'aveugle fureur ne ménagea

ni les habitations ni les arbres, fut le déplorable monument de cette funeste guerre.

Cumberland ne fut pas heureux à Lawfeld, en 1747. Ce village, où il avait renfermé une partie de ses troupes, fut attaqué et repris plusieurs fois. Les Français, ayant battu l'aile gauche de l'ennemi, le maréchal de Saxe fit attaquer la droite. Les alliés perdirent dix mille hommes dans la seule défense du village. Le général français n'avait fait cette attaque que pour parvenir à s'emparer de Maëstricht; mais la retraite de Cumberland dans le duché de Limbourg, d'où il continuait à protéger cette place, fit avorter ce dessein. Ce fut après cette défaite que l'on apprit le traité par lequel la Russie mettait à la disposition de l'Angleterre cinquante mille Russes, moyennant un subside annuel de cent mille guinées : alors cette puissance, comme aujourd'hui, achetait le sang des hommes au poids de l'or.

Le duc de Cumberland mourut le 30 octobre 1765. L'histoire, en nous peignant le guerrier, se tait sur les qualités et les défauts de l'homme privé.

L.........e.



Ferdinand pinx.t *Landon direx.t*

DACIER.

André Dacier, fils d'un avocat de Castres, où il naquit en 1651, y commença ses études, et les finit à Saumur, sous Tanneguy Lefèvre dont il épousa la fille en 1683. Son père l'avait instruite avec autant de soin que son disciple; leurs goûts, leurs occupations étaient les mêmes, et Basnage de Beauval dit, avec raison, que c'était le mariage du grec avec le latin.

Les deux époux vinrent habiter Paris où ils abjurèrent la religion protestante: et le duc de Montausier les mit sur la liste des savans destinés à commenter les auteurs anciens, à l'usage de M. le Dauphin. Dacier les aimait au point qu'un jour, sa femme et lui, manquèrent de s'empoisonner, pour avoir mangé d'un ragoût dont ils avaient trouvé la recette dans *Athénée*.

Jamais Dacier ne traduisait un de ces auteurs qu'il n'en devint idolâtre; il déguisait leurs défauts, les défendait par les paradoxes les plus étranges, et, pour mieux les faire disparaître, il donnait au sens de leurs paroles des interprétations aussi ridicules les unes que les autres. Boileau appelait cela *les Révélations* de M. Dacier.

En 1695, il fut admis à l'Académie des inscriptions, et dans la même année, à l'Académie française qui le nomma son secrétaire perpétuel. Peu de

temps avant, la garde du cabinet du Louvre était devenue vacante; cette place était destinée à un savant, et Dacier fut choisi.

On lui doit une édition de *Pompeius Festus*, et de *Verrius Flaccus*, une *Traduction d'Horace* dont il a fané les fleurs, une *Poétique d'Aristote*, les *Vies de Plutarque*, version assez fidèle, mais sans élégance. Dacier connaissait tout des anciens, excepté leur grâce et leur finesse. Il a traduit aussi les *Œuvres d'Hippocrate*, le *Manuel d'Epictète*, quelques-uns des *Dialogues de Platon*, enfin l'*Œdipe* et l'*Electre de Sophocle*, mais avec aussi peu d'esprit que de verve. Cet écrivain n'était, comme le dit Pavillon, qu'un gros mulet chargé de tout le bagage de l'antiquité.

Bon homme, ami zélé, Dacier avait l'abord froid, la conversation pesante, et travaillait beaucoup, parce qu'il travaillait difficilement. Il est mort en 1722, âgé de 71 ans. Ses écrits inspirent son attachement pour la religion catholique, et toutes les fois qu'il a trouvé, dans les anciens, des maximes peu conformes au christianisme, il a pris soin de les remplacer par des maximes édifiantes.

D. F.





M.me DACIER.

M.me DACIER.

Anne Le Fèvre naquit, en 1651, à Saumur où son père, Tanneguy Le Fèvre, enseignait les belles-lettres. Tous les soirs il instruisait son fils à qui Anne, sa sœur cadette, soufflait tout bas ce qu'il fallait répondre quand sa mémoire ne le servait pas. Le Fèvre s'en aperçut, interrogea sa fille qui n'avait que 11 ans, jugea qu'elle était née pour les sciences, et le jour même il lui fit quitter l'aiguille pour étudier, presqu'à la fois, le latin et le grec; l'italien lui servit de délassement, et bientôt l'écolière devint le conseil du professeur. Il mourut en 1672, et l'année suivante, mademoiselle Le Fèvre vint à Paris où le duc de Montausier la chargea de traduire quelques auteurs latins à l'usage du Dauphin. Deux ans après, elle donna *Florus* dont elle envoya un exemplaire à la reine Christine de Suède qui, dans sa lettre de remercîment, la pressa de se faire catholique.

En 1683, elle épousa Dacier qui, comme elle, abjura le calvinisme; et sitôt que Louis XIV le sut, il leur accorda deux mille francs de pension.

Avantageusement connue par l'ouvrage dont on vient de parler, par une édition de *Callimaque*, ainsi que par des Commentaires sur plusieurs écrivains, madame Dacier fit connaître successivement les meilleures pièces de *Plaute*

et d'*Aristophane*. Le *Térence* qu'elle publia quelque temps après, l'emporta sur celui de Messieurs de Port-Royal, et sa Traduction d'*Anacréon* et de *Sapho* fut suivie de celles de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, qui fit naître une dispute littéraire entre Lamotte Houdar qui ne sentait pas le mérite d'Homère, et madame Dacier qui en défendant ce grand poète ne tira pas toujours parti de la bonté de sa cause.

Mère tendre, bonne amie, épouse vertueuse, madame Dacier fut un modèle de douceur et de raison, de prudence et de modestie, de franchise et de piété. Jamais elle ne parlait de ses écrits, et jamais, dans la conversation, elle ne se permettait de faire paraître l'avantage qu'elle pouvait avoir sur les personnes avec qui elle se trouvait: sa réserve était la même, quand il s'agissait de religion; elle prétendait que d'aussi grandes affaires étaient au dessus des femmes qui, selon elle, devaient se borner à prier Dieu et à faire du bien; et plus d'une fois son mari la pressa de mettre des bornes à sa bienfaisance qui excédait leur fortune.

Sur la fin de sa vie, madame Dacier fut tourmentée par des douleurs qu'elle souffrit avec la plus grande résignation; et les lettres la perdirent le 17 août 1720, à l'âge de 69 ans.

F. D.



Valade pinx.t *Landon direx.t*

D'AGUESSEAU.

Henri François d'Aguesseau naquit à Limoges, le 27 novembre 1668, d'une ancienne famille de Saintonge. Il est des grands hommes qui ne le sont que par les vertus, d'Aguesseau fut grand par les vertus et par les talens. Démosthènes et Tacite, Platon et Descartes achevèrent son éducation commencée par son père. Né avec les plus heureuses qualités, le choix qu'il mit dans ses premières sociétés montra la justesse de sa raison et la finesse de son esprit. Il se lia étroitement avec Racine et Boileau; leur compagnie faisait ses délices, et il ne s'en permettait point d'autres. Comme eux il cultivait la poésie, et même avec assez de succès. Il fit le premier essai de ses connaissances dans la charge d'avocat du roi au Châtelet; quelques mois après on créa une troisième charge d'avocat-général au parlement; M. d'Aguesseau le père la demanda à Louis XIV pour son fils très-jeune encore; et il l'obtint. Dans cette place, l'étendue immense de ses fonctions ne ralentit point l'activité de ses autres travaux; les affaires du domaine fournirent un vaste champ à ses recherches. Attentif à tout ce qui pouvait intéresser son zèle, il réglait les jurisdictions, maintenait l'ordre dans les magistratures, entretenait la discipline dans les tribunaux, corrigeait les abus, prévenait l'effet

des passions, et arrêtait les excès même du zèle. Il traita l'instruction criminelle d'une manière supérieure; fut l'auteur de plusieurs réglemens; et se vit chargé de la rédaction de plusieurs loix par le chancelier de Pont-Chartrain. Mais, de toutes les fonctions attachées à la charge de procureur général, celle qui lui fut la plus chère, fut d'être par état le protecteur des faibles et des malheureux. « Puis-je me reposer, disait-il quelquefois, tandis « que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent. »

Le fameux hiver de 1709 est une époque que la nation n'oubliera jamais; on faisait une guerre malheureuse; les sources du commerce étaient taries, les finances épuisées, le peuple entier dans l'abattement; la famine vint encore se joindre à tant de maux. D'Aguesseau avait prévu le premier cette calamité; il en avait indiqué le remède, en conseillant de faire venir des bleds, avant que le mal eût produit une alarme générale. Son activité, ses recherches découvrirent tous les amas de bleds, fruit du monopole de quelques particuliers. Sur la fin du règne de Louis XIV, il refusa constamment à ce prince et au chancelier Voisin de donner ses conclusions, pour une déclaration qu'il regardait comme contraire aux libertés de l'église gallicane; et, pour servir son roi, il hasarda de lui déplaire.

Quelque temps après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans régent envoya chercher d'Aguesseau et le nomma chancelier à la place de Voisin, qui venait de finir sa carrière. Obligé, malgré lui, de

consentir à son élévation, d'Aguesseau rencontra Joli de Fleuri, aussi mandé par le Régent, et lui annonça qu'il était chancelier. « Mais ce qui me « console, ajouta-t-il, c'est que vous êtes procu- « reur-général.» Lorsqu'il n'avait encore que cette charge, d'Aguesseau fut appelé au conseil; le système de Law fut proposé, il le fit rejeter. Mais enfin le Prince recourut à ce fatal moyen, et comme il désespéra de fléchir la résistance du Chancelier, il l'éloigna de la Cour, et l'exila dans sa terre de Fresnes. En 1720, on le rappela de l'exil, et les sceaux lui furent rendus. On les lui ôta pour la seconde fois en 1722, et il retourna à Fresnes. On dut au cardinal de Fleuri son retour en 1727; mais ce ne fut qu'en 1737 que sa charge lui fut remise; on l'avait donnée à Chauvelin, malgré l'opposition du parlement. D'Aguesseau ne demanda et ne desira jamais aucune dignité; les honneurs vinrent le chercher. Pendant les deux séjours qu'il fit à Fresnes, il se partagea entre la lecture des Livres sacrés, le plan de législation qu'il avait conçu, et l'instruction de ses enfans. Les sciences et l'agriculture étaient pour lui des délassemens. Ce fut dans ce temps qu'il fit des réflexions qui produisirent par la suite un grand nombre de loix excellentes. Aucun siécle, aucun pays n'étaient étrangers pour le chancelier d'Aguesseau qui avait toute l'érudition d'un homme qui n'eût été que savant.

Il avait épousé Anne Lefèbvre d'Ormesson; elle mourut à Auteuil en 1735: la douleur de son époux

égala sa tendresse pour elle. Cependant, à peine eut-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. « Je me dois au public, dit-il, il n'est « pas juste qu'il souffre de mes malheurs domes-« tiques. »

D'Aguesseau jouit jusqu'à 81 ans d'une santé vigoureuse. Il mourut le 9 février 1751 ; il voulut être enterré, près de son épouse, dans le cimetière d'Auteuil.

Son désintéressement était unique ; il n'aspirait qu'à être utile ; et pendant 60 ans, passés dans les premières charges de l'état, il n'eut pas même la pensée qu'il pouvait s'enrichir ; il s'oublia lui-même pour ne s'occuper que des autres, et donna l'exemple à toute la nation. Il n'a laissé d'autres fruits de ses épargnes que sa bibliothèque. Tous ceux qui excellaient dans les arts ou dans les sciences, venaient en foule auprès de lui ; il n'avait que des vues grandes et nobles ; c'était véritablement un philosophe chrétien. Bon père, bon ami, bon citoyen, sujet fidèle, il fut à la fois le modèle des vertus publiques et privées. Il n'a pas dépendu de lui de donner à la France un code uniforme ; et lorsque ce monument est enfin élevé, que les loix publiées ou réformées par d'Aguesseau sont ou abolies ou refondues, le nom de ce Chancelier est toujours une autorité pour notre nouvelle jurisprudence, et sa vie un exemple à suivre pour tous les magistrats.

B. A.




D'ALEMBERT.
Cochin del.
Landon direx.

D'ALEMBERT.

Jean le Rond d'Alembert était fils naturel de madame de Tenciu. Il naquit à Paris en 1617, et fut exposé près de l'église de S. Jean-le-Rond. Abandonné de ses parens, sans berceau, débile et mourant, cet enfant malheureux semblait destiné à terminer ses jours dans un hospice. Le commissaire du quartier chez lequel on l'apporta en eut pitié, et le confia aux soins de la femme d'un vitrier : c'est de ce hasard heureux qu'a dépendu l'existence d'un homme qui devait être l'honneur de sa patrie et de son siécle. Il est cependant assez vraisemblable que cet abandon n'était qu'apparent : du moins il ne dura que peu de jours ; et le père de d'Alembert fit bientôt après pour l'éducation de son fils, et pour lui assurer une subsistance indépendante, ce qu'exigeaient la nature et le devoir. Les progrès de d'Alembert furent rapides. Après avoir terminé ses études au collége de Mazarin, il prit le degré de maître-ès-arts en 1735, fit son droit, et fut reçu avocat en 1738. Pendant son cours de philosophie, il avait reçu quelques leçons de mathématiques. Le goût qu'il prit pour ces sciences décida de sa vie. Sans maître, presque sans livres, sans avoir même un ami qu'il pût consulter, il fut souvent réduit à deviner les méthodes et à les refaire en entier, avant d'arriver au point où il devait enrichir la science de

tant de découvertes. Le besoin de se faire un état qui lui assurât plus de fortune, l'arracha quelque temps à ses études favorites : il voulut être médecin, mais il se convainquit bientôt de l'inutilité de ses efforts pour combattre un penchant irrésistible ; il y céda, et se voua pour toujours aux mathématiques et à la pauvreté. Les années qui suivirent cette résolution furent, selon lui, les plus heureuses de sa vie.

D'Alembert entra à l'Académie des sciences, en 1741. Deux ans après, il publia son Traité de Dynamique dans lequel il découvrit le principe si simple qui, réduisant à la considération de l'équilibre toutes les lois du mouvement, a été l'époque d'une grande révolution dans les sciences physico-mathématiques. En 1746, il remporta le prix de l'Académie de Berlin, sur la Théorie générale des vents : c'est là qu'il donna les premiers essais du calcul des différences partielles dont il est l'inventeur. En 1749, 23 ans après la mort de Newton, il eut la gloire de reculer les limites que ce grand homme semblait avoir posées à la science ; il résolut le problème de la précision des équinoxes, et confirma par une preuve victorieuse la théorie de la gravitation. « Ainsi, dès l'âge de 32 ans, dit Condorcet, d'Alembert s'était montré le digne successeur du géomètre anglais, en se consacrant comme lui à l'étude des loix mathématiques de la nature, en créant comme lui une science nouvelle, en inventant aussi un nouveau calcul. » Sans nous étendre davantage sur des

travaux dont la réunion forme plus de 15 volumes in-4.°, il nous suffira de dire qu'ils ont placé d'Alembert au premier rang, dans une science où les rangs s'assignent avec une précision égale à celle qui fait l'essence de la science même.

D'Alembert avait à peine atteint la moitié de sa carrière, que sa constitution délicate ne lui permettait déja plus de soutenir longtemps sans fatigue cetre attention forte et continue qu'exigent les méditations mathématiques. Alors il partagea son temps entre les sciences vers lesquelles un attrait particulier le ramenait sans cesse, et les lettres qu'il avait toujours cultivées, mais qu'il ne regarda jamais que comme un délassement à ses travaux. Il était lié dès sa jeunesse avec Diderot: il s'associa à lui pour le travail de l'Encyclopédie, et se chargea d'en composer la préface. Ce magnifique tableau de la généalogie des sciences et des progrès de l'esprit humain plaça d'Alembert au rang des écrivains les plus distingués de la nation, et lui ouvrit, en 1754, les portes de l'Académie française. Depuis, il fit successivement paraître cinq volumes de *Mélanges de Philosophie, d'Histoire et de Littérature*, qui ont été réimprimés plusieurs fois. C'est dans cet excellent recueil que se trouvent *les Elémens de Philosophie*, ouvrage vraiment neuf, le meilleur de ce genre qui ait été publié, celui qui développe avec le plus de clarté les premiers principes et la véritable méthode des différentes sciences, et qui,

dans le moindre espace, contient le plus de vérités. Enfin, en 1772, d'Alembert ayant été nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française, il s'imposa le devoir de continuer l'histoire de cette compagnie commencée par Pellison et d'Olivet, et il écrivit *les éloges de tous les académiciens morts depuis 1700 jusqu'à 1772*. Cette collection qui forme 6 volumes, est précieuse pour l'histoire littéraire. L'auteur n'y garde plus le ton grave et soutenu des éloges qu'il avait écrits précédemment: il emploie un style simple et quelquefois même familier, mais toujours ingénieux et piquant, pour montrer ses modèles dans la vérité de la nature et réunir tous les traits qui les caractérisent.

D'Alembert a su allier dans ses ouvrages, la finesse de l'esprit à la solidité du jugement. Son style est clair et précis, ses idées sont justes et étendues. Peu d'écrivains ont été plus que lui pénétrés de ce précepte d'Horace, que l'art de penser est le vrai fondement de l'art d'écrire. Habitué à l'évidence des démonstrations mathématiques, il réduisait peut-être à un trop petit nombre les vérités qui appartiennent aux autres sciences; mais comme il en tirait au moins cette conséquence, *que sur presque tout, on peut dire tout ce qu'on veut*, le doute raisonné qu'il professait sur beaucoup de sujets ne servit qu'à lui faire un devoir des deux vertus qui caractérisent l'homme supérieur, la tolérance pour les opinions des autres, la sagesse et la circonspec-

tion dans les siennes. Nous donnerons une juste idée de ses écrits et de sa conduite, en rapportant le portrait qu'il a tracé lui-même du philosophe : « c'est, dit-il, un citoyen fidèle à ses devoirs, attaché à sa patrie, soumis aux loix de la religion et de l'état; qui est plus occupé à régler ses desirs que l'ordre du monde; qui, sans manége et sans reproche, n'attend rien de la faveur, et ne craint rien de la malignité; qui cultive en paix sa raison sans flatter ni braver ceux qui ont l'autorité en main; qui, en rendant les honneurs légitimes et extérieurs au pouvoir, au rang, à la dignité, n'acorde l'honneur réel et intérieur qu'au mérite, aux talens et à la vertu : en un mot qui respecte ce qu'il doit, et qui estime ce qu'il peut. » En se conformant à ces sages principes pendant tout le cours de sa laborieuse carrière, d'Alembert obtint une considération personnelle égale à la célébrité qu'il devait à ses talens. Le roi de Prusse et l'impératrice de Russie lui donnèrent des preuves répétées d'une estime particulière. Frédéric, qui entretenait avec lui un commerce de lettres, le pressa longtemps d'accepter la place de président de son Académie : Catherine lui offrit celle de précepteur de son fils avec 100,000 l. de rente. Mais les honneurs et la fortune pouvaient-ils tenter un philosophe pour qui l'indépendance était le premier bien, et à qui le désintéressement coûtait si peu qu'il ne le regardait pas même comme une vertu? d'Alembert ne leur fit pas le sacrifice de sa patrie, de ses

habitudes et de sa liberté. Il demeura près de quarante ans chez l'ouvrière qui lui avait servi de mère, et paya ses soins de la plus tendre reconnaissance. Possesseur d'un revenu médiocre, il en consacrait la plus grande partie à des actes de bienfaisance; jouissant de l'estime universelle, entouré d'amis illustres qu'il conserva jusqu'à sa mort, et parmi lesquels Voltaire tenait le premier rang, il employait leur crédit et le sien à soutenir tous ceux qui, dans leur jeunesse, annonçaient des talens, ou montraient du zèle pour l'étude. Voici comment Marmontel a peint cet homme célèbre dont il fut l'ami pendant 30 ans: « Dans la société, l'homme le plus gai, le plus animé, le plus amusant dans sa gaieté, c'était d'Alembert. Après avoir passé sa matinée à résoudre des problèmes de mécanique ou d'astronomie, il sortait de chez sa vitrière comme un écolier échappé du collége, ne demandant qu'à se réjouir: et par le tour vif et plaisant que prenait alors cet esprit si lumineux, si profond, si solide, il faisait oublier en lui le philosophe et le savant, pour n'y plus voir que l'homme aimable. La source de cet enjouement si naturel, était une ame pure, libre de passions, contente d'elle-même, et tous les jours en jouissance de quelque vérité nouvelle qui venait de récompenser et de couronner son travail. »

D'Alembert est mort le 29 octobre 1783.

F.



DANTE.

Stradanus pinx.t *Landon direx.t*

LE DANTE.

Le Dante est le premier poète célèbre qui ait paru dans l'Italie moderne, après les siécles d'ignorance et de barbarie. Si l'on se représente l'époque à laquelle il écrivit; si l'on pense aux troubles qui déchiraient sa patrie, et parmi lesquels il joua un rôle assez important, on s'étonnera peu des bizarreries répandues dans son poème, ou, comme il l'intitula lui-même, sa *Commedia*, titre assez singulier, qu'il semble n'avoir donné à l'ouvrage que par impuissance de le désigner d'une manière précise.

Le Dante naquit à Florence, en 1265. Dès l'âge de neuf ans, il connut le pouvoir de l'amour. Il a chanté lui-même cet état qu'il appelait sa *vie nouvelle*. « Lorsque sa maîtresse le regardait, « son ame, disait-il, était dans une situation « si délicieuse qu'en ce moment son plus cruel « ennemi n'aurait pu lui déplaire. » L'objet de cette passion précoce, Béatrix Portinari, mourut à l'âge de 24 ans. Le Dante fut au désespoir, et desira longtemps suivre au tombeau celle qu'il avait aimée.

Cette extrême sensibilité présageait au Dante une vie orageuse; elle le devint surtout lorsqu'il prit une part active aux dissentions politiques.

Les deux fameuses factions des *Guelfes* et des *Gibelins* divisaient l'Italie. Le Dante embrassa avec ardeur la cause des empereurs contre les papes. Les Guelfes, ses adversaires, étaient les plus nombreux, ils le chassèrent de la ville, et le condamnèrent à être brûlé vif. Plein de ressentiment, le Dante se mit à la tête d'une troupe d'exilés, et tenta de rentrer à Florence les armes à la main. Son entreprise échoua, et il fut obligé de se soustraire, par la fuite, à la vengeance de ses ennemis. Depuis ce temps, il ne mena plus qu'une vie errante et misérable. Le seigneur de l'Escale, qui possédait alors la ville de Vérone, donna une retraite au Dante, mais le poète ne sut pas se ménager longtemps cette protection. Il a cependant célébré son bienfaicteur dans quelques endroits de son poème.

Le Dante mourut dans l'indigence, à Ravenne, en 1321; il avait alors 56 ans.

Lorsqu'il n'exista plus, on lui rendit des honneurs inutiles et tardifs. Des savans, des princes même firent publiquement son éloge. On érigea des monumens à cet homme naguères si malheureux, qu'il avait gémi plus d'une fois « d'avoir « mangé le pain des étrangers, et d'en avoir « savouré l'amertume. »

De toutes les conceptions poétiques, la *divina*

Commedia du Dante est celle dont il serait le moins possible de donner l'idée à qui ne la connaîtrait pas. Frappée au coin de l'originalité, du génie, cette inégale composition inspire tantôt la plus vive admiration, tantôt le dégoût, et le plus souvent une sorte de fatigue.

L'*Enfer*, le *Purgatoire*, et le *Paradis* sont successivement visités par le poète. Virgile est son guide dans les régions infernales. Là sont punis tous les crimes par des tourmens dont le nombre et la variété étonnent l'imagination. C'est surtout dans cette partie du poème que le Dante s'élève jusqu'au sublime. Aucune langue n'offre rien de supérieur au terrible épisode d'*Ugolino*, à celui de *Françoise d'Arimini*, et à quelques autres passages de l'*Enfer*. Lorsque le Dante quitte ces lieux de douleur, Virgile s'éloigne; et Béatrix, l'amante du poète florentin, le conduit dans le Purgatoire et dans le Ciel.

Le Dante a fait entrer dans ce cadre une foule de tableaux. Il s'est ainsi procuré les moyens (dont il a amplement usé) de louer ses amis, et de dénigrer ses ennemis. Il est tel de ces derniers qu'il a placés de son vivant même en Enfer.

On a fondé en Italie des chaires pour expliquer le Dante. Malgré ses défauts, qui sont en

partie ceux de son siécle, les Italiens le regardent avec raison comme un génie supérieur et comme le créateur des beautés poétiques de leur langue. Jamais elle n'a eu depuis lui le degré d'énergie qu'il lui avait donnée.

A la tête des admirateurs du Dante, il faut placer Michel-Ange qui portait toujours sur lui le volume de l'*Enfer*. On retrouve, dans le *Jugement dernier* de ce peintre immortel, plusieurs groupes ou épisodes qui ne sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, que des traductions en langue pittoresque des idées du Dante.

L'épisode d'Ugolino a eu le sort de tous les morceaux admirés. Les nations voisines se sont empressées de se l'approprier. Les arts l'ont reproduit à leur manière. L'Europe connaît, par la gravure, le tableau que Reynolds en a fait. L'un de nos poètes dramatiques, le respectable M. Ducis, a eu l'art de le faire passer sur la scène française; et, sous sa plume, le vieux Montaigu nous a retracé les angoisses paternelles de l'ennemi de Roger.

Rivarol a donné, en prose française, une traduction ou plutôt une imitation de l'*Enfer* du Dante. Son talent n'était pas en harmonie avec celui de l'auteur italien, mais le livre est utile à qui veut entendre le Dante; les notes surtout annoncent des recherches et de l'érudition.

D. D.



DANTON.

Bonneville del.t *Landon direx.t*

DANTON.

Au nombre des chefs du gouvernement révolutionnaire, on voit paraître Danton, aussi cruel et plus violent que Robespierre son rival. Comme lui, il semble marcher vers la dictature, mais il ne montre point ce génie qui fait naître, qui conduit et qui dirige les événemens. Il fut englouti, comme quelques autres, dans la tempête qu'il avait excitée.

Une taille colossale, des formes athlétiques, des traits fort rudes et désagréables, une voix de Stentor, une élocution véhémente et des images gigantesques, toutes ces qualités réunies contribuèrent à lui donner de l'influence dans les districts, au commencement de la révolution. Il abandonna son cabinet d'avocat pour la tribune des sociétés populaires, et on le vit successivement l'ami de Mirabeau, de Marat et de Robespierre dont il devint la victime. Elu d'abord membre du département de Paris, et puis substitut du procureur de la commune, son pouvoir s'accrut beaucoup en 1792. Il fut un des organisateurs des journées du 20 juin et du 10 août, et le ministère de la justice fut la récompense de son dévouement à la cause des anarchistes. Mercier accuse Danton d'avoir préparé les massacres de septembre, et Prud'homme consacre vingt pages de son histoire des *Crimes de la Révolution* à prouver cette accusation. Lors de l'invasion des Prussiens, la terreur qui s'était em-

parée de l'esprit des factieux les portait à discuter dans leur conseil si l'assemblée ne se retirerait pas au-delà de la Loire; Danton fut le seul qui s'opposa à cette translation. Il déploya dans cette circonstance une énergie peu commune; Robespierre ne la lui pardonna pas, et leur haine date de cette époque. Nommé à la convention, Danton s'y signala par les motions les plus révolutionnaires. Il avait voté la mort dans le procès de Louis XVI, il dénonça ensuite ceux de ses collégues qui n'avaient pas suivi son exemple; il proposa, le 1er août 1793, d'ériger le comité de salut public en gouvernement provisoire; quelques mois auparavant il avait provoqué l'établissement du tribunal révolutionnaire. Il vota aussi l'arrestation des suspects. Le 3 septembre il appuya la loi du *maximum* des grains; peu de temps après il se prononça contre les fêtes dites de la *raison*, auxquelles présidaient Hébert et Chaumette, et demanda qu'on en célébrât une autre en l'honneur de l'*Etre Suprême*. On le vit se réunir quelques jours à Robespierre pour renverser les hébertistes, et s'en éloigner lorsque ceux-ci eurent péri sur l'échafaud. Leurs partisans communs essayèrent de les réconcilier; on les fit dîner ensemble. « Il est juste, dit Danton à son ennemi, « de comprimer les royalistes; mais nous devons, « dans notre justice, ne pas confondre l'innocent « avec le coupable ». Robespierre, en fronçant le sourcil, ne repliqua que ces paroles: « Qui vous « a dit qu'on ait envoyé à la mort un innocent ».

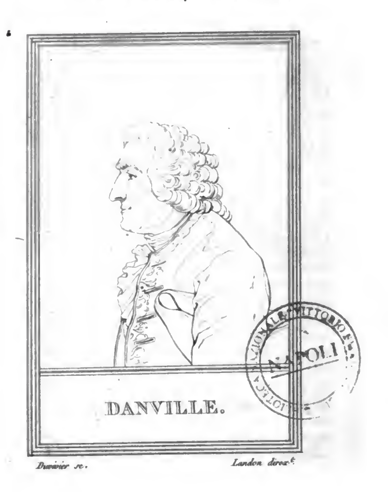
Dès cet instant tout espoir de réconciliation fut détruit, et Danton dit en sortant: « Il faut nous « montrer, il n'y a pas un instant à perdre ». Mais les mesures de son rival étaient prises, il fut arrêté dans la nuit du 30 mars 1794, et condamné à mort le 5 avril suivant avec ceux qu'on appelait ses complices, comme auteur d'une conspiration tendante, qui le croirait, à *rétablir la monarchie*. Les derniers momens de Danton présentent le spectacle d'une ame ardente et courageuse aux prises avec la fortune. Lors de son interrogatoire, il répondit avec calme : « Je suis Danton, assez connu dans « la révolution : ma demeure sera bientôt dans le « néant, et mon nom vivra dans le panthéon de « l'histoire ». Dans les débats de son procès, ses juges employèrent tous les moyens pour étouffer sa défense. Le président du tribunal lui reprochait son audace. « L'audace individuelle, dit-il, est répré-« hensible; mais l'audace nationale, dont j'ai tant « de fois donné l'exemple, est permise et, même « nécessaire, et je m'honore de la posséder ». Invité à cesser ses récriminations contre ses accusateurs et à s'adresser au jury, il répondit : « Un « accusé comme moi, qui connaît les mots et les « choses, répond devant le jury, mais ne lui parle « pas. »

Rentré dans la conciergerie il s'écria: « C'est à « pareil jour que j'ai fait instituer le tribunal ré-« volutionnaire, j'en demande pardon à Dieu et « aux hommes. Je laisse tout dans un gachis épou-

« vantable. Il n'y en a pas un qui s'étende en gou-
« vernement ; au surplus ce sont tous des frères
« *Caïns*, Brissot m'aurait fait guillotiner comme
« Robespierre ». Il monta avec courage et sans résistance sur la fatale charrette : sa tête était haute, ses regards pleins de fierté ; il semblait commander à la foule qui l'entourait. Une pensée de sensibilité se porta vers sa famille, et l'attendrit un instant. « O ma femme, ma bien-aimée, s'écria-t-il, je ne « te verrai donc plus » ! Puis s'interrompant brusquement : « Danton point de faiblesse », et il monta aussitôt à l'échafaud.

Il paraît qu'une partie des cordeliers avait résolu de sauver son chef au moment du supplice ; mais ce dessein avorta par la rapidité qu'on mit à le juger. Ses amis ont aussi accusé un général, qui jusque-là avait été sa créature, d'avoir fait échouer des moyens de résistance qu'il eût été facile d'organiser. On a dit de lui que Robespierre l'avait escamoté. En effet, Danton lui était de beaucoup supérieur en courage, en moyens politiques, il le balançait en popularité, et ne lui cédait qu'en astuce et en hypocrisie.

Georges-Jacques Danton était né à Arcis-sur-Aube, en 1759. DE. S.



Duvivier sc. Landon direx.t

D'ANVILLE.

Parmi les savans français dont la réputation s'est étendue jusque chez les étrangers, un de ceux auxquels ils accordent le plus d'estime, est Jean-Louis Bourguignon d'Anville, premier géographe du roi, membre de l'académie des sciences et de celle des inscriptions, né à Paris en 1697. A peine avait-il douze ans, qu'une carte géographique tombée entre ses mains, et la lecture de quelques historiens latins, décidèrent de l'emploi de toute sa vie, et lui inspirèrent pour la géographie ancienne une prédilection qu'il conserva jusqu'à son dernier jour. Il rechercha dès sa jeunesse la connaissance des savans les plus distingués : il eut le bonheur d'en être accueilli, et d'être admis dans la société du docte abbé de Longuerne. Par ses conseils, d'Anville lut tous les géographes et tous les historiens de l'antiquité ; il lut également les philosophes, les orateurs, et jusqu'aux poètes même, mais en fermant les yeux sur tout ce qui était étranger à la géographie, et en se reprochant les distractions dans lesquelles leurs beautés l'entraînaient malgré lui. Il se livra aussi à l'étude de la géographie moderne, et de celle du moyen âge, plus difficile peut-être que l'ancienne. Par suite de ces travaux, il entra dans des recherches profondes sur les mesures itinéraires usitées chez les anciens et les modernes, et il a donné sur ce sujet un traité très-estimé. Aux lumières acquises

par tant de travaux, d'Anville joignait une mémoire prodigieuse, un esprit juste, et cet enthousiasme pour son art qui est un sûr garant du succès. Il était déja connu par plusieurs cartes lorsqu'il fut choisi par les jésuites pour rédiger l'atlas de l'empire de la Chine, qui est joint à l'histoire du P. du Halde. Ensuite parut une carte d'Italie, dans laquelle l'étendue que l'on avait donnée jusqu'alors à cette contrée était considérablement diminuée, réduction dont la justesse fut reconnue lors de la mesure du degré du méridien dans l'état ecclésiastique, ordonnée par Benoît XIV. Les cartes que d'Anville composa pour la géographie ancienne assurèrent à jamais sa réputation. Il avait vu des voyageurs, des navigateurs même, rendre justice à l'exactitude de ses ouvrages; de nos jours, le témoignage de l'armée d'Egypte a justifié la prédilection qu'il montrait pour les cartes qu'il avait tracées de ce pays, et fait sentir plus vivement le mérite de sa *Description de l'Egypte ancienne et moderne.* D'Anville a laissé un grand nombre de cartes et plusieurs écrits tous justement estimés. Il est mort à Paris en 1782. Simple, modeste sur tout ce qui était étranger à la géographie, il était très-sensible à la critique sur cet objet, et cependant plein de reconnaissance pour ceux qui, par leurs observations, lui donnaient lieu de corriger quelque erreur dans ses ouvrages, dont il parlait volontiers, et avec un orgueil naïf auquel son mérite servait d'excuse.

L. M.



Vanpée pinx.t *Landon direx.t*

D'ARGENS.

Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens, naquit à Aix en Provence, en 1704. Il était fils du procureur général du parlement de cette province.

La profession des armes fut celle qu'il embrassa d'abord. Il servit, et fut blessé au siége de Kelh, en 1734, ce qui ne l'empêcha pas de continuer son service. Mais une chute grave, qui le mit bientôt après hors d'état de remonter jamais à cheval, l'obligea enfin de renoncer à la carrière militaire. Il n'est plus cité aujourd'hui que comme un écrivain, dont l'érudition n'était point commune, et qui joignait à beaucoup d'imagination une certaine hardiesse d'expression et de liberté de penser, qui ne contribua pas peu, dans le temps, au succès de ses différens ouvrages. Le roi de Prusse, qui les avait goûtés, appela l'auteur auprès de lui, et se l'attacha en qualité de chambellan. Les saillies du marquis d'Argens amusaient beaucoup Frédéric, qui se faisait souvent un plaisir de les provoquer, par ces questions inattendues, auxquelles on ne répond bien, qu'avec beaucoup de tact et de présence d'esprit. On en jugera par celle ci que le roi lui fit dans un souper familier : *Que feriez-vous*, lui dit-il, *si vous étiez jamais roi de Prusse?* — *Ma foi, Sire*, répond sans balancer le marquis, *je vendrais bien vîte mon royaume de*

Prusse, pour acheter une belle terre en France. Fidèle au sentiment d'amour pour sa patrie, qui perçait dans cette réponse, d'Argens revint en effet mourir dans son pays. On a de lui des *Lettres juives, chinoises* et *caballistiques*, une *Philosophie du Bon Sens*, et une *Traduction d'Ocellus Lucanus* et de *Timée de Locres.* Ces différens ouvrages portent le même caractère, et sont dirigés vers le même objet, la censure perpétuelle des gouvernemens, des mœurs et surtout des religions. Qui le croirait cependant? cet homme qui se donne partout pour un esprit fort, qui en prend le style et en affecte la morgue, pâlissait à l'aspect d'une salière renversée, et n'aurait pas mangé tranquille à une table de *treize couverts.* Il est donc vrai que la superstition peut s'allier avec l'incrédulité, et que ces grands précepteurs du genre humain se mettent quelquefois, par leurs petitesses, bien au dessous de leurs disciples.

A. D. R.



Sauvage pinx.t *Landon direx.t*

DAUBENTON.

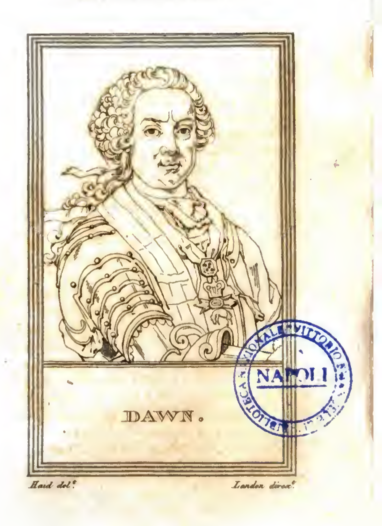
Louis-Jean-Marie Daubenton, naturaliste et anatomiste célèbre, naquit à Montbar en 1716, et mourut à Paris en 1800. Buffon, qui était né dans la même ville que lui, et qui connaissait sa pénétration et la sévérité de son jugement, l'appela à Paris vers 1740, pour lui servir de colaborateur dans son grand ouvrage sur l'histoire naturelle des animaux. Daubenton fut chargé de la partie descriptive et anatomique, et mit dans son travail une exactitude scrupuleuse qui le rend infiniment précieux aux savans. Il est très-fâcheux qu'il ne l'ait pas conduit au-delà des quadrupèdes. Buffon chargea en même temps Daubenton de l'arrangement et de la garde du cabinet d'histoire naturelle, et c'est lui qui a commencé à mettre cette riche collection dans l'état brillant où on la voit aujourd'hui. Son zèle pour la science l'engagea à faire ériger au Collége de France, en 1775, une chaire d'histoire naturelle, la première de ce genre qui ait été établie à Paris, et il y remplit les fonctions de professeur jusqu'à la fin de sa vie, avec beaucoup d'assiduité et de succès. Il fut aussi quelque temps professeur à l'école normale et à l'école vétérinaire d'Alfort.

La France lui doit beaucoup pour les soins infinis qu'il a pris pendant trente ans pour propager dans ce pays les moutons à laine fine de race espagnole. Les ouvrages où il indiqua la manière de les élever

et de les conduire sont le meilleur guide que les agriculteurs puissent suivre à cet égard.

Daubenton inséra à différentes époques, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de Paris et de plusieurs autres compagnies savantes, des Mémoires sur divers sujets d'histoire naturelle, d'anatomie ou d'agriculture, tous remarquables par des vues ingénieuses et des déterminations précises. Il a joui d'une vie longue et paisible, et avait été nommé sénateur quelques jours avant sa mort.

C. V.



DAWN.

Haid del.t *Landon direx.t*

DAUN.

Le grand Frédéric, prévenu de la coalition formée contre lui, par les cours de Vienne, de Pétersbourg, de Stockholm et de Dresde, à laquelle celle de Versailles accéda depuis; ayant résolu de prévenir les dessins de ses ennemis, avait envahi la Saxe, fait l'armée du roi de Pologne prisonnière à Pirna, défait celle de l'Autriche près de Prague, et mis le siége devant cette place, dans laquelle le prince Charles se trouva renfermé avec la plus grande partie de son armée. Les affaires de la coalition paraissaient désespérées, lorsque le comte de Daun, qu'on n'avait jamais vu à la tête des armées, s'avança avec un corps de troupes, levé à la hâte, et remporta une victoire complète à Chotzemitz, le 18 juin 1757.

Cette victoire, qui fut suivie de la levée du siége de Prague, changea tout-à-coup la face des affaires. Alors les chances de la guerre devinrent souvent défavorables à Frédéric. En 1758 Daun surprit ce prince à Hochkirchen; et, la même année, par des combinaisons savantes, lui fit lever le siége d'Olmutz. L'année suivante, le même général fait prisonnier à Maxen un corps de 20,000 Prussiens, presque à la portée du canon de leur grande armée; et, en 1760, il contraignit Frédéric à lever le siége de Dresde. S'il n'obtint pas le même avantage à la

bataille de Siplitz près Torgau, une blessure grave qu'il reçut dans cette journée en fut la seule cause. Enfin la paix d'Hubersbourg, conclue au commencement de 1763, vint mettre un terme à ses succès.

Le comte de Daun était né, en 1705, d'une famille ancienne; il fut fait colonel d'infanterie en 1740, et se distingua dans la guerre qui eut lieu à la mort de Charles VI. Parvenu, comme on l'a vu, au commandement des armées, dans une circonstance difficile, il eut la gloire d'arrêter le grand Frédéric au milieu de ses victoires, et le reste de sa carrière militaire fut une suite non interrompue de succès. Marie-Thérèse, reconnaissante de tant de services, le créa prince de Tiano, le fit chevalier grand croix de son ordre, feld-maréchal, ministre d'état, et président du conseil aulique. Il mourut à Vienne, le 5 février 1766.

Le comte de Daun mérita la réputation d'un général habile, prévoyant et circonspect; il méditait longtemps ses projets, et prenait difficilement un parti prompt et vigoureux; c'est ce qui fut cause qu'ayant affaire à un général aussi actif, et aussi entreprenant que l'était Frédéric, ses victoires n'eurent pas toujours des suites aussi décisives qu'il avait lieu de l'espérer. En comparant ces deux hommes comme généraux, l'on ne peut disconvenir que Frédéric tira souvent un meilleur parti de ses défaites, que Daun de ses victoires.

N. P.

HIST. DE FRANCE.



DAVILA.

N. pinx^t *Landon direx^t*

DAVILA.

Les guerres civiles dont la France fut le théâtre au seizième siécle, offrent un intérêt de sensibilité et d'admiration ; on y voit éclater de grands talens et de grands crimes ; on y voit briller des hommes d'une vertu héroïque et des scélérats pleins d'audace et de génie. Que de grands événemens se passèrent depuis la mort de François I jusqu'au règne court et glorieux de Henri IV ! Le germe des guerres civiles s'était manifesté sous le premier de ces monarques, et les opinions hardies de Calvin avaient jeté dans les ames des idées de réforme et d'indépendance qui devaient produire d'importantes révolutions.

Il eût fallu, pour décrire cette partie instructive et affligeante de nos annales, un peintre plus énergique et un penseur plus profond que Davila. Comme la plupart des écrivains italiens, il s'attache trop aux petits détails ; il n'a point ce coup d'œil profond qui pénètre et qui indique la cause des grands événemens, ni cette sensibilité qui n'est pas moins utile à l'historien qu'au poète pour retracer les maux que l'ambition et le fanatisme font à l'espèce humaine. Il semble oublier que celui qui remplit la délicate mission de transmettre à l'avenir les événemens de son siècle, ne doit être ni l'esclave d'un parti, ni l'enthousiaste d'une secte ; mais l'in-

terprète fidèle de la vérité. Si Davila s'était pénétré de ces maximes, il n'eût point montré contre les Protestans une aveugle partialité ; il eût vu que les trahisons de la cour, que la perfidie de Catherine de Médicis les forçaient à chercher leur salut dans les armes, il n'eût point pallié par des considérations politiques l'exécrable attentat de la Saint-Barthélemi. Du reste Davila n'est point un écrivain médiocre ; son style est pur, sa narration agréable ; il fut témoin d'une partie des faits qu'il raconte. Il était né dans le royaume de Chypre ; lorsque les Turcs s'en emparèrent en 1570, il se retira dans la ville d'Espagne dont il portait le nom, et dont sa famille était originaire ; il pensait que ses parens riches viendraient à son secours. Ses espérances prouvaient qu'il connaissait mal les hommes. L'expérience le désabusa ; il fut plus heureux en France, et fut accueilli à la cour de Henri III : il se distingua sous Henri IV, au siége de Honfleur et à celui d'Amiens. Ce fut pendant un séjour qu'il fit à Venise, où la république l'entretint honorablement, qu'il écrivit son Histoire des Guerres civiles. Il fut tué d'un coup de pistolet, en remplissant une mission importante dont l'état l'avait chargé. Son fils, âgé de 18 ans, vengea sa mort en massacrant le meurtrier.

Son histoire renferme en XV livres tout ce qui s'est passé d'important en France depuis 1559 jusqu'à la paix de Vervins en 1598.

L....e

HIST. DE FRANCE.



DE BELLOI.

Littret pinx.t *Landon direx.t*

DE BELLOY.

Pierre-Laurent Buyrette de Belloy, citoyen de Calais, membre de l'Académie française, naquit à Saint-Flour, en 1727, et fut élevé à Paris, chez un de ses oncles qui le destinait au barreau. Entraîné par la passion des lettres et surtout du théâtre, le jeune Buyrette négligea les études de son état, quitta son oncle, fut forcé de se faire comédien, et alla en Russie exercer cette profession, sous le nom de de Belloy qu'il a gardé depuis. C'est là qu'il composa *Titus*, sa première tragédie. Il revint à Paris, en 1758, pour la faire jouer; elle n'eut qu'une représentation. *Zelmire* suivit *Titus*, et obtint de vifs applaudissemens : enfin, en 1765, *le Siége de Calais* fut joué avec un succès qui fait époque dans les annales du théâtre. Les circonstances étaient favorables; après une guerre malheureuse terminée par la paix humiliante de 1763, on dut accueillir avec transport une pièce qui relevait l'honneur du nom français, et semblait révéler à la nation le secret de son amour pour la patrie et pour la gloire. Louis XV donna à de Belloy la médaille promise en 1757 aux auteurs qui auraient été couronnés trois fois au théâtre : la ville de Calais lui envoya des lettres de citoyen; et pendant quelque temps louer ou critiquer sa pièce devint presque une affaire d'état. L'impression de cette tragédie détruisit l'engouement

général ; le charme disparut alors, et l'injustice des critiques remplaça l'exagération des éloges : ainsi se trouva vérifié le mot prophétique de Champfort : *cette pièce que vous exaltez*, avait-il dit, *nous la défendrons un jour contre vous. Gaston et Bayard* et *Gabrielle de Vergy*, qui suivirent le siége de Calais, eurent du succès ; mais *Pierre le Cruel* tomba, et ce revers parut affliger profondément de Belloy. Peu de temps après, il fut attaqué d'une maladie de langueur qui le conduisit au tombeau en 1775.

Cet auteur était né avec du talent et de l'imagination. Il savait élever l'ame par la peinture des sentimens généreux et des actions sublimes ; il possédait surtout l'art d'attacher au théâtre par les situations. On lit peu ses pièces, parce qu'elles sont généralement écrites d'un style ampoulé, incorrect et dur ; mais on ne les voit jamais sans plaisir. Il a eu le mérite particulier de puiser quelques-uns de ses sujets dans l'histoire de son pays, et de donner pour la première fois à la nation le plaisir de s'intéresser pour elle-même. Les dissertations qu'il a jointes à son théâtre annoncent une connaissance profonde de notre histoire ; elles sont écrites avec autant de pureté que d'élégance. De Belloy joignait à un cœur sensible, un caractère doux, un commerce agréable et sûr : les charmes de l'amitié le consolèrent souvent de la jalousie de ses rivaux et de l'injustice du public.



N.. pinx.t *Landon direx.t*

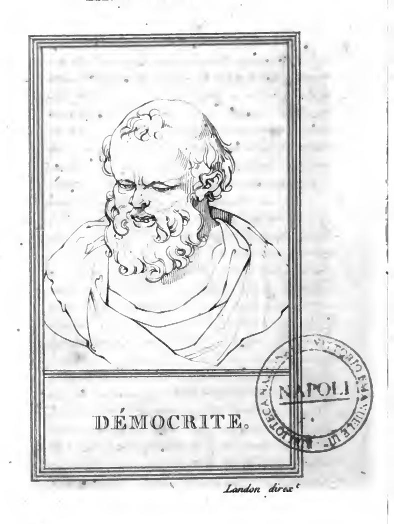
GUILLAUME DE LISLE.

Guillaume De Lisle, à qui la science géographique doit une grande partie des progrès récens qu'elle a faits, eut pour père Claude De Lisle, qui savant en histoire et en géographie, donna des leçons à plusieurs personnages élevés en dignité, et entre autres au duc d'Orléans, régent. Guillaume, dirigé dans ses études par cet homme estimable, fit concevoir de bonne heure les plus heureuses espérances. On assure qu'à l'âge de 8 ou 9 ans, il traçait déja des cartes. Souvent les talens précoces s'évanouissent lorsque les années s'accumulent. De Lisle n'éprouva point ce malheur. A 25 ans, il jeta les fondemens de sa célébrité, par des cartes qui firent dans la science une véritable révolution. Aidé de savantes recherches, d'études profondes, de rapprochemens entre tous les ouvrages qui pouvaient l'éclairer, tels que voyages, journaux de navigation, opérations astronomiques, etc., il réforma des erreurs si nombreuses qu'on ne peut les détailler toutes, et si étranges qu'on hésiterait presque d'en admettre la réalité, s'il était possible de se refuser à l'évidence. Croira-t-on qu'il dût réduire à 860 lieues la longueur de la Méditerranée, d'occident en orient; lorsque jusqu'à lui des géographes, dont le nom faisait autorité, donnaient à cette mer si

fréquentée, et qu'on devait si bien connaître, 1160 lieues ! De Lisle rendit à l'Asie, si l'on peut s'exprimer ainsi, 500 lieues que ses devanciers avaient ôté à cette vaste partie du globe. Il fixa dans sa véritable position la terre d'Yeso, déplacée de 1700 lieues. La critique de De Lisle ne s'exerça pas avec moins d'avantage et d'utilité sur les descriptions des provinces de la France. L'Académie des sciences s'empressa de l'admettre dans son sein en 1702; et, par une distinction honorable, n'ayant pas de place de géographe, elle lui donna celle d'un astronome.

Nommé en 1718 premier géographe du roi, De Lisle donna des leçons à Louis XV, et fit faire à son élève des progrès assez rapides pour mériter d'être remarqués. Il jouissait alors de cette *vogue* qui, lorsqu'il s'agit de sciences exactes, n'est jamais une récompense équivoque du mérite. Durant quelques années, on n'imprima point d'histoires ou de voyages que les auteurs ne desirassent les orner de ses cartes. Sa mort fut accompagnée de circonstances assez singulières. Il avait terminé une carte pour l'histoire de Malte, de l'abbé de Vertot, le matin du 25 janvier 1726. L'après-midi du même jour, il sortit, fut frappé, dans la rue, d'une attaque d'apoplexie, et mourut peu d'heures après, sans avoir repris connaissance. Il avait alors 51 ans.

D. D.



DÉMOCRITE.

Landon direx.t

DÉMOCRITE.

Ce philosophe naquit à Abdère, en Thrace. Il reçut en partage les avantages de la fortune et la passion de l'étude; et ses richesses ne servirent qu'à satisfaire son amour pour les sciences. Il voyagea dans tous les pays célèbres par leurs lumières ou par leur réputation; il étudia la nature, et consulta les hommes; il recueillit quelques vérités et beaucoup d'erreurs; il était parti riche, il revint pauvre dans sa patrie; condamné par le Sénat comme dissipateur, il lut un de ses ouvrages et prouva l'utile emploi qu'il avait fait de ses trésors, et la munificence publique remplaça ce qu'il avait perdu d'une manière si fructueuse. Il étudia, sous Leucipe, la philosophie des atômes, système extravagant qui remplace des difficultés par des absurdités, qui, pour ne point admettre de Créateur, accorde au hasard la faculté créatrice, et fait des Dieux inutiles, sans providence, sans bonté, sans pouvoir.

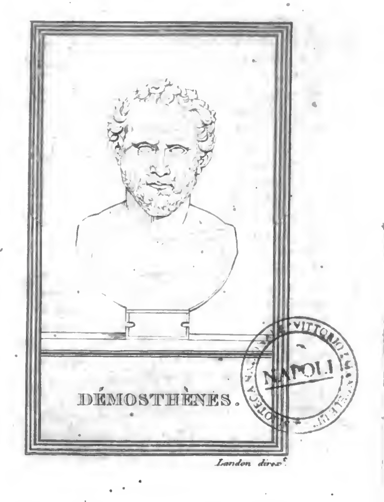
Ce Sage avait cependant consulté la nature avec une extrême ardeur; mais, peu content de connaître tout ce qu'il nous est possible de savoir, il voulut paraître pénétrer des secrets qui sont couverts d'un voile impénétrable. Ses études, en étendant son esprit, n'avaient point accru sa sensibilité; il ne voyait, dans le monde, qu'un spectacle amu-

sant, qu'un objet de plaisanterie. Cette manière de voir n'honore point le cœur de Démocrite. Le sage doit-il rire de nos erreurs et de nos misères, parce qu'il est exempt de chagrins et de faiblesses?

Tout le monde sait que les Abdéritains le crurent fou, qu'ils envoyèrent le célèbre Hippocrate pour le guérir, et que le médecin le jugea bien autrement que ses compatriotes. On a débité sur Démocrite une foule de fables que l'on se gardera bien de copier. Ceux qui veulent connaître sa doctrine à fond peuvent consulter la Vie des Philosophes par Diogène Laërce, et les Opinions des Philosophes anciens de Diderot. Epicure, si décrié par les uns, tant loué par les autres, lui emprunta le Système des Atômes qu'il développa et qu'il étendit. On peut l'expliquer en peu de mots; mais plus on l'étudie moins il satisfait. Il fait regarder la création de l'univers comme le résultat des mouvemens et de l'arrangement fortuit de particules de matière de toutes les figures; ainsi le monde aurait pris naissance et continuerait d'exister sans l'intervention des Dieux. Lucrèce a popularisé ce Système en lui prêtant l'éclat de la poésie, et le poète se donne avec confiance comme le bienfaiteur de l'humanité qu'il prétend affranchir du joug des superstitions et des terreurs d'une autre vie.

Si l'on juge du bonheur d'un homme d'après la longueur de son existence, on peut croire que Démocrite fut heureux; il mourut à l'âge de 109 ans, l'an 362 avant l'ère vulgaire. L...e




DÉMOSTHÈNES.
Landon direx.t

DÉMOSTHÈNES.

Démosthènes naquit à Athènes, l'an 381 avant J. C. Il n'avait que sept ans lorsqu'il perdit son père, riche particulier, qui faisait valoir des forges; et la première cause qu'il plaida, ce fut contre ses tuteurs qui, non moins intéressés que négligeus, lui avaient volé une partie de son bien, et laissé prendre l'autre.

Remis en possession de la fortune qui lui restait, il fut à l'école de Platon et d'Isée, étudia la rhétorique d'Isocrate; et, jaloux de mériter les honneurs que l'on rendait à ceux de ses compatriotes qui se distiuguaient à la tribune aux harangues, à peine avait-il 27 ans qu'il possédait une partie des connaissances nécessaires à un orateur: cependant, il s'exprimait difficilement, et ne parvint à triompher de ce défaut, qu'en mettant de petits cailloux dans sa bouche, qu'en déclamant plusieurs vers de suite et sans reprendre haleine; ce fut l'acteur Satyrus qui le lui conseilla; mais il avait la poitrine faible, et, pour donner de la fermeté à sa voix, pour s'accoutumer à se faire entendre dans les émeutes populaires, il allait prononcer, très-haut, de longs discours sur le bord de la mer, à l'instant où elle était le plus agitée. Souvent aussi, afin de n'oser se montrer en public, il se faisait raser la moitié de la tête; et, renfermé dans un

cabinet sous terre, il y composait, à la lueur d'une lampe, ces harangues dans lesquelles, dit Plutarque, « il contredisait hautement aux fols « appétits de la commune, et reprenait âprement « les Athéniens de leurs fautes. La vive force de « son éloquence, ajoute-t-il, leur allumant le cou« rage, et les enflammant du desir d'honneur, « offusqua toutes les autres considérations, et les « ravit tellement en l'amour du devoir et de « l'honnêteté, qu'ils oublièrent toute crainte de « danger, de manière que les capitaines lui « obéirent, ainsi que les gouverneurs de Thèbes « et du pays de la Bæoce. »

La haine que Démosthènes avait vouée aux ennemis de sa patrie, égalait en lui l'amour qu'il ne cessa d'avoir pour la gloire et pour la liberté, son nom seul en retrace les grandes idées; et, bien moins occupé des mots que des choses, souvent il ne chercha point à plaire, mais à convaincre. Ce fut ainsi qu'il triompha de la mollesse qui avait énervé ses concitoyens, qu'il parvint à les armer contre Philippe qui le craignait, et qui, comme Alexandre, essaya plusieurs fois de le corrompre par la magnificence de ses présens. Démosthènes y fut sensible, mais son patriotisme ne se démentit pas; et, toujours pressant, toujours mâle et nerveux, il s'empara de l'esprit des Athéniens, au point qu'il décida la fameuse bataille de Chéronée à laquelle il se trouva. Il y prit la

fuite, mais il ne craignit pas de reparaître; et, dans l'espoir de relever la valeur de ses concitoyens battus par l'ennemi, il s'empressa de faire l'éloge des braves qui avaient perdu la vie dans cette mémorable journée.

« Lâche, s'écria Eschine qui était son rival, « comment, avec ces mêmes pieds qui ont si « honteusement quitté leur poste dans le combat, « as-tu osé monter à la tribune, pour y louer « ces guerriers que tu as conduits à la mort!... « Vous, Athéniens, redoutez l'indignation des « pères, des mères, des enfans de ceux que nous « avons à pleurer; leur trépas demande ven- « geance; Démosthènes est leur assassin, et Dé- « mosthènes est indigne des honneurs que peut- « être vous auriez la faiblesse de lui rendre. » Ces invectives ne déconcertèrent point Démosthènes qui s'exprima si fortement que, d'une voix unanime, le peuple jura de réparer l'affront qu'il venait d'essuyer; ce triomphe lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il parla d'inspiration, et toutes les fois qu'il s'y livrait, il était impossible de lui résister; aussi Eschine prétendait-il que cet homme avait une merveilleuse audace en paroles.

« Quant à moi, dit encore Plutarque, il me « semble que la fortune ayant voulu, dès le com- « mencement, former à un même moule, par « manière de dire, Démosthènes et Cicéron, a

« imprimé en leur nature plusieurs qualités toutes « semblables; comme d'être tous deux ambitieux, « tous deux aimans la liberté de leur pays, tous « deux de peu de cœur ès dangers de la guerre, « et si me semble qu'elle y a encore mêlé plu- « sieurs aventures toutes semblables aussi, parce « qu'à peine trouverait-on deux autres orateurs « qui, de petit lien et de basse condition, soient « devenus si grands et si puissans comme ces « deux-ci; ni qui ayent encouru la haine et mal- « veillance des rois et des grands seigneurs, ainsi « qu'eux; qui ayent perdu leurs filles; qui ayent « été bannis de leur pays, et qui y ayent été, « depuis, restitués et remis avec honneur; qui, « derechef, s'en soient fouis, et ayent été repris, « ni qui ayent achevé leurs jours quand et la « liberté de leur patrie. »

Ces rapprochemens sont justes, et le titre de prince des orateurs que l'on avait donné à Démosthènes, lui a été confirmé par Cicéron aux yeux duquel il remplit l'idée qu'il s'était faite de la véritable éloquence. « Il atteint, dit-il, à « ce degré de perfection que j'imagine, mais « que je ne trouve qu'à lui seul. »

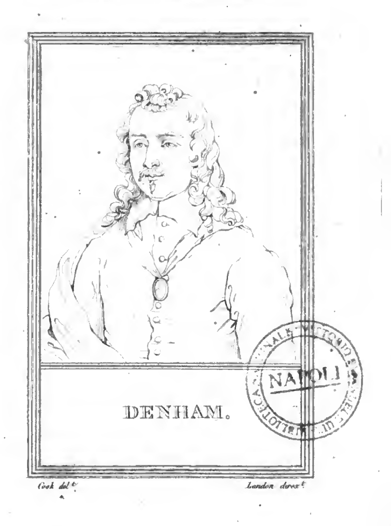
Malgré les désagrémens que les Athéniens firent éprouver à Démosthènes, malgré les reproches que sa bouche leur adressait quand ils le forçaient de s'éloigner, il n'aspirait qu'au bonheur de les revoir, de les aider de tous ses moyens;

mais, lorsque Antipater devint maître de la Grèce, poursuivi, recherché par ce farouche vainqueur, il fut obligé de se réfugier à Calaurie, dans un asile inviolable, consacré à Neptune. Antipater y envoya le comédien Archias qui mit tout en œuvre pour le séduire, pour lui persuader qu'il pouvait le suivre sans crainte; mais bientôt Archias crut devoir changer de ton, cessa de feindre, et fit voir à l'orateur qu'il avait amené des forces suffisantes pour l'arracher, malgré lui, d'une retraite dont vainement il réclamerait la sainteté. Démosthènes eut l'air de se rendre, pria le traître de lui permettre d'écrire quelques mots, ouvrit son écritoire, pressa entre ses lèvres une des plumes dont il avait coutume de se servir, et, peu à peu, avala le poison qu'elle renfermait. Érastothènes n'est pas d'accord sur ce point, et prétend que Démosthènes gardait ce poison, en cas qu'il en eût besoin, non dans une plume, mais dans une espèce de gros fil d'or qui était creux, et qu'il portait au bras comme un ornement. Quoi qu'il en soit, au moment d'expirer, il demanda qu'on le transportât hors du temple, afin que son corps n'en profanât pas la pureté, et mourut le jour même où l'on célébrait, en l'honneur de Cérès, la fête appelée *Themosphoria*, fête austère pendant laquelle, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, les femmes restaient aux pieds de l'autel de la déesse, sans boire ni manger.

Les Athéniens regrettèrent Démosthènes autant qu'il méritait de l'être, ordonnèrent que le plus ancien de sa famille serait nourri dans le palais, aux dépens de la chose publique, et lui érigèrent un monument en bronze, avec cette inscription : *Démosthènes, si tu avais eu autant de force que d'éloquence, jamais Mars le Macédonien n'aurait triomphé de la Grèce.*

La meilleure édition de ses Harangues est celle de Francfort, 1604, in-folio, avec la traduction latine de Wolfius. Toureil en a mis quelques-unes en français; elles sont précédées de deux préfaces très-bien faites sur l'état de la Grèce; mais on préfère la version complète que l'abbé Auger en a publiée avec celles d'Eschine, à Paris, 1777, 5 vol. in-8.°

F. D.



DENHAM.

DENHAM.

On doit regarder John Denham comme un des pères de la poésie anglaise : Denham et Walle, dit *Prior*, ont fait faire un grand pas à notre versification, et Dryden l'a perfectionnée. Denham s'est essayé dans tous les genres, dans la haute poésie et dans la poésie descriptive, satyrique et didactique.

De tous ses ouvrages, celui qui lui a fait le plus d'honneur, et qui lui a mérité sa réputation, est une petite pièce descriptive de trois cents vers, *Cooper's Hill* (la Colline de Cooper). Avec ce joli tableau Denham s'est placé au rang des auteurs originaux. Il est le créateur d'un genre que l'on peut appeler, dit Johnson, *poésie locale* (local poetry) ; et ce qui doit prouver en sa faveur, c'est que Pope et Garth l'ont imité.

Si la Colline de Cooper, dit le même Johnson, était soumise à l'examen d'un critique minutieux, il y trouverait sans doute des digressions trop longues et des réflexions morales trop fréquentes ; mais ces taches légères sont couvertes par des beautés nombreuses.

Comme traducteur, Denham ne jouit pas d'une grande réputation. On lit peu sa traduction de Virgile, qui n'a eu d'autre mérite que d'exciter Dryden a mieux faire.

Denham, né à Dublin en 1615, fit d'assez bonnes

études, que la funeste passion du jeu interrompit quelquefois. Au sortir du collége il divisa son temps entre la jurisprudence et la poésie. Lors de la révolution de Cromwel il s'attacha au parti royaliste, et suivit Charles II en France, où il composa une partie de ses poésies. Il fut envoyé par ce prince ambassadeur en Pologne, et après la restauration il fut nommé chevalier du Bain et surintendant des bâtimens du roi. Le jeu avait à-peu-près détruit sa fortune, l'économie la rétablit. Il eut été parfaitement heureux si un second mariage n'était venu détruire son bonheur. Il éprouva taut de chagrins domestiques, que sa tête en fut quelque temps dérangée. Il fit voir sur la fin de sa vie qu'il avoit recouvré sa raison, et que son génie n'avait rien perdu de sa vigueur, en composant sa belle élégie sur la mort de Cowley, qu'il suivit de près au tombeau, étant mort le 19 mars 1668.

Ses œuvres, qui consistent en *Epîtres* ou *Mélanges*, forment un très-petit volume.

Ph. L. R.


D'ENTRECASTAUT.
Quenedey del.t
Landon direx.t

D'ENTRECASTEAUX.

N. Bruny d'Entrecasteaux, d'une famille noble de Provence, entra jeune dans la marine, et fit connaître ses talens dans la guerre de 1778, en ramenant, avec une seule frégate, du fond du levant, un convoi considérable, et en le faisant entrer en entier dans nos ports, malgré plusieurs corsaires qui s'étaient réunis pour le poursuivre et le harceler dans la traversée. A la paix, son mérite et ses connaissances le firent nommer directeur des ports et arsenaux de la marine. Il eut ensuite le commandement de la station de l'Inde, où, loin de rester oisif dans un port pendant la saison de l'hivernage, il sut mettre ce temps à profit, en cherchant et en découvrant une route pour se rendre en Chine pendant la mousson du nord-est, en passant à l'est des Philippines. Il fut nommé, en 1787, gouverneur des Isles de France et de Bourbon, et s'y fit aimer et respecter par toutes les classes d'habitans. De retour en France, il fut chargé, en 1791, du commandement des deux frégates envoyées à la recherche de M. de la Pérouse, et en outre destinées à parcourir les côtes qu'à son départ pour Botany-Bay ce navigateur avait encore à reconnaître. Dans ce voyage, d'Entrecasteaux visita dans le plus grand détail la partie méridionale de la terre de Van-Diemen, et reconnut, à travers les plus grands dangers, et cependant avec une exactitude

singulière, la côte occidentale de la Nouvelle Calédonie, ainsi qu'une partie considérable de la terre de Nuitz dans la Nouvelle-Hollande; enfin, après avoir fixé la position des îles de Santa-Cruz, de Salomon, et de l'Archipel de la Louisiade, découvert par Bougainville, sans avoir pu, malgré ses soins, retrouver aucune trace des bâtimens de la Pérouse, il touchait au terme de ses travaux lorsqu'il mourut du scorbut, en juillet 1793, à l'âge d'environ cinquante-quatre ans. Après sa mort, l'expédition fut dirigée par M. de Rossel, qui en a rédigé la relation, dans laquelle la bonté et la douceur du caractère de d'Entrecasteaux ne se font pas moins remarquer que la justesse de son esprit, l'étendue de ses connaissances, sa constance et son sang-froid au milieu des périls auxquels il était journellement exposé dans une navigation aussi longue, à travers une mer inconnue et parsemée d'écueils innombrables. Cette relation a été publiée, en 1809, par ordre du gouvernement, en deux volumes *in*-4°, avec un atlas de la plus belle exécution. Le second volume appartient en entier au rédacteur, et renferme le traité le plus complet d'astronomie nautique qui ait encore paru. Le grand nombre et la précision singulière des reconnaissances qui ont été faites pendant le cours du voyage rendent cet ouvrage extrêmement précieux pour la géographie et l'hydrographie.

L. M.





Zivings del.t *Landon direx.t*

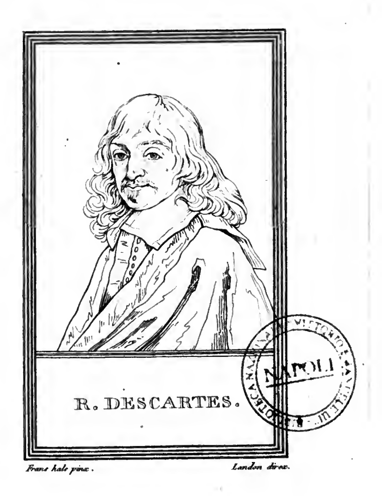
DESAGULIERS.

Jean Théophile Désaguliers, né à la Rochelle en 1683, et fils d'un ministre protestant, que la révocation de l'édit de Nantes obligea de se retirer en Angleterre, est placé par les physiciens au nombre des hommes les plus célèbres dont la science s'honore. Ce *jeune Français*, après avoir brillé dans ses études à l'Université d'Oxford, se livra à la théologie, par raison, et à la physique par goût. Il voulait et un état pour vivre, et un état pour se faire une réputation. Ses desirs furent satisfaits: il ne tarda pas à réunir deux *cures* excellentes, et une chaire de physique En 1704 ou 1705, le docteur Keill avait imaginé de faire un cours public de physique expérimentale; c'est-à-dire, il donnait des propositions, fort simples, qu'il prouvait par des expériences, et remontait ensuite du simple au composé, en suivant la même méthode. Le succès qu'il obtint engagea le docteur Désaguliers à entrer dans la même carrière. En 1710, il ouvrit son premier cours public de physique expérimentale à Oxford, et à Londres en 1713; et, sur onze à douze savans, qui firent ensuite des cours de ce genre en Angleterre, et dans plusieurs autres Etats, Désaguliers eut l'honneur d'en compter huit parmi ses disciples. L'Académie royale de Londres lui ouvrit ses portes, et

le reçut comme l'un des premiers physiciens de son siécle. La Hollande l'enleva quelque temps à Londres; mais le Gouvernement anglais le fixa tout-à-fait, en lui accordant un traitement annuel et une existence honorable. Si l'on en croit quelques biographes, la fin de Désaguliers fut malheureuse. Il mourut fou, en 1743, à l'âge de 60 ans.

Désaguliers joignait à ses profondes connaissances une adresse merveilleuse pour construire des machines hydrauliques ou astronomiques. Zélé sectateur de Newton, il eut le bon esprit de parler de Descartes avec tout le respect que mérite ce grand homme. Sa modestie égalait ses talens, et il fallut la pressante sollicitation de ses amis pour l'engager à mettre ses leçons en ordre, et à les publier. Elles parurent sous le titre de *Cours de Physique expérimentale*, 2 vol. en anglais. Ce Cours est divisé en 12 leçons. La matière, les loix de la mécanique, les loix générales du mouvement, et le choc des corps, forment le sujet des six premières; les six autres roulent sur l'hydraulique et l'hydrostatique. La physique de Désaguliers n'est bien connue en France, que depuis que le P. Pézenas en a donné une traduction française, publiée à Paris, en 1751.

Ph. L. R.



Frans hals pinx. *Landon direx.*

DESCARTES.

René Descartes naquit en Touraine, le 31 mars 1596, de Joachim Descartes, conseiller au parlement de Bretagne. Il fit ses études au collége de la Flèche. Il était d'une faible complexion : par ménagement, on l'exemptait de la règle commune, pour le lever. Le jeune Descartes profitait de cette condescendance pour passer la matinée au lit. Il en contracta l'habitude d'y méditer dans les ténèbres. C'est ainsi qu'il composa, dit-on, ses principaux ouvrages. Destiné à l'état militaire, il servit, en Hollande, sous le prince Maurice de Nassau, et en Allemagne, sous le duc de Bavière. Mais il renonça bientôt à cette tumultueuse profession pour philosopher et voyager. Il était en garnison à Bréda, lorsque fut proposé un problème, alors fameux, d'*Isaac Béekman*. Il en donna la solution, ce qui lui acquit un commencement de célébrité.

Depuis 1621 qu'il quitta le service, jusqu'en 1630, il voyagea en Italie, en Suisse, en Danemarck, en Angleterre, et fit des courses en Flandre, en Hollande. Il eut intention de se fixer à Chatelleraut, en y achetant la charge de lieutenant-général. Il ne se fixa nulle part. Depuis 1630, ce fut en Hollande qu'il vécut le plus, en y changeant souvent de lieu. On a induit de ses voyages, de ses courses, de ses changemens de séjour, que Des-

cartes était naturellement inconstant. Mais on pourrait s'être mépris; car il ne fut jamais infidèle au noble projet de se consacrer tout entier à l'étude de la philosophie, et de se maintenir indépendant, pour elle. Il refusa toutes les offres qui ne s'alliaient point avec ce plan. Il préféra le séjour de la Hollande, parce qu'un philosophe y était plus à l'abri de la persécution, et que la presse y était libre. Cependant, en Hollande même, il éprouva des tracasseries qui peuvent motiver ses déplacemens. Un pédant fanatique, nommé *Voetius*, ayant été élu recteur de l'université d'Utrecht, défendit d'enseigner la philosophie de Descartes. Le philosophe avait prévu les mêmes tracasseries en Angleterre, ce qui l'avait déterminé à ne pas s'y établir. Louis XIII, ou plutôt le cardinal Richelieu, essayèrent vainement de l'attirer à leur cour. Ils lui donnèrent une pension de 3000 l. qui ne fut jamais payée. La reine Christine de Suède lui inspira plus de confiance. Après avoir fait des difficultés, fondées, moins sur la rigueur du climat que sur *ce qu'il mettait* (écrivait-il au négociateur de la reine) *sa liberté à un si haut prix, que tous les rois du monde ne pourraient la lui acheter*, Descartes s'embarqua sur le vaisseau que Christine lui avait envoyé. Il arriva à Stockholm, en octobre 1649. La reine alla lui rendre visite chez l'ambassadeur de France où il était descendu. Il convint de se rendre tous les matins, à cinq

heures, dans la bibliothèque de Christine, pour lui donner des leçons de philosophie. Descartes avait dressé des statuts pour une académie que cette souveraine voulait établir à Stockholm, et à la tête de laquelle il devait être. Il les lui remit le premier de février 1650. Ce fut la dernière fois qu'il vit la reine. Le lendemain il fut attaqué d'une fluxion de poitrine, et ne voulut pas se laisser saigner, malgré les instances de l'ambassadeur Canut, son ami, qui avait été sauvé de la même maladie par la saignée. Il mourut le 11. Christine voulait le faire inhumer dans le tombeau des rois de Suède; l'ambassadeur de France réclama la modeste sépulture des catholiques, à Stockholm. Ses restes furent transférés en France, en 1666, et déposés avec solennité, au mois de juin 1667, dans l'église de Sainte Geneviève de Paris. Descartes était d'une taille moyenne et bien proportionnée: il avait la tête grosse, le front large et avancé, le teint pâle, la bouche assez fendue, le nez bien fait, les cheveux noirs, les yeux gris noir, le regard agréable, le visage toujours serein, le ton de voix fort doux. Il traitait paternellement ses domestiques, et les instruisait lui-même. Sa fortune était médiocre; mais il s'y réduisait, et ne voulut jamais accepter de bienfaits. Il avait adopté cette devise qui ne fait pas honneur au temps où il vivait: *bien vivre, c'est se bien cacher.... Qui benè latuit, benè vixit.*

La plus grande création du génie de Descartes est l'application de l'algèbre à la géomètrie. Il est immortel par ce service. Il serait célèbre par sa méthode de philosopher, et par son beau *Discours sur la méthode* (*de classer et d'exposer les connaissances*). Avant lui, l'on croyait et on répétait : c'était toute la science. Il apprit à douter, pour examiner et connaître le vrai; ensuite à mettre de l'ordre et de la lumière dans les livres. Il a préparé et le beau siécle de la littérature, sous Louis XIV, et celui de la philosophie. Ses Systèmes ont fait place à celui de Newton. C'est la marche de l'esprit humain : le temps laisse aux générations l'héritage des génies qui ont brillé avant elles. Les *Tourbillons* et les *Idées innées* de Descartes sont des illusions reconnues. Mais, par un effort de génie, égal à celui de Bacon, Descartes fondait les connaissances humaines sur le doute et l'ordre méthodique, en même temps que l'illustre chancelier les fondait sur l'expérience. C'est aussi avec les instrumens créés par Descartes qu'on est parvenu plus loin que lui. La Fontaine a donc pu dire de ce philosophe, qu'il était du petit nombre des génies puissans que les anciens auraient déifiés.

Descartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu,
Chez les Payens....

J.

HIST. DE FRANCE.



M.me DESHOULIÈRES.

M.lle Cheron pinx.t — Landon direx.t

MADAME DESHOULIERES.

« De toutes les dames françaises qui ont cultivé « la poésie, madame Deshoulières est celle qui a le « plus réussi, puisque c'est celle dont on a retenu « le plus de vers ». Tel est l'éloge que fait Voltaire de cette femme célèbre. Laharpe, dans son *Cours de Littérature*, prétend qu'elle avait plus d'esprit que de talent. Il me semble en effet que c'est l'esprit qui domine dans ses productions, en général faibles et monotones. De sept idylles qui nous restent de madame Deshoulières, trois seulement peuvent servir à sa réputation : celles des *Oiseaux*, des *Moutons*, et de *l'Hiver*. Sa description du printemps a quelque chose de la fraîcheur et de la grace de son sujet. On lit avec plaisir ses *Vers à M. Caze*, et l'on a retenu quelques-unes de ses *Stances morales*, remarquables par des pensées d'une vérité frappante, exprimées d'une manière aussi ingénieuse que concise. Les vers adressés à ses enfans sont pleins d'abandon, de grace et de mélancolie ; mais il y a long-temps qu'on ne lit plus la longue correspondance de ses chats et de ses chiens, qui remplit un tiers de ses œuvres; ni ses Ballades, ni ses Epîtres, ni ses Chansons, ni ses Odes, ni ses Tragédies. Dans soixante pages on peut réunir tout ce qui mérite d'être conservé de cette muse beaucoup trop vantée dans son temps.

Si madame Deshoulières irrita quelquefois l'envie

par de jolis vers, il faut avouer qu'elle trouva moyen de l'appaiser par ses jugemens inconcevables. Liée avec les deux Corneilles, mais recevant chez elle les Cotin et les Pradon, elle eut le malheur de s'enthousiasmer pour le talent de ce dernier, et le mauvais goût de préférer sa *Phèdre* à celle du divin Racine.

Madame Deshoulières s'était fixée à Paris depuis que son mari, qui suivit le prince de Condé à Bruxelles, avait pu profiter de l'amnistie, et rentrer en France. On sait qu'elle-même avait été quelque temps prisonnière au château de Vilvorden, et qu'elle ne dut sa liberté qu'à l'audace de M. Deshoulières, qui parvint à l'enlever de ce donjon, où sa vie n'était pas en sûreté. Leur fortune, à l'un et à l'autre, souffrit beaucoup dans ces divers déplacemens. Madame Deshoulières, avec son talent, ne parvint jamais à la rétablir. Tout ce qu'elle put obtenir fut une modique pension de 2000 liv., et quelques honneurs littéraires. Sur la fin de sa vie, elle fut attaquée d'un cancer au sein, dont elle mourut à Paris, le 17 février 1694. Elle était née en 1633 ou 1634.

Ph . . . e.





H. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

DESJARDINS.

Les ouvrages de Desjardins sont plus connus que son nom. Malheureusement on ne peut parler de ces mêmes ouvrages, sans porter les regards sur les ruines dont la révolution a couvert la France, et sans penser que peut-être bientôt la mémoire des monumens qui devaient assurer la réputation de ce sculpteur s'effacera ainsi que le souvenir de ses talens. Il naquit à Breda, ville de Hollande, en 1632; mais si l'on considère qu'il n'a travaillé qu'en France, et que même il est fort peu connu dans sa patrie, on n'hésitera pas à le placer au rang des sculpteurs de l'école française. Soit que l'adversité ne lui ait pas permis de se livrer de bonne heure à la sculpture, soit que son goût pour cet art ait été tardif, Martin Desjardins ne commença à cultiver la sculpture que dans l'âge où les artistes ont ordinairement terminé leurs études; aussi ne travailla-t il jamais le marbre avec beaucoup de dextérité; et c'est dans les monumens en bronze dont il savait diriger la fonte et le jet, qu'il a donné les plus grandes preuves de sa rare capacité. Lorsque le duc de la Feuillade, en 1686, fit ériger, sur la place des Victoires bâtie presque entièrement à ses frais, un monument à la gloire du roi, il choisit Desjardins pour l'exécuter, et lui en laissa l'entière direction. Cet

habile artiste remplit cette tâche avec honneur. Sur un piédestal élevé était placée la statue de Louis XIV, couronnée par la Renommée. Plus bas on voyait quatre figures colossales d'esclaves enchaînés. Ces dernières subsistent encore, et sont déposées à l'hôtel des Invalides. Le traité de la France avec l'Espagne, la conquête de la Franche-Comté, le passage du Rhin et la paix de Nimégue étaient représentés dans quatre bas-reliefs. Parmi les inscriptions on remarquait celle-ci: *Viro immortali.* Elle donna lieu aux vaines critiques des étrangers et des Français mécontens ou frondeurs. Le monument et l'inscription ont disparu: cette décoration noble dans son ensemble, exécutée avec soin dans tous ses détails, hommage vraiment digne d'un grand roi, dut déplaire aux novateurs, et, sous leur règne, la populace aveugle détruisit ce chef-d'œuvre. Dans le même temps, la ville de Lyon eut à regretter une statue équestre du même prince, ouvrage qui ne faisait pas moins d'honneur à Desjardins. Ses autres productions les plus marquantes sont une Vierge en marbre, les Vertus cardinales et le Tombeau de Mignard, son ami, qu'on voyait dans l'église des Jacobins, rue S. Honoré; plusieurs de ces morceaux sont conservés, mais n'ont plus de destination. Desjardins mourut en 1694. On connaît si peu de détails sur sa vie qu'on peut croire qu'elle n'a offert aucun incident remarquable.

L.



Barrure del.t Landon direx.t

DESTOUCHES.

Comme poète comique distingué, comme négociateur habile, et comme philosophe aussi aimable que vertueux, Philippe Néricault Destouches, né à Tours en 1680, et mort en 1754, a droit à une triple célébrité. Contrarié par ses parens dans sa jeunesse, il eut le sort de la plupart des hommes de génie qui sont long-temps détournés de la carrière qu'ils doivent parcourir avec honneur. On voulait faire un avocat d'un homme que la nature avait fait poète; Destouches, au désespoir d'une résolution qui l'enlevait à ses études chéries, abandonna à regret la maison paternelle, s'engagea sans savoir ce qu'il faisait, et finit enfin par se jeter dans une petite troupe de comédiens de province qu'il suivit pendant quelques années. Les sentimens élevés qu'il montra dans cette situation couvrent sa faute de cet intérêt qu'inspire toujours une ame noble qui lutte contre l'injustice et le malheur.

Destouches eut le bonheur de connaître à Soleure M. de Puisieux, ambassadeur de France auprès du corps helvétique; il eut le talent de lui plaire et de s'en faire aimer, et le bon esprit de quitter son métier de comédien pour des occupations plus sérieuses et plus honorables. Son protecteur eut le plaisir de réparer envers lui les torts de la fortune et de sa famille, il le forma aux négociations et aux affaires, sans exiger de lui de renoncer à la littéra-

ture. Destouches fit des vers qui ne donnaient pas encore une haute idée de son talent ; il faisait rimer *terre* avec *colère*, et méritait les justes reproches que lui adressait le sévère Despréaux. Bientôt *le Curieux impertinent*, qui fut joué sur quelques-uns des théâtres de la Suisse, lui valut le suffrage des treize cantons. Cette comédie n'était pas indigne de naître dans la patrie des arts et des talens. *L'Ingrat*, qu'il fit représenter ensuite, fit sur-tout honneur à son cœur. A cette pièce succéda celle de *l'Irrésolu*, d'abord froidement accueillie, et vue ensuite avec plaisir. Ces différens succès au théâtre, et la réputation de diplomate instruit, valurent à Destouches l'amitié du Régent, qui résolut d'employer un homme que sa probité et son intelligence dans les affaires recommandaient puissamment. Il l'envoya en Angleterre, en 1717, avec l'abbé Dubois ; et lorsque ce dernier revint en France jouir d'une faveur scandaleuse, Destouches resta seul à Londres, et s'acquitta de son emploi d'une manière si distinguée, que le Régent lui promit des preuves de satisfaction qui étonneraient la France ; mais ce prince étant mort, Destouches n'eut que le faible plaisir de se figurer la fortune qu'il aurait pu faire, s'il n'eût pas perdu son protecteur, ses espérances et son emploi.

La philosophie vint lui offrir des consolations. Dégoûté du monde sans haïr les hommes, il crut que la retraite convenait seule alors à la situation de son esprit, il se retira proche Melun dans sa

terre de Fortoiseau, où il cultiva jusqu'à la fin de ses jours l'agriculture, et sur-tout les muses, auxquelles il n'avait jamais cessé de sacrifier. Le cardinal de Fleury voulut l'enlever à sa tranquille et heureuse existence, pour l'envoyer à Pétersbourg, avec le titre de ministre de France; mais Destouches resta fidèle à sa vie philosophique, et préféra le plaisir de cultiver son jardin à l'honneur d'aller à cinq cents lieues jouer un rôle important.

Les comédies du *Philosophe marié* et du *Glorieux* mirent le comble à la réputation de Destouches; mais les applaudissemens prodigués à cette dernière, furent le terme des triomphes dramatiques de l'auteur. Il donna depuis quelques autres pièces qui, sans essuyer de chute humiliante, furent médiocrement accueillies: il n'eut garde de disputer contre le public, et vit baisser sa gloire théâtrale avec le même sang-froid qu'il avait vu s'évanouir ses espérances et sa fortune. Enfin, à l'âge de soixante ans il renonça entièrement au théâtre, et depuis ce moment jusqu'à la fin de sa vie, il ne s'occupa plus que des sentimens de religion qui avaient toujours été dans son cœur.

« Si Destouches ne doit paraître sur la scène, dit d'Alembert, qu'à la suite de Molière et de Regnard, plus comiques, plus animés, plus originaux que lui, il a du moins la gloire d'avoir soutenu après eux l'honneur du théâtre comique. Il mérite même un éloge particulier, celui d'avoir mis dans ses pièces plus de mœurs, de décence, et de sentimens de

vertu, que ces deux illustres peintres de nos vices et de nos travers ». M. Palissot reproche justement à cet auteur d'avoir mal saisi, dans quelques-unes de ses comédies, ce ton que l'orgueil des gens de cour appelait exclusivement le ton de la bonne compagnie. Ce défaut se fait remarquer quelquefois dans *le Glorieux*, qui n'en est pas moins une des meilleures pièces qui aient paru depuis Molière : sans cette excellente comédie et celle du *Philosophe marié*, dans laquelle on trouve de la conduite, de l'intérêt, des situations et des contrastes, on pourrait regarder Destouches comme un des premiers par qui la comédie a dégénéré sur notre scène ; il lui a fait perdre cette gaieté et ce comique que Molière possédait si éminemment ; c'est ce dont on peut se convaincre en lisant ses autres pièces, qui sont en grand nombre, et parmi lesquelles on doit cependant distinguer *les Philosophes amoureux*, qui ne valent pas le *Philosophe marié ; le Dissipateur*, en cinq actes et en vers, bien écrite, mais peu théâtrale ; *l'Homme singulier*, dont le style est assez noble ; *la Force du naturel*, en cinq actes et en vers, peu intéressante, quoique les caractères soient bien soutenus ; *la Fausse Agnès*, caricature assez comique ; *le Triple Mariage*, calqué sur tout ce que l'on connaît ; *l'Irrésolu*, qu'on sait dès la première scène ; enfin *le Mariage de Ragonde et de Collin*, bagatelle charmante. Les Œuvres de Destouches ont été recueillies en 10 vol. in-12, ou 4 vol. in-4°.

Ph. L. R.



Greuze pinx.t *Landon direx.t*

DIDEROT.

Denis Diderot naquit à Langres, en 1713. Après avoir commencé ses études chez les jésuites de cette ville, il vint les terminer à Paris. Ses parens le destinèrent d'abord à l'état ecclésiastique, et ensuite au barreau. Diderot, placé chez un procureur, montra autant d'aversion pour la chicane qu'il en avait montré pour la théologie. Doué d'une pénétration vive et d'une imagination ardente, avide de tous les genres de connaissances, il se sentait appelé par un attrait irrésistible à cultiver les sciences et les lettres, et négligeait les études de son état pour ne s'occuper que de géométrie, de physique, de morale, de métaphysique et de littérature. Son père, mécontent de sa conduite, cessa de lui payer sa pension; mais cet état d'abandon qui dura quelque temps ne put vaincre le goût impérieux qui le maîtrisait: bientôt son travail et ses talens pourvurent à ses besoins et le tirèrent de l'obscurité. Diderot avait déja donné au public plusieurs ouvrages; il avait traduit avec *Eidous* et *Toussaint* la grande compilation de *James* intitulée *Dictionnaire universel de Médecine*, lorsqu'il publia ses *Pensées philosophiques*: cette production commença la réputation de l'autour. On lui proposa alors de traduire l'Encyclopédie de *Chambers*. Diderot, que son vaste génie et ses connaissances variées rendaient propre à remplir dans son entier le plan

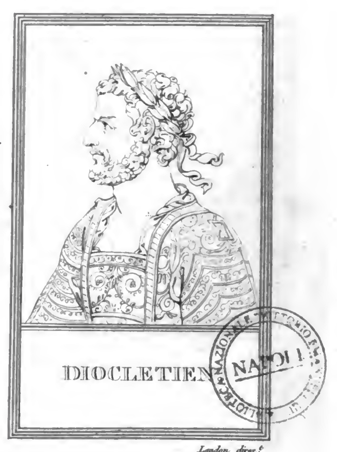
dont l'ouvrage anglais ne présentait qu'une esquisse imparfaite, conçut alors le projet de réunir dans un dictionnaire vraiment encyclopédique les procédés de tous les arts et les vérités de toutes les sciences, de présenter à la fois l'histoire de l'esprit humain et le tableau de ses acquisitions. Le prospectus qu'il publia excita un enthousiasme général : les hommes les plus recommandables de tous les rangs, les écrivains les plus éclairés de la nation s'associèrent à Diderot et à d'Alembert pour coopérer à ce grand ouvrage, et le premier volume de l'Encyclopédie parut en 1751. On sait assez quelle a été la destinée de ce livre fameux. L'autorité en arrêta bientôt la publication, puis la permit de nouveau, puis enfin la défendit sans retour. Ces persécutions éloignèrent plusieurs coopérateurs illustres ; il fallut achever l'ouvrage avec précipitation, prendre de toute main pour le compléter, continuer en secret à l'imprimer et le distribuer clandestinement. Diderot ne s'était d'abord chargé que de la description des arts et métiers ; il consacrait tous ses soins à cette belle partie, lorsqu'il vit retomber sur lui seul presque tout le poids de l'entreprise : son courage et ses talens empêchèrent qu'elle ne demeurât imparfaite, et il eut la gloire de la terminer. Il s'en faut bien, sans doute, que l'Encyclopédie soit également bonne dans toutes ses parties : mais si l'exécution de cet ouvrage n'a pas toujours répondu et aux promesses des éditeurs et à l'attente du public, ne le doit-on pas aux circonstances qui accompagnèrent

sa publication? Il est d'ailleurs certain que dans cet immense recueil le bon l'emporte encore de beaucoup sur le mauvais, et que tel qu'il est, il nous présente le plus beau monument dont l'esprit humain ait jamais conçu l'idée.

Pendant que Diderot se livrait au travail de l'Encyclopédie, il donnait encore au public un grand nombre d'ouvrages qui étaient tous lus avec avidité, mais dont il payait quelquefois le succès de son repos. L'indépendance et la hardiesse de ses opinions sur les questions les plus délicates fournissaient contre lui des armes dont ses ennemis ne négligèrent pas de se servir: *sa Lettre sur les Aveugles* lui valut six mois de détention à Vincennes. M. Naigeon, son ami et le dépositaire de ses manuscrits, a réuni toutes ces productions dans une édition en 15 volumes. C'est la seule complète; elle contient un grand nombre de morceaux qui n'avaient pas encore été publiés. En parcourant ce recueil, il est impossible de ne pas reconnaître un écrivain ingénieux, éloquent, profond, également propre à pénétrer les vérités abstraites de la philosophie, à discuter les principes des arts et à peindre leurs effets; de ne pas admirer cet esprit étendu, cette imagination vive et brillante qui embrassait à la fois et sans effort tous les objets de nos connaissances. Mais on regrette en même temps qu'un si beau talent ait en quelque sorte parcouru tous les sujets, sans se fixer sur aucun; que Diderot ait toujours semblé craindre l'effort d'une recherche sui-

vie, et que de tous ses travaux il ne reste aucun corps de doctrine, aucun grand ouvrage qui serve à fixer le rang qui lui est dû comme philosophe et comme écrivain. On a remarqué que dans ses écrits, il ne sut jamais former un tout de ses idées. Cette première opération qui ordonne et met chaque chose à sa place, était pour lui trop lente et trop pénible. Il écrivait de verve avant d'avoir rien médité : aussi a-t-il écrit de *belles pages*, comme il le disait lui-même, mais il n'a pas fait un livre. « Qui n'a « connu Diderot que dans ses ouvrages, dit Mar- « montel, ne la point connu. Ses systèmes sur l'art « d'écrire altéraient son beau naturel. Mais lors- « qu'en parlant il s'animait, et que laissant couler de « source l'abondance de ses pensées, il oubliait ses « théories et se laissait aller à l'impulsion du mo- « ment ; c'était alors qu'il était ravissant. Cet « homme, l'un des plus éclairés du siécle, était « encore l'un des plus aimables ; et sur ce qui tou- « chait à la bonté morale, l'éloquence du senti- « ment avait en lui un charme particulier. Toute « son ame était dans ses yeux, sur ses lèvres : ja- « mais physionomie n'a mieux peint la bonté du « cœur. » Les longs travaux de Diderot ne l'avaient point enrichi. L'impératrice de Russie se chargea de sa fortune : elle acheta sa bibliothéque, lui en laissa la jouissance, et lui fit présent d'une maison. Diderot est mort en 1784.

F.



Landon direx.t

DIOCLÉTIEN.

Dioclétien, né de parens obscurs, dans la Dalmatie en 245, se fraya par son mérite un chemin au premier trône du monde. Il embrassa de bonne heure la profession des armes, pavint rapidement au grade de général des légions de la Mœsie, fut ensuite honoré du consulat, et s'acquit une réputation si éclatante dans la guerre contre les Perses, que l'armée le jugea digne de l'empire après la mort de Numérien, et le déclara auguste à Calcédoine, le 17 septembre 284.

Quoiqu'il fût le plus grand capitaine de ce siècle, et qu'il eût tous les talens pour bien gouverner, il se défia de ses propres forces, et deux ans après son couronnement, il associa à l'empire Maximien Hercule, comme lui soldat de fortune, et son compagnon de guerre, et l'envoya commander en occident, tandis qu'il marcha lui-même contre les Perses, sur lesquels il reprit la Mésopotamie. Il pénétra ensuite en Allemagne, et porta les aigles romaines jusqu'aux frontières du Danube. Cependant, malgré ses victoires, il était loin d'être tranquille sur le sort de ses états. Les dangers se multipliaient ; les Bretons étaient loin d'être soumis ; les Perses menaçaient les provinces d'orient. Les Francs, les Allemands et les Daces avaient été vaincus, mais n'étaient pas soumis. Dans cet état des choses, Dioclétien crut qu'il était nécessaire de mul-

tiplier les chefs et de diviser ses armées. L'an 292, il donna le titre de césar à Constance Chlore, que Maximien Hercule adopta, et il honora de la même dignité Galère Maximien, qu'il adopta lui-même. Il partagea l'empire avec ses trois collègues, en réservant pour lui tout ce qui était au-delà de la mer Egée. Indépendamment de ce partage, chacun de ces princes commandait dans tout l'empire, et leurs lois avaient force par-tout. Après cet arrangement, que Dioclétien regardait comme un chef-d'œuvre de politique, et qui n'était rien moins que cela, les deux empereurs et les deux césars se rendirent dans leurs provinces, et marchèrent contre les ennemis de l'empire. Dioclétien se signala en Syrie et en Egypte; Achillée fut vaincu; Maximien soumit les rebelles d'Afrique; Constance repoussa les nations barbares de la Germanie, et Galère, après avoir été battu d'abord par les Perses, les défit entièrement; et força Narsès à demander la paix. Ces quatre princes, Dioclétien à leur tête, triomphèrent, le 17 novembre 303, de tous les peuples qu'ils avaient soumis. La pompe de ce triomphe, où l'on vit les chefs et les dépouilles de tant de nations, égala, si elle ne surpassa pas, celle d'Aurélien.

Dioclétien, qui s'était montré avec tant d'éclat pendant la guerre, n'employa pas en bon prince les loisirs de la paix : il poussa l'orgueil jusqu'à exiger envers sa personne les respects qui ne sont dus qu'au roi des rois; il ordonna qu'on ne l'aborderait do-

rénavant qu'en se prosternant devant lui et en lui baisant les pieds. Cette petitesse était indigne d'un grand homme, et ses ordonnances contre les chrétiens sont indignes d'un grand roi. Il les persécuta à la sollicitation de Galère, qui prenait chaque jour plus d'empire sur son esprit, et qui finit enfin par le forcer d'abdiquer l'empire, ce que Dioclétien refusa d'abord, et ce qu'il fit ensuite à Nicomédie. Dans le même temps Maximien se dépouillait de la pourpre impériale à Milan. Cet événement eut lieu l'an 305 de J. C.

Dioclétien, une fois débarrassé du fardeau de l'empire, se retira à Salone en Dalmatie, et vécut en philosophe, après avoir vécu en monarque. Vopisque dit qu'il avait appris de son père que cet empereur dans sa retraite faisait des réflexions dignes d'un homme très-sage. « Ceux qui gouvernent, disait-il, « sont obligés de voir par les yeux d'autrui. On « sollicite leurs faveurs pour ceux qui ne méritent « que leurs châtimens, et on les excite à punir ceux « qu'ils devraient récompenser ». On dit que Maximien, moins philosophe que lui, s'ennuya de l'uniformité de la vie privée, et qu'il sollicita son ancien collègue de reprendre la pourpre; mais Dioclétien lui répondit, « Mon ami, venez voir les laitues que « j'ai plantées dans mon jardin de Salone ». Ce fut dans les plaisirs innocens de l'agriculture qu'il passa les dix dernières années de sa vie. On assure que dans ses derniers jours il fut en proie à une noire mélancolie, qui le conduisit rapidement au tom-

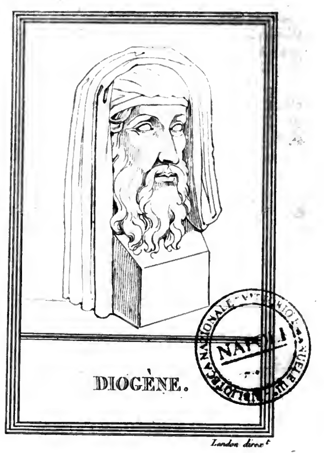
beau. Il mourut à l'âge de soixante-huit ans, l'an 313 avant Jésus-Christ.

Ce prince possédait les talens requis pour bien gouverner. Doué d'une prudence consommée, et supérieur aux mouvemens de son ame, il savait être ce que la politique exigeait qu'il fût. Impénétrable dans ses desseins, il devinait ceux des autres. Il paraissait ne travailler jamais que pour le bien public, et on lui doit des lois très-sages, dont la plupart sont insérées dans le Code de Justinien. Dioclétien aima la magnificence, et encouragea tous les arts; mais ses grandes qualités furent obscurcies par de grauds défauts, et l'on peut dire de lui comme d'Adrien, qu'il fut un méchant homme et un grand empereur.

Ph. L. R.



HIST. ANCIENNE.



DIOGÈNE.

Landon direx.t

DIOGÈNE LE CYNIQUE.

Diogène, fils d'Isécius, banquier, naquit à Sinope, ville de la Paphlagonie, la troisième année de la quatre-vingt-onzième olympiade, 412 ans avant Jésus-Christ. Accusé, avec son père, d'avoir fait de la fausse monnaye, il prit le parti de se réfugier à Athènes. *Les Sinopéens*, disait-il à ce sujet, *m'ont forcé de sortir de leur vilaine ville, et moi je les condamne à y rester.* Arrivé à Athènes, il alla trouver Antisthènes, le fondateur de la secte des Cyniques, et lui demanda la permission d'être son disciple. Antisthènes, qui avait résolu de ne plus tenir école, le rebuta; il revint à la charge; Antisthènes, impatienté, leva son bâton sur lui: *Frappez*, s'écria Diogène, *vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour me chasser, tant que vous aurez quelque chose à m'apprendre.* Antisthènes céda. Bientôt le disciple surpassa le maître. Celui-ci ne voulait que réprimer les passions; l'autre entreprit de les anéantir. Le savant Auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* a fait ainsi l'analyse de la philosophie de Diogène: « Le sage, « pour être heureux, devait, selon lui, se rendre « indépendant de la fortune, des hommes et de « lui-même; de la fortune, en bravant ses fa- « veurs et ses caprices; des hommes, en secouant

« les préjugés, les usages et jusqu'aux loix, quand « elles n'étaient pas conformes à ses lumières ; de « lui-même, en travaillant à endurcir son corps « contre les rigueurs des saisons, et son ame « contre l'attrait des plaisirs. » On va voir que la conduite de Diogène était conforme à ses principes. Il avait pour tout meuble une écuelle ; ayant aperçu un enfant qui buvait dans le creux de sa main, il la brisa. Il avait demandé à quelqu'un un coin dans sa maison, pour s'y retirer la nuit ; on tardait à le satisfaire, il se procura un tonneau, et s'y logea : il roulait ce tonneau devant lui partout où il lui plaisait d'aller. Ce fut dans cette maison, d'un genre nouveau, qu'il reçut à Corinthe la visite d'Alexandre. *Que veux-tu que je fasse pour toi*, lui dit le Monarque? *Que tu te ranges un peu de côté*, répondit le Cynique ; *tu es devant mon soleil.* Alexandre admira cette réponse, et dit : *Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène.* En été, Diogène se roulait dans un sable brûlant ; en hiver, il marchait pieds nus dans la neige, et embrassait des statues de marbre et de bronze. Il avait voulu s'accoutumer à manger de la viande crue ; mais il n'avait pu y réussir. Il satisfaisait tous ses besoins en public : il y aurait du cynisme à faire seulement comprendre jusqu'où il poussait quelquefois l'impudence à cet égard. L'envie de se singulariser entrait certainement pour beaucoup dans cette façon

d'être et d'agir: Platon n'en était point la dupe; un jour que Diogène avait ses vêtemens traversés par la pluie, et que ceux qui l'entouraient avaient pitié de son état: *Voulez-vous*, dit Platon, *qu'il soit véritablement malheureux? allez-vous-en, et ne le regardez pas.* Un autre jour Diogène entra chez Platon, et apercevant un riche tapis, il affecta de le presser sous ses deux pieds à plusieurs reprises: *Je foule aux pieds*, dit-il, *le faste de Platon.* — *Oui*, répliqua Platon, *mais par une autre sorte de faste.* C'est ainsi que Socrate avait dit à Autisthènes: *J'aperçois ton orgueil à travers les trous de ton manteau.* Platon avait défini l'homme *un animal à deux pieds sans plumes.* Diogène pluma un coq, le prit sous son manteau, et l'alla jeter au milieu de l'Académie, en disant: *voilà l'homme de Platon.* C'était attaquer une mauvaise définition par une mauvaise plaisanterie. Diogène était quelquefois beaucoup plus heureux en bons mots. Il avait la répartie prompte et piquante; sa causticité était extrême. Ne connaissant ni ménagemens ni bienséances, bravant et même recherchant les injures et les mauvais traitemens, il attaquait sans distinction tous ceux qui s'offraient à lui, depuis les rois et les magistrats, jusqu'aux citoyens les plus obscurs. On citera quelques-unes de ses saillies les plus ingénieuses, après qu'on aura terminé le court récit des événemens de sa vie. Faisant un trajet

sur mer, il fut pris par des pirates qui le menèrent en Crète, et le mirent en vente sur le marché. Il faisait lui-même l'office de crieur, et disait: *Qui veut acheter un maître?* Un certain Xéniade s'étant présenté pour faire emplète de lui, lui demanda ce qu'il savait faire. *Je sais commander aux hommes,* répondit-il. Lorsque Xéniade l'eut acheté, il lui dit : *Ah çà ! maintenant que tu es mon maître, dispose-toi à m'obéir. Que je sois ton médecin, ou ton intendant, il faudra toujours que tu fasses mes volontés.* Xéniade le donna pour précepteur à ses enfans; et ce qui semblera peut-être extraordinaire, il s'acquitta très-bien de cet emploi. Il fortifia le corps de ses élèves par le régime et l'exercice, inculqua dans leur ame les principes de la plus saine morale, et orna en même temps leur esprit en leur faisant apprendre par cœur les plus beaux passages des poètes grecs. La seule chose qu'on pût reprendre dans son système d'éducation, c'est qu'il accoutumait ses élèves à se vêtir presque aussi négligemment que lui. Du reste, ceux-ci l'aimaient beaucoup, et se louaient sans cesse de lui devant leurs parens. Quelques amis voulaient s'occuper de le tirer d'esclavage. *Vous êtes des fous*, leur dit-il; *ne savez-vous pas que le lion n'est point l'esclave de ceux qui le nourrissent, et qu'au contraire ceux-ci sont les esclaves du lion?* Il persista donc à rester chez Xéniade. On croit qu'il

vieillit dans cette condition, et qu'il y mourut la première année de la cent quatorzième olympiade, âgé d'environ 90 ans. La cause de sa mort est incertaine. Quelques-uns croyent qu'il retint son haleine, et s'étouffa volontairement. On le trouva enveloppé de son manteau, dans l'attitude d'un homme qui dort. On lui fit de magnifiques obsèques, et on lui éleva un tombeau sur lequel était placé un chien de marbre, emblème de la secte qu'il avait embrassée. En tout cela, ses volontés ne furent nullement suivies. On lui avait demandé un jour où il voudrait qu'on l'enterrât. *Je veux*, avait-il répondu, *qu'on me jette au milieu des champs. — Mais ne craignez-vous pas de servir de pâture aux bêtes et aux oiseaux de proie? — Qu'on mette mon bâton auprès de moi, pour que je puisse les chasser. — Mais comment pourrez-vous les chasser, étant privé de sentiment? — Qu'importe donc qu'ils me mangent ou non, puisque je ne les sentirai pas.* Quelques bons mots choisis de Diogène achèveront de faire connaître son caractère et son esprit. *Diogène*, lui dit quelqu'un, *on vous donne bien des ridicules. — Oui*, dit-il, *mais je ne les reçois pas.* — Un homme, né à Minde, lui demanda comment il avait trouvé cette ville. *J'ai conseillé aux habitans*, répondit-il, *d'en fermer les portes, de peur qu'elle ne s'enfuît.* (Cette ville, qui était très-petite, avait de très-grandes portes). — Quelqu'un lui parlait

d'astronomie; il lui dit : *Y a-t-il longtemps que tu es revenu des cieux ?* — Passant par Mégare, il vit au même instant des enfans tout nus et des moutons couverts d'une riche toison : *Il vaut mieux*, dit-il; *être ici mouton qu'enfant.* — Un Tyran, dont on ne cite pas le nom, lui demanda un jour quel était l'airain le plus propre à faire des statues : *L'airain dont on a fait celles d'Harmodius et d'Aristogiton.* (Ces deux jeunes gens, comme on sait, avaient délivré Athènes de la tyrannie d'Hipparque). — On lui demandait pourquoi il mangeait dans les rues et dans les marchés : *C'est que la faim me prend là comme ailleurs.* — Un maladroit se disposait à décocher une flèche : Diogène courut se placer au but. *Pourquoi vous mettez-vous là*, lui dit-on ? *De peur qu'il ne m'attrape*, répondit-il. — Un Philosophe niait devant lui le mouvement; il se leva et se mit à marcher : *Je réfute tes argumens*, dit-il au Philosophe. Diogène ne se bornait pas à des sarcasmes et à des saillies spirituelles; il débitait encore des maximes pleines de sens et de véritable philosophie. La sagesse de quelques-uns de ses discours et la bizarrerie de sa conduite justifient parfaitement ce mot de Platon: *Diogène est un Socrate en délire.*

A.



HIST. DE FRANCE.



DOLOMIEU.

DOLOMIEU.

Deodat de Gratet Dolomieu, né en Dauphiné, en 1750, fut admis dès le berceau dans l'ordre de Malte. Emprisonné dans cette île à dix-neuf ans, par suite d'une affaire malheureuse, il se livra à l'étude des sciences physiques, pour éviter l'ennui, et cette circonstance décida du reste de sa vie. Dès l'âge de vingt-cinq ans il fut nommé correspondant de l'académie des sciences. Il quitta alors le service, et employa plusieurs années à visiter l'Etna, le Vésuve, les Apennins, les Alpes et les îles de Lipari, dont il a donné la description. Il se rendit en Calabre, peu de temps après le désastre de 1783, et publia un mémoire sur cette catastrophe. Intimement lié avec le duc de la Rochefoucauld, Dolomieu fut partisan de la révolution française, mais elle ne le détourna point de ses travaux. Il fut témoin en 1792 du meurtre de son ami; et, quoique proscrit lui-même, ne craignit point de dévoiler ses assassins dans un mémoire sur la *Constitution physique de l'Egypte.* Peu de temps après il fut nommé professeur de géologie à l'école des mines, et fit partie de l'institut dès sa formation. En 1797 il partit avec l'expédition d'Egypte, et fut employé dans les négociations qui amenèrent la reddition de l'île de Malte. Sa santé ne lui permit pas de rester long-temps en Egypte. A son retour, poussé par la tempête dans le golfe de Tarente, au moment de la

réaction contre les Français, il fut arrêté avec ses compagnons, dépouillé de ses collections et de ses papiers, et sur le point d'être massacré. Transporté à Messine, il y fut jeté seul dans un cachot, comme traître envers l'ordre dont il avait été membre. Ce fut en vain que le gouvernement français, l'institut, la société royale de Londres, les savans de l'Europe, et le roi d'Espagne, lui-même, réclamèrent contre cette détention contraire au droit des gens, il ne dut sa liberté qu'à la victoire de Marengo, et au traité qui accorda la paix au roi de Nàples. Dolomieu avait été nommé pendant sa détention professeur de minéralogie au muséum d'histoire naturelle; à peine arrivé il y donna un cours de philosophie minéralogique, et repartit bientôt après pour aller visiter, pour la dernière fois, les Hautes-Alpes, qu'il appelait ses *chères montagnes*. Il tomba malade à son retour, et mourut à la fin de 1801, au moment où il projetait de nouveaux voyages et de nouvelles recherches, dans la vue d'établir d'une manière incontestable les principes de *la philosophie minéralogique*, ouvrage médité dans sa prison de Messine, et dont il avait donné un fragment intitulé *De l'Esprit minéralogique*. Il l'avait écrit dans son cachot, avec un os et le noir de fumée de sa lampe, sur les marges de quelques livres qu'on lui avait laissés. Dolomieu a publié un grand nombre de mémoires et d'ouvrages, tous relatifs à la science qu'il cultivait, et dont il a étendu les limites.

L. M.



Dominiquin pinx.t *Landon direx.t*

LE DOMINIQUIN.

Dominique Zampiéri, dit le Dominiquin, fils d'un cordonnier de Bologne, fut initié de bonne heure dans l'étude des lettres, pour lesquelles il avait moins d'aptitude que pour le dessin; tandis que son frère aîné, que l'on destinait à la peinture, y montrait une inclination médiocre. Les parens reconnurent qu'ils s'étaient trompés sur les dispositions de leurs enfans, et les firent changer réciproquement d'école; Dominique entra chez Denis Calvart, peintre bolonais, qui jouissait d'une certaine réputation; mais il n'y resta pas long-temps. Calvart l'ayant surpris occupé à copier une estampe d'Augustin Carache, lui en fit de durs reproches, et le chassa, après l'avoir maltraité. Il n'en fallait pas davantage pour intéresser ce maître célèbre au sort du jeune Dominiquin. Il le présenta à ses frères, Louis et Annibal, qui le reçurent au nombre de leurs disciples.

L'ardeur que montrait Zampiéri pour acquérir la correction du dessin, qui lui était présentée comme le but le plus important de l'art; les peines qu'il se donnait, effaçant et corrigeant sans cesse, pour saisir la justesse de l'expression et la pureté des contours, firent soupçonner à ses compagnons d'étude qu'il était né sans génie; la plupart d'entre eux le faisaient consister dans la facilité du pinceau, la promptitude et la hardiesse de l'exécution, mérite

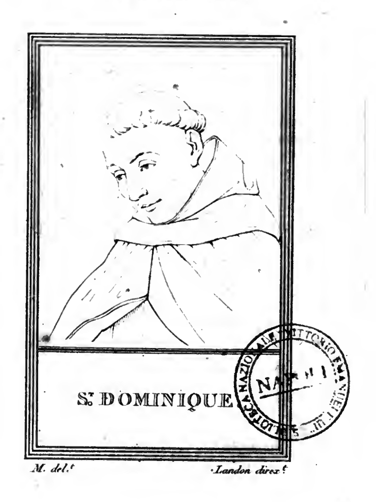
superficiel, qui n'a de valeur que lorsqu'il est uni au goût, à la science et au jugement. Malgré cette lenteur et cette irrésolution du Dominiquin, qui lui avaient fait donner par dérision le nom de *Bœuf*, ses maîtres reconnurent en lui le germe d'un talent supérieur : *Ce bœuf*, disait Annibal, *labourera et fera prospérer le champ de la peinture*. Sa prédiction s'accomplit; Louis Carache avait établi parmi ses élèves un concours qui avait lieu plusieurs fois dans l'année. Dominique, trop timide pour faire ouvertement l'essai de ses forces, glissa furtivement son dessin parmi ceux de ses camarades. L'ouvrage fut remarqué et obtint la préférence; mais l'auteur, caché dans un coin, n'osait se déclarer; son silence et sa rougeur le trahirent; on le combla de témoignages d'estime et d'amitié, et, dès ce moment, il jouit au milieu de ses égaux d'une considération particulière.

Intimement lié avec l'Albane, qui était un peu plus âgé que lui et mieux partagé des dons de la fortune, il reçut des preuves d'attachement de la part de ce généreux condisciple. Ce dernier, établi à Rome, appela près de lui le Dominiquin, le logea dans sa maison pendant deux années, pourvut à tous ses besoins, et le mit si bien dans l'esprit d'Annibal Carache, qui peignait alors la galerie Farnèse, que ce maître l'employa dans cette belle entreprise, et voulut même qu'il exécutât quelque morceau de sa composition. Il lui procura ensuite des protecteurs et des travaux qui lui ouvrirent le

chemin de la célébrité et de la fortune. Il serait trop long de rappeler ici les nombreux ouvrages du Dominiquin ; mais on peut assurer que parmi tous ceux dont il a décoré différens édifices publics, il n'y en a aucun qui ne lui fasse honneur. Jaloux de la gloire de son art et de sa propre réputation, il mettait à ses ouvrages tout le temps et tous les soins nécessaires. Rome, Bologne et quelques autres villes d'Italie possèdent ses principales productions; ce sont, pour la plupart, des suites de sujets tirés d'une même histoire, tels que la vie de la Vierge, qu'il peignit en quinze tableaux, dans la chapelle Nolfi, à Fano; dix-huit sujets de la vie de S. Nil et de S. Barthelemy, à Grotta-Ferrata; l'histoire d'Apollon, en dix pièces, au palais du Belvedère, à Frascati; celle de Diane, au château de Bassano, etc. Ses fresques sont supérieures à ses tableaux à l'huile. On trouve dans les premières une fraîcheur et une vivacité de teintes dignes des plus grands coloristes, et cette touche franche et légère que l'on ne remarque pas dans ses autres peintures, dont quelques-unes ont poussé au noir. Ce qui distingue sur-tout le Dominiquin, c'est la correction de son dessin, toujours vrai, nourri, correct, un style grave et pathétique, une expression juste et profonde. Quoiqu'il se soit rarement élevé jusqu'au beau idéal, il n'en est pas moins digne d'être compté parmi les maîtres du premier rang. Le seul tableau de la Communion de S. Jérôme suffirait pour sa gloire : on sait que le Poussin le citait comme un des trois chefs-d'œuvre

de la peinture. Les deux autres sont la *Transfiguration*, par Raphaël, et la *Descente de Croix*, par Daniel de Valterre. Ce dernier, peint à fresque, n'a pu être transporté en France.

Régulier dans ses mœurs, modeste dans toute sa conduite, le Dominiquin eût toujours été aussi heureux qu'il était généralement estimé, si la jalousie de quelques rivaux n'eût troublé les derniers temps de sa vie. Appelé à Naples pour y peindre la chapelle du Trésor, dans l'église Saint-Janvier, il éprouva tant de persécutions de la part des peintres de cette ville, qu'il fut obligé de s'enfuir. Rappelé par l'autorité, et forcé de reprendre ses travaux, il ne put les achever; le chagrin abrégea ses jours, et l'on soupçonna que le poison y avait contribué. Il mourut le 15 avril 1641, dans sa soixantième année. Lanfranc, ancien condisciple du Dominiquin, le plus acharné de tous ses ennemis, fit abattre, aussitôt après sa mort, la plupart des peintures qu'il avait faites à S.-Janvier, pour y substituer ses propres ouvrages, et l'on força sa veuve et sa fille à rendre la majeure partie des sommes qu'il avait reçues pour prix de son travail. L.



M. del.t *Landon direx.t*

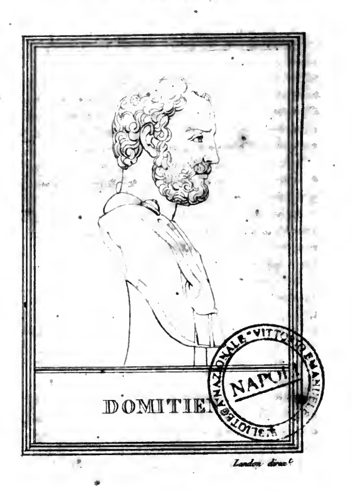
S. DOMINIQUE.

S. Dominique naquit, l'an 1170, de parens nobles et vertueux, à Calarvega, petite ville du diocèse d'Osma, sous le pontificat d'Alexandre III et le règne d'Alfonse VIII. La gravité de ses actions et de ses discours faisaient dès sa jeunesse l'étonnement de tous ceux qui le connaissaient. A 14 ans, ayant achevé ses humanités, il vint à l'université de Palencia, dans le royaume de Léon, pour y faire sa philosophie, et ses progrès dans les lettres répondirent à son amour pour le travail. Sorti de cette université, après s'y être distingué plusieurs années, il fut fait chanoine régulier de la cathédrale d'Osma. Il parcourut plusieurs villes d'Espagne, prêchant l'Evangile aux peuples, et vit la Castille et l'Aragon. Envoyé en France avec son évêque, de la part d'Alfonse, pour chercher la princesse promise à son fils, et cette princesse étant morte, il s'y fixa avec des abbés de l'ordre de Citeaux, et travailla avec eux à la conversion des Albigeois et des Vaudois. Après plusieurs moyens de douceur employés sans effet, il obtint d'Innocent III la permission d'avoir recours, contre cette nouvelle secte, aux armes des princes temporels ; moyen violent, illégitime et cruel, qui, loin de faire des prosélytes, ne fit qu'irriter les esprits. On le vit lui-même prêcher une croisade contre les malheureux Albigeois; suivre, sous le titre de directeur, l'armée que le

comte de Montfort conduisait dans le Languedoc, courir à travers les rangs, et animer les soldats *à couper la racine de l'hérésie, en détruisant tous les hérétiques.*

La charge de grand inquisiteur dans les provinces ravagées était une récompense digne de ses succès; aussi lui fut-elle donnée. Il forma, dès 1215, le projet d'un institut qu'il voulait créer, et obtint, la même année, une bulle d'Innocent III qui l'approuvait et le confirmait sous le nom de *frères prêcheurs.* Dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut établi par le pape premier maître de cette congrégation. Ce fut Dominique qui persuada à Honorius III, successeur d'Innocent, d'établir un lecteur du Sacré Palais, qui depuis obtint le titre de maître, et fut toujours tiré de l'ordre établi par ce fondateur. Il mourut le 4 août 1221, et fut canonisé quinze ans après sa mort par Grégoire IX.

Ce Saint avait de l'esprit; mais, guidé par un fanatisme ardent, il eut à se reprocher la mort de plusieurs milliers d'hommes, victimes de son enthousiasme. Cependant deux traits rapportés dans sa vie font voir que son caractère n'était pas naturellement cruel. Une femme lui demandait l'aumône pour racheter son fils, esclave d'un corsaire; Dominique, n'ayant point d'argent à lui donner, voulut, malgré ses prières, prendre la place de ce fils, et le rendre à sa famille. Lorsqu'en 1191 l'Espagne fut tourmentée par la famine, il vendit ses meubles et ses livres pour secourir les malheureux. B. A.



Landon direx.t

DOMITIEN.

Domitien, fils de Vespasien, ne devient un personnage historique, qu'à l'époque de son élévation à la dignité de césar. Son ambition parut avec sa fortune. On le vit, dans l'absence de son père, s'attribuer l'autorité souveraine, en distribuant les premiers emplois de l'Etat; ce qui lui valut ce reproche de Vespasien : « Je vous remercie de ce que « vous ne m'avez point encore envoyé de succes- « seur, et de ce que vous voulez bien me laisser « jouir de l'empire. »

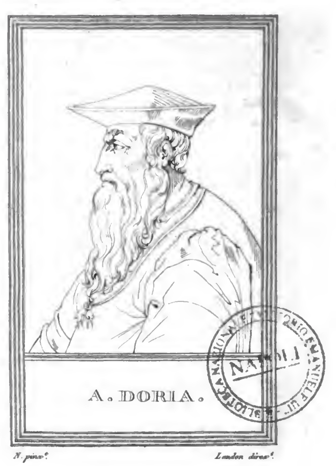
Après la mort de Titus, dont on accuse Domitien d'avoir abrégé les jours par le poison, ce prince monta sur le trône. Il parut d'abord vouloir imiter son frère, et Rome croyait n'avoir plus de Néron à redouter; mais bientôt ses vices l'annoncèrent comme l'héritier des plus méchans empereurs. Cruel, débauché, incestueux, il renouvela la folie de Caligula, en se qualifiant dieu, et en exigeant qu'on lui donnât ce titre dans toutes les requêtes qu'on lui présentait. Il passait la plus grande partie de la journée à chasser aux mouches, et à les percer avec une aiguille d'or. A cette occasion, Vibius, à qui on demandait qui était avec l'empereur, répondit assez plaisamment : « Personne, pas même une « mouche. »

Les affaires de l'empire ne furent pas brillantes sous Domitien. Il triompha plusieurs fois cepen-

dant, mais pour des combats perdus, ou pour quelques succès sans résultats. Jaloux de la gloire d'Agricola, qui soutenait en Angleterre l'honneur des armes romaines, il le reçut froidement à son retour. Les Daces le forcèrent à une paix honteuse, pour laquelle il eut l'impudence de se faire décerner les honneurs du triomphe. Mais on sait qu'il pouvait tout exiger d'un sénat, qu'il consultait sur le vase le plus propre à faire cuire un turbot, et sur la sauce qui devait assaisonner cet énorme poisson.

Après avoir dépeuplé Rome de ses meilleurs citoyens, après avoir dépouillé de leurs biens les familles les plus opulentes, et fait souffrir aux chrétiens une horrible persécution, Domitien fut assiégé par les remords qui s'attachent aux tyrans. Inquiet, soupçonneux, troublé par les prédictions des astrologues, tout était pour lui un objet de crainte. Malgré les précautions qu'il prenait pour conserver une vie odieuse aux Romains, il tomba sous les coups d'une troupe de conjurés, à la tête desquels se trouvait Domitia, sa femme, le 18 septembre de l'an 96 de J. C.

Domitien fut le dernier des douze Césars. Dans sa jeunesse, son goût pour les lettres et les arts faisait présager qu'il en serait le protecteur, et peu de souverains les ont méprisés davantage. Sa timidité le rendit plus froidement cruel que les Néron et les Caligula : et nul sentiment généreux n'eut accès dans son ame. Pu.........x.



N. pinx.t *Landon direx.t*

ANDRÉ DORIA.

Céva Doria, noble génois, était co-seigneur d'Oneille, petite ville de la république de Gènes à laquelle ses ayeux avaient rendu de très-grands services : André, fils de Céva, y naquit en 1468, étudia sous les maîtres les plus habiles, et décela, de bonne heure, le goût qu'il avait pour la guerre : il servit d'abord dans les gardes de sa Sainteté, obtint une compagnie de cuirassiers au service du roi d'Arragon, et commanda une partie des troupes qu'Alfonse II envoya contre Ludovic Sforce. Après avoir été à Jérusalem, pour y visiter les saints lieux, il revint en Italie, et eut la gloire de défendre la citadelle de la Rocca Guillemma contre Gonsalve de Cordoue.

A cette époque, le pape Jules II, les Vénitiens et le roi d'Espagne se liguèrent contre les Français, et fournirent des secours à Jean Frégose qui se fit proclamer Doge de Gènes. Parvenu à cette dignité, il se hâta de rétablir la marine, et jeta les yeux sur Doria qui, l'an 1513, fut nommé capitaine général des galères de la république. En vain, il représenta que jamais il n'avait servi sur mer; on lui répondit que rien n'était au dessus d'un homme tel que lui; et, contraint d'accepter, il marcha d'abord contre les pirates africains qui infestaient la Méditerranée. Il en triompha, et

devint amiral de Clément VII auquel il fut attaché jusques à la prise de Rome par le connétable de Bourbon, en 1527.

Alors, Doria se rendit dans sa patrie avec douze galères qui étaient à lui; mécontent des troubles dont elle était agitée, il embrassa le parti de François I qui était en guerre avec les Impériaux; mais deux fois il eut à se plaindre de ce monarque, ou plutôt de ses ministres, et, fatigué de leurs persécutions, il céda aux instances de Charles-Quint qui, depuis longtemps, desirait se l'attacher: le marquisat de Tursi, l'ordre de la toison d'or, et l'investiture de la principauté de Melphi furent les premiers bienfaits de l'Empereur; Doria voulait les mériter avant de les recevoir; il en trouva l'occasion, et, en 1528, il ravit aux Français la domination de Gènes dont la république lui offrit la souveraineté: Doria s'en défendit, et les Génois reconnaissans lui érigèrent une statue, le nommèrent le libérateur, le génie tutélaire de leur pays. François I, dans une entrevue qu'il eut avec Charles-Quint ne put s'empêcher de témoigner le regret d'avoir perdu Doria auquel il tendit la main.

En 1533, ce brave général fit voile vers les côtes de la Grèce où il enleva aux Turcs les villes de Patras, de Tunis, ainsi que le fort de la Goulette; ce fut contre son aveu que l'on tenta l'expédition d'Alger dans laquelle il perdit onze galères des

vingt-deux qui lui appartenaient : il ne fut pas plus heureux à la rencontre de la Prévéze, et les historiens n'ont rien dit de positif sur le reproche qu'on lui a fait d'avoir laissé échapper la victoire qu'il pouvait remporter sur Barbe-Rousse, commandant des troupes du Grand Seigneur. On prétend que Doria et ce Commandant étaient convenus secrètement d'éviter un combat décisif, afin de prolonger une guerre qui, en les rendant nécessaires, leur procurerait les moyens d'augmenter leur fortune. Brantome dit que tout le public parla de cet accord entre les deux généraux, mais les preuves n'en ont pas été acquises.

Lors de la paix que le roi de France conclut avec l'Empereur en 1544, Doria revint à Gènes et manqua d'y périr sous le poignard des partisans du comte de Fiesque qui, par son rang et ses grands biens, crut avoir des droits au gouvernement : pour y parvenir, il fallait se défaire de Doria ; sa mort fut jurée ; et, la nuit où la conspiration éclata, le respectable vieillard, se vit contraint de s'arracher de son lit, malgré la goutte qui l'y retenait, et de se sauver à quinze milles de sa patrie. La conspiration échoua par la mort de Fiesque qui se noya, et les plus mutins eurent la tête tranchée. Quelque temps après, on inffigea le même châtiment à Jules Cibo qui, soldé par les amis de la France, s'était flatté d'être plus heureux que Fiesque.

Pour résister aux entreprises qu'on pouvait faire

contre leur liberté, les Génois résolurent d'élever une citadelle qui, remplie de troupes, défendrait à la fois les citoyens et Doria, leur appui; mais ce grand homme ne le permit pas. « A Dieu ne plaise, « leur dit-il, que pour conserver mes jours, on « prépare l'esclavage à ma patrie: la citadelle que « l'on propose de construire servirait un jour à l'as- « servir. » Malgré son grand âge, Doria se remit en mer où les ennemis des chrétiens éprouvèrent encore plus d'une fois ce que peut la valeur quand elle est secondée par le génie.

Cependant, Doria sentit qu'il avait besoin de repos, et rentra dans sa patrie qui le perdit en 1560, âgé de 93 ans. Généralement aimé, il fut généralement regretté; et le jour où il expira, on entendit crier dans tous les quartiers de la ville: « *André « Doria est mort, la république n'a plus d'appui.* »

Doria avait la taille avantageuse, la physionomie agréable, les yeux vifs et la mémoire si heureuse qu'il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu. Libéral et bienfaisant, il assistait les malheureux, remplissait scrupuleusement tous les devoirs de la religion, détestait les flatteurs, ne parlait jamais de lui, et se plaisait à vanter les belles actions des autres. Enfin, a dit un Historien, la nature avait produit Doria pour être un héros, et pour servir de modèle aux autres hommes.

P.

HIST. D'ANGLETERRE.



DRAKE.

J. Rabel pinx.t *Landon direx.t*

DRAKE.

Entre tous les hommes qui ont honoré la marine anglaise par leurs victoires, François Drake doit tenir une place distinguée. Parvenu, par son seul mérite, aux premières dignités de son état, il fut un de ceux qui contribua le plus à la gloire du règne d'Elizabeth, de cette femme célèbre à laquelle l'Angleterre doit sa marine et son commerce.

Né, dans le Comté de Devon, de parens assez obscurs, Drake encore enfant fut confié par son père à un pilote de ses amis qui le dirigea dans ses premières campagnes, et qui, en mourant, lui laissa son navire. En 1567, Drake, après avoir suivi quelque temps le commerce, ayant appris qu'on équipait à Plimouth une escadre pour l'Amérique, vendit son vaisseau, et fut offrir ses services au capitaine Hawkins qui la commandait. Ce capitaine, pressentant ce que Drake serait un jour, lui confia le commandement d'un vaisseau, avec lequel il fit plusieurs prises considérables sur les Espagnols.

En 1577, Drake, qui avait déja la réputation d'un homme de mer consommé, obtint le commandement d'une escadre de cinq vaisseaux, avec laquelle il tint la mer trois ans, fit le tour du monde, et enleva aux Espagnols plusieurs places impor-

tantes, un grand nombre de vaisseaux richement chargés, et, ce qui est plus précieux encore, il recueillit dans son expédition des connaissances utiles aux progrès des sciences. Ce fut à la suite de ce voyage, qu'Elizabeth étant venu dîner á son bord dans la rade de Depford, le créa chevalier.

Une autre expédition qu'il entreprit en 1585, et dans laquelle il se couvrit de gloire, par la prise de plusieurs places importantes, tant aux îles Canaries, et du Cap-Vert, que dans celle de Saint-Domingue, et sur le continent de l'Amérique, ayant augmenté l'estime que lui portait déja la reine, elle le nomma vice-amiral. Ce nouveau titre fut suivi de nouveaux succès. En 1588, il attaqua et détruisit 23 bâtimens espagnols dans le port de Cadix, et se signala, sous les ordres de l'amiral Howard, à la défaite de la flotte invincible.

Enfin, en 1595, Drake mit en mer avec une flotte de 28 vaisseaux de guerre, et s'illustra par de nouvelles victoires. Aussi intrépide soldat qu'habile marin, il emporta, l'épée à la main, plusieurs villes de l'Amérique méridionale. Il termina sa glorieuse carrière, l'année suivante, devant Portobelo. Sa sépulture fut digne de ses exploits; l'élément qui en avait été le théâtre lui servit de tombeau.

N. P.

HIST. D'ANGLETERRE.



G. Kneller pinx.t Landon direx.t

DRYDEN.

L'Angleterre offre peu de poètes dont la muse ait été aussi féconde que celle de Dryden. Si on a un reproche à lui faire, c'est peut-être d'avoir trop produit. Doué d'une grande facilité et d'une imagination pleine de chaleur, Dryden sait rarement s'arrêter. Ainsi qu'Ovide, il a répandu dans ses ouvrages une foule de traits à la fois naturels et fins, de pensées aussi justes que hardies, de détails charmans, quoique un peu longs; mais on y trouve cette surabondance d'idées, cette recherche d'expression, cette profusion d'ornemens que les gens de goût désapprouvent dans le chantre brillant des Métamorphoses.

Né en 1631 d'une famille distinguée dans le Huntington-Shire, Jean Dryden fit paraître de bonne heure le goût le plus vif et des dispositions rares pour la poésie. Jacques II l'appela à sa cour, et lui donna la charge de *poète lauréat.* C'est ainsi qu'on appelle en Angleterre un poète qui reçoit une pension du gouvernement, pour célébrer, par une pièce de vers, les jours de solennité, l'anniversaire de la naissance du souverain, ou les événemens qui intéressent la gloire nationale, tels qu'une victoire éclatante, un traité avantageux, etc.

Après la révolution qui détrôna Jacques II, Dryden, qui avait embrassé la religion catholique

pour plaire à ce prince, et qui avait joui sous son règne des faveurs de la cour et de l'amitié des grands, tomba dans la disgrace de Guillaume III. Ce roi, peu ami des arts, et près de qui les opinions politiques étaient d'une plus grande importance que le mérite littéraire, ne vit dans Dryden qu'un partisan des Stuarts, et lui ôta sa charge et ses pensions. Bientôt ce poète, qui avait été un des ornemens de son pays, et qui, tout entier aux muses, et naturellement généreux, avait négligé le soin de sa fortune, tomba dans la dernière misère, et, sans appui, sans protecteurs, se vit, sur ses vieux jours, en butte à l'animosité des auteurs que la supériorité de ses talens avaient offensés. Dryden mourut, en 1701, âgé de 70 ans.

Aux dons les plus brillans de l'esprit, Dryden joignit des qualités qu'on ne trouve pas toujours dans ceux qui cultivent les arts. Ami sûr et constant, modeste, souffrant la critique avec patience, relevant sans aigreur les fautes de ses rivaux, oubliant aisément les injures, il aurait désarmé ses ennemis par sa douceur, si l'envie et l'esprit de parti savaient ce que c'est que de pardonner. Au reste il avait, comme presque tous les hommes supérieurs le sentiment de son mérite, et savait, lorsque l'occasion s'en présentait, répondre par des réparties spirituelles aux observations peu fondées. Un jour un courtisan, dont les connaissances n'étaient pas très-étendues, lui reprocha

d'avoir placé, dans une de ses tragédies, une conversation longue et passionnée entre le héros de la pièce et son amante. Pour moi, ajouta ce seigneur, je connais mieux l'emploi du temps, lorsque je suis auprès d'une belle, et je ne le perds point en discours inutiles. Je veux le croire, répliqua Dryden, mais aussi convenez, Mylord, que vous n'êtes pas un héros.

Dryden a composé un trop grand nombre d'ouvrages, pour qu'on puisse ici les énumérer tous. Le plus estimé est une traduction en vers de l'Enéide, aussi fidèle qu'élégante, et qui seule suffirait pour lui assurer un des premiers rangs sur le Parnasse anglais. Il a traduit de la même manière, mais avec moins de succès, les Satires de Perse et de Juvénal. On a de lui six volumes de pièces de théâtre, dont grand nombre de comédies très-goûtées en Angleterre, plusieurs opéras et quelques tragédies, entre autres Antoine et Cléopâtre dont le vrai titre est: *Tout pour l'Amour*, ou *le Monde bien perdu*, et un Œdipe à qui on ne peut faire le reproche d'avoir été calqué sur la pièce grecque ni sur celle de Corneille: mais le genre dans lequel il a particulièrement excellé est la poésie lyrique. Sa fameuse Ode sur le Pouvoir de l'Harmonie, composée pour la fête de Sainte Cécile, est regardée comme un chef-d'œuvre, et peut être comparée à ce que les anciens et les modernes ont de plus beau. Dorat a essayé de la tra-

duire, mais sa manière fade et pleine d'afféterie ressemble si peu à celle du poète anglais, qu'il est imposible, à qui n'a vu que cette copie, de se faire une idée de l'original. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Dryden avait plus de 60 ans lorsqu'il la composa, et qu'il conserva jusqu'au bout de sa carrière toute la vigueur de son génie.

Dryden réussit également dans la prose, ainsi qu'on peut en juger par un essai sur la poésie dramatique qu'Addisson n'aurait pas désavoué.

On ne dissimulera point un reproche que l'on peut adresser à Dryden. Il a quelquefois imité les grands auteurs français du siécle de Louis XIV, et en cela il mérite des éloges; mais, au lieu de reconnaître ce qu'il leur devait, il a eu la faiblesse de les déprécier. Jamais la jalousie d'auteur, et même, si l'on veut, les préventions nationales n'ont pu excuser l'injustice et l'ingratitude.

G. M.


M.ME DU BOCAGE.
M.lle Loir pinx.t
Landon direx.t

M.me DU BOCCAGE.

A l'époque où madame Du Boccage travaillait dans le silence, il n'était pas du bon ton d'écrire; et Fontenelle dit plaisamment qu'alors elle observa, jusqu'au scrupule, les bienséances extérieures de l'ignorance. Peu à peu, les gens du monde daignèrent s'approcher des gens de lettres; les femmes qui avaient de l'esprit eurent la permission de l'avouer; et madame Du Boccage remporta, en 1746, le prix de l'Académie fondée à Rouen, sous les auspices du duc de Luxembourg. Enhardie par son premier triomphe, elle fit paraître la traduction, en vers français, de quelques morceaux du *Paradis perdu;* elle eut tout le succès qu'elle méritait d'avoir. *Sa Mort d'Abel* fut encore mieux accueillie que ne l'avait été son *Paradis terrestre*, ce qui ne l'empêcha pas de dire, avec sa modestie ordinaire, qu'elle demandait pardon à Milton et à Gessner du tort qu'elle leur avait fait. En 1749, elle donna, au Théâtre Français, *les Amasones*, tragédie en cinq actes, applaudie par les connaisseurs, et repoussée par les envieux; c'est ainsi qu'en a parlé Clément de Genève.

Madame du Boccage estimait peu son imitation du *Temple de la Renommée* de Pope, c'était son premier ouvrage; il n'a paru qu'en 1764, dans le

recueil de ses œuvres. Il est enrichi des lettres qu'elle a écrites sur ses voyages, et que Voltaire trouva très-supérieures à celles de madame de Montague. « Je connais Constantinople par elle, « disait-il à madame Du Boccage, Rome par vous, « et, grâce à votre style, je donne la préférence à « Rome. »

Madame Du Boccage avait 40 ans, lorsqu'elle visita l'Angleterre, la Hollande et l'Italie : elle fut reçue avec la plus grande distinction, par le pape Benoît XIV à qui elle avait dédié *la Colombiade*, poème en dix chants, un peu faible du côté de l'exécution, mais rempli de détails dignes de son auteur.

A son retour en France, Voltaire la couronna aux Délices, où elle ne dormit pas *à force d'en avoir*, ce sont ses termes. De là, elle revint se fixer à Paris. Fontenelle l'appelait sa fille; Clairaut voyait en elle une seconde Duchâtelet, mais plus aimable que la première; et Mairan la comparait à une montre bien réglée qui marche sans qu'on en aperçoive le mouvement.

Madame Du Boccage, des Académies de Rome, Bologne, Lyon, Padoue, Rouen, et née dans cette dernière ville, le 22 octobre 1710, est morte à Paris, en 1802, âgée de 92 ans.

F. *



DUBOIS.

Hyac Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

LE CARDINAL DUBOIS.

Guillaume Dubois, un des exemples les plus étonnans de la bizarrerie de la fortune, était fils d'un apothicaire de Brive-la-Guillarde, petite ville du Limousin. Il brilla dans toutes ses classes, et vint fort jeune à Paris, où n'ayant pu avoir que la promesse d'une bourse, il fut obligé, pour continuer ses études, de se mettre au service du Principal. Dubois étant venu lui rendre visite, longtemps après sa sortie du collège, lui dit en se retirant : *Monsieur, je suis votre valet.* — *Mon ami*, lui répondit M. Faure, *tu ne m'apprends rien de nouveau.* Chargé, par la suite, d'enseigner le latin au duc de Chartres, il devint, après la mort de M. de Saint-Laurent, précepteur en chef de ce prince. Il obtint sa confiance en servant ses plaisirs. Son extérieur n'avait rien de séduisant : petit, maigre, sa mine de fouine, ses manières gauches et sa basse naissance jetaient sur lui un ridicule ineffaçable. Mais son caractère souple et son esprit délié suppléèrent à ce que la nature lui avait refusé, et le firent triompher des obstacles qui s'opposaient à son élévation. Dubois suivit le duc de Chartres à l'armée, et se trouva à la bataille de Steinkerque. Ses talens, comme négociateur, dans l'affaire du mariage de M. le duc de Chartres et de mademoiselle de Blois, alliance desirée par Louis XIV,

lui attirèrent la protection du Monarque, qui lui donna l'abbaye de Saint-Just. Au commencement de la régence, Dubois disgracié, et qu'on n'appelait partout que *l'Abbé Friponneau*, rentra en faveur; il fut fait conseiller d'état, et le Régent l'envoya en Angleterre continuer la négociation de la quadruple alliance, commencée par d'Iberville. A son retour, il parvint dans la confiance la plus intime de ce prince, et fut successivement secrétaire du cabinet, membre du conseil du dehors, et enfin ministre de ce département. Chargé de toutes ces dignités, l'ambition de Dubois n'était pas satisfaite; il demanda au Régent l'archevêché de Cambray. « Quel sera l'infâme qui osera te « sacrer? dit Philippe. — Votre premier aumônier, « reprit effrontément Dubois. » En effet, Tressan, archevêque de Nantes, lui administra dans une matinée depuis la tonsure jusqu'à la prêtrise. On assure que ce jour-là fut celui de sa première communion. Le cardinal de Rohan voulut bien se charger de l'ignominie de son sacre, qui se fit avec une magnificence impudente. Bientôt après, le cardinal de Tencin, dont la sœur avait été la maîtresse de Dubois, se chargea de lui obtenir le chapeau de cardinal, que Innocent XIII eut la faiblesse de lui accorder. Dubois avait pris, sur le duc d'Orléans, un ascendant que Saint-Simon appelle un *prodige d'aveuglement et de faiblesse.* Ce prince justifia pleinement ces épithètes, en nommant son

favori à la place de premier ministre. Une telle élévation pour un tel homme était incroyable. Il devint l'objet des railleries de la Cour. Le comte de Nocé se permit la plus sanglante : *Votre Altesse royale*, dit-il au Régent, *peut en faire tout ce qu'elle voudra, elle n'en fera jamais un honnête homme.* A la majorité du roi, en 1723, Dubois fut confirmé dans le titre et les fonctions de premier ministre ; mais, grâce à la destinée, la France fut bientôt délivrée d'un tel homme. Le 10 août, Dubois mourut, à l'âge de 67 ans, d'une opération qu'un abcès à la vessie avait rendue indispensable. Ainsi son ministère fut de peu de durée et de peu d'importance.

Dubois laissa à sa mort des richesses considérables, fruit du revenu de ses nombreux bénéfices. Les Académies dont il était membre, et le Clergé dont il était le président et l'opprobre, lui firent un service solennel.

L'espionnage auprès du Régent et du Roi, et l'intrigue, le tourment des mauvais ministres, absorbaient tout le temps de Dubois. A sa mort, on trouva des millions de lettres cachetées. On sait qu'il lui arriva un jour d'en jeter au feu un amas énorme, pour se donner la joie de s'écrier qu'il était au courant.

Dubois, dit Duclos, fut plus propre à l'intrigue qu'à l'administration. Souple, insinueux, obséquieux jusqu'à la bassesse, lorsque pour s'élever

il avait eu besoin d'être rampant. Dubois, parvenu aux termes de son ambition, ne mit personne à couvert de son insolence brutale, dont les femmes même furent quelquefois victimes. Pour devenir le favori du Régent, Dubois, fameux par ses débauches, eut besoin de le pervertir de bonne heure, et il y réussit assez bien en lui répétant qu'il n'y a ni probité chez les hommes, ni vertu chez les femmes. Aussi c'est dans son premier emploi de précepteur et dans les leçons qu'il donnait à son auguste élève qu'il faut rechercher le principe de sa fortune. Le ministre des plaisirs du duc de Chartres devait être nécessairement le ministre d'état du Régent.

Dubois ne rougit jamais de sa naissance. Il fut brutal sans hauteur, et hypocrite sans aimer l'hypocrisie. Habile à profiter des faiblesses des hommes, ne dormant jamais, lisant peu et pensant beaucoup, il eut tout le temps de songer à sa fortune, ainsi qu'à écarter ses rivaux, ou à prévenir ceux qui voulaient traverser ses desseins.

Le bonheur ne fut pas la suite de son élévation incroyable et de ses immenses richesses; il avait beau considérer le point d'où il était parti et celui où il se trouvait, il disait souvent à Fontenelle: ***Je voudrais être à Paris, dans un cinquième étage, avec une gouvernante, et 500 écus de rente.***

Ph. L. R.



P. Giffart del.t *Landon direx.t*

DU CANGE.

Parmi les savans laborieux et utiles qui ont illustré le règne de Louis XIV, du Cange (Charles Dufresne) a laissé un nom distingué. Il naquit à Amiens en 1610, et se livra de bonne heure à l'étude des langues et de l'histoire; et, comme il le disait quelquefois, il embrassa ensuite la partie la plus ingrate et la plus dégoûtante de la littérature. Il se livra à la recherche des vieux mots. En 1668, il quitta la province pour se fixer dans la capitale, où il trouvait tous les secours nécessaires pour ses travaux d'érudition. Son amabilité ne souffrit en rien de ses occupations sérieuses; il portait dans le monde les qualités qui y font chérir, beaucoup de modestie, de politesse et d'obligeance. Sa vie n'offre aucun trait remarquable; c'est celle d'un savant qui fait de son cabinet son séjour habituel, et qui publie plus d'ouvrages qu'il ne fait de visites. Du Cange mourut à soixante-dix-huit ans, le 23 octobre 1688.

Du Cange débuta dans la littérature par l'*Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*, en 1657, ouvrage qui étonna les érudits par les recherches qu'il avait dû occasionner à l'auteur. Ce qui fixa la réputation de du Cange fut son *Glossaire de la basse latinité*, imprimé d'abord en 3 vol. in-fol., réimprimé en 6 vol. en 1733, et augmenté de quatre nouveaux volumes par l'abbé

Carpentier, de l'ordre de Cluni. Quelques biographes rapportent, à l'occasion de cet ouvrage, une anecdote assez singulière : du Cange, dit-on, fit venir un jour deux libraires dans son cabinet, et leur ayant fait voir un vieux coffre tout rempli de petits morceaux de papiers, il les assura qu'ils y trouveraient de quoi faire un livre. Les libraire crurent d'abord que du Cange plaisantait, mais lorsqu'ils eurent remarqué qu'en tête de chaque morceau de papier était le mot que l'auteur entreprenait d'expliquer, ils virent qu'il s'agissait d'un dictionnaire, et certains de l'érudition de du Cange, ils conclurent le marché. Telle est, dit-on, l'origine du *Glossaire latin*. Cet ouvrage renferme beaucoup de mots sans explication, et lorsqu'on demandait à l'auteur pourquoi il n'en avait pas donné le sens : *C'est*, répondait-il avec modestie, *afin d'exciter quelqu'un à le chercher ; si je ne l'ai pas mis, c'est que je ne le sais pas.* Parmi les autres ouvrages de du Cange, on distingue le *Glossaire de langue grecque du moyen âge*, 2 volumes in-fol. ; des éditions de *l'Histoire de S. Louis*, par Joinville, in-fol., avec de savantes remarques ; des *Annales de Zonare*, 2 vol. in-fol. de la *Chronique pascale d'Alexandrie*, in-fol. On a encore de ce savant, *Historia Bisantina illustrata*, 1680, in-fol ; *Illyricum vetus et novum*, 1680, in-fol. ; et un *Traité historique du Chef de S. Jean-Baptiste*, ouvrage curieux et rare, 1665, in-4°. Ph. L. R.



Mme DU CHASTELET.

Mlle Loir pinx.t *Landon direx.t*

M.me DUCHASTELET.

Gabrielle Emilie Le Tonnelier de Breteuil naquit à Paris, le 17 décembre 1706. Elle était fille d'Anne de Froulai et de Nicolas Le Tonnelier de Breteuil, baron de Preuilly, introducteur des ambassadeurs. Riche et d'un sang illustre, elle fut recherchée par plusieurs partis considérables; et, très-jeune, elle épousa le marquis Duchastelet de Lomont, lieutenant-général des armées du roi de France, grand bailli d'Auxois, gouverneur de Sémur, et grand maréchal des logis du roi de Pologne.

On peut considérer madame Duchastelet comme mère de famille, comme femme de société, comme savante; et, pour la rendre intéressante sous ces trois rapports, il ne faut que saisir sa ressemblance.

Comme mère de famille, on la verra mener sa maison, compter avec ses gens, soutenir des procès, former l'esprit et le cœur de son fils; ce fut pour lui qu'elle composa l'*Institution physique*. Comme femme de société, suivons-la, soit à Cyrei, l'une de ses terres, soit à la cour de France, soit à celle de Lunéville, partout nous lui trouverons la même simplicité, la même modestie; et les femmes avec qui elle s'amusait à manier l'aiguille, ne se doutaient pas de la supé-

riorité qu'elle avait sur elles : madame Duchastelet ne parlait de sciences qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire, et jamais pour se faire remarquer. Comme savante, elle marcha sur les traces de Leibnitz, approfondit sa métaphysique toujours ingénieuse, souvent trop subtile, et répandit, sur les ouvrages du philosophe allemand, une lumière qui les mit à la portée de tout le monde; mais à peine eut-elle parcouru Newton, qu'elle conçut le projet de le traduire du latin en français: pour y réussir, il fallait se familiariser avec le savant qu'elle voulait faire connaître, et le succès justifia ses efforts; madame Duchastelet ne l'espérait pas. Née avec le génie des sciences abstraites, elle était loin d'imaginer qu'un jour il serait développé par la tendresse maternelle; et jusqu'alors, elle s'était bornée à étudier les langues, à nourrir son esprit de la lecture des meilleurs écrivains. Le Tasse, Virgile et Milton étaient ses auteurs favoris; elle en avait retenu les plus beaux passages; et son goût pour la bonne musique égalait celui qu'elle avait pour les bons vers: Voltaire lui en avait donné l'habitude, et de temps en temps, il lui en échappait de fort jolis; on peut en juger par cette inscription qu'elle fit pour les jardins de Cyrei.

Du repos, une douce étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,

Un ami dans ma solitude,
Voilà mon sort, il est heureux.

Alors, sans doute, elle n'avait pas à se plaindre de cet ami, c'était Voltaire qui lui avait *complètement tourné la tête*, ce sont les expressions de madame de Tencin : à l'égard de Voltaire, il ne pouvait vivre ni avec elle ni sans elle; et la vivacité de son humeur ne l'en avait pas plutôt éloigné, qu'il éprouvait le besoin de s'en rapprocher. De son côté, la marquise était capricieuse, quelquefois inconstante, et souvent en querelle; mais toujours nécessaires l'un à l'autre, ils passèrent vingt ans de leur vie à se brouiller et à se raccommoder.

Ce fut chez elle que Voltaire fit *Alzire*, et la préface qu'il a mise à la tête de cette pièce, est un témoignage irrécusable du cas qu'il faisait de l'esprit et du jugement de son amie dont il a rassemblé tous les traits dans une épître qu'il lui adressa au commencement d'une année.

Une étrenne frivole à la docte Uranie!
Peut-on la présenter? Oh! très-bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à son docte génie,
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la physique.

Membre de plusieurs académies dont elle n'avait pas recherché les suffrages, madame Duchastelet

mourut d'une suite de couches, au palais de Lunéville, le 10 septembre 1749, âgée seulement de 43 ans; et ce ne fut qu'après sa mort que parurent ses *Principes mathématiques de la Philosophie naturelle de Newton*, ouvrage en 2 volumes in-4.°, revu et corrigé par Clairault à qui elle soumettait chacun des chapitres de sa traduction: elle est enrichie d'un commentaire algébrique, supérieur à l'original, et précédée d'un coup d'œil rapide sur l'astronomie, depuis Pythagore jusqu'à nous.

Toujours claire, toujours attachante, madame Duchastelet ne brille ni par ces petites finesses, ni par ces tours délicats que l'on donne à des choses ordinaires; mais le mot propre, la précision, la justesse sont le caractère distinctif de ses écrits; et, quand elle était entraînée par son sujet, elle parlait comme elle écrivait. On a trouvé, dans ses papiers, des *Observations sur la langue française*, et un *Traité sur le Bonheur*: Condorcet en a fait le plus grand éloge; pourquoi ne sont-ils pas imprimés?

L'amour et le jeu étaient les passions qui dominaient madame Duchastelet. Si l'une lui coûta et de l'argent et du temps, l'autre lui causa des inquiétudes qui interrompirent ses travaux; mais la vivacité de son esprit lui rendit toujours ce que ses distractions lui avaient fait perdre.

F. D.



Cochin del. *Landon direx.*

DUCLOS.

Duclos (Charles Pineau), né à Dinan, en Bretagne, en 1705, fut nommé à l'Académie des belles-lettres, en 1739, historiographe de France, en 1750, à l'Académie française, en 1747, secrétaire perpétuel de cette Académie, en 1755. Il mourut en 1772. Duclos n'est pas un homme de lettres éminent, mais c'est un homme de lettres distingué. Il jouit de son vivant d'une considération qui paraît au dessus de ses ouvrages, parce qu'il avait encore plus d'esprit qu'il n'y en mettait, et que cet esprit était, selon l'expression proverbiale, en argent comptant. C'est peut-être le caractère plus que le talent qui fait la considération contemporaine des gens de lettres. Duclos en serait la preuve. Il avait du courage, du caractère, de la noblesse et de la libéralité d'esprit, et une sorte de brusquerie assez naturelle aux Bretons, mais qui déplaît moins qu'elle ne sert à exciter l'estime, parce qu'elle semble la garantie de qualités précieuses. D'ailleurs comme Duclos avait beaucoup de finesse d'esprit, et qu'il voyait la bonne compagnie, il savait, sans paraître s'imposer de gêne, faire de sa brusquerie ce qu'il voulait : il lui commandait souvent d'être obligeante, et elle n'était point dépourvue de grâce.

Ses principaux ouvrages sont des Dissertations insérées dans les Mémoires de l'Académie des belles-

lettres, sur des sujets d'érudition; une Histoire de Louis XI, qui ne le classe pas dans le premier rang des historiens modernes, un Commentaire estimé sur la grammaire de Port-Royal, des Considérations sur les mœurs du siécle, le meilleur de ses ouvrages, des Mémoires historiques qui n'ont paru qu'après sa mort, et qui prouvent qu'il était véridique, son Voyage en Italie, en un petit volume. Duclos a fait encore des romans et des contes, tels que les Confessions du comte de B..., Acajou, etc., dans lesquels il y a beaucoup d'esprit et de finesse d'observation. Mais c'est dans les Considérations sur les mœurs que ces deux qualités se trouvent réunies, dans un plus haut degré. Voltaire a dit que c'était *le livre d'un honnête homme* : ce n'est qu'une partie de l'éloge qu'il mérite. Il est rempli de pensées énergiques, spirituelles, exactes, de définitions piquantes et concises. C'est lui qui a dit que « les hypocrites de la cour et de la ville craignent « et haïssent les philosophes, comme les voleurs « de nuit haïssent les reverbères. » Duclos ne séparait point la philosophie d'une certaine modération, et il disait de quelques hommes qui lui paraissaient dépasser les limites raisonnables : *Ils en feront tant qu'ils me rendront dévot*. Duclos aimait beaucoup sa province et les Académies dont il était membre. Il en soutenait les intérêts avec courage. Il était bon citoyen en tout et partout, bon ami, et zélateur de tout ce qu'il y a d'honnête.

J.



Dufresnoy pinx.t *Landon direx.t*

DUFRESNOY.

Dufresnoy s'est livré tout à la fois à la culture des lettres et à l'exercice de la peinture. Peut-être se montra-t-il plus savant dans la théorie qu'habile dans la pratique de cet art. En effet, quoiqu'il nous ait laissé plusieurs tableaux estimés, il doit à son poëme *de Arte graphica* la plus grande partie de sa réputation.

Charles-Alphonse Dufresnoy naquit à Paris, en 1611. Il fut, ainsi que Mignard, son ami, destiné à la médecine, et reçut une éducation soignée. Au goût de la poésie, il joignit, très-jeune encore, celui de la peinture. En vain, pour s'opposer à ce nouveau penchant, ses parens employèrent les traitemens les plus vigoureux, il suivit obstinément sa carrière. Après deux ans passés dans les écoles de Perrier et de Vouët, il partit pour Rome, sans nulle ressource. Pour triompher du besoin, il peignit d'abord les ruines au milieu desquelles il aimait à méditer. Réuni à Mignard qui partagea ses travaux, ses plaisirs et son indigence, il entreprit différens ouvrages qui décélèrent la connaissance profonde qu'il avait de son art. A l'aide de la poésie, il gravait dans sa mémoire les principes de la peinture, et c'est à cette précaution que nous devons son poëme. Livré à la méditation, il passait une partie de son temps à contempler les chef-d'œuvres

des grands maitres, et quittait souvent son pinceau, pour parler des beautés qui leur sont propres. C'était avec une sorte de ravissement qu'il copiait les tableaux du Titien. Il chercha à Venise de nouvelles connaissances, et, après avoir communiqué son poème aux peintres les plus célèbres et les plus instruits de l'Italie, il revint en France perfectionner cet ouvrage qui fut toujours sa principale occupation. L'infortune le suivit dans sa patrie; mais Mignard, parvenu à un état d'aisance, la lui fit partager, et le logea dans sa maison. Enfin, ayant été frappé d'apoplexie, Dufresnoy se fit transporter chez un frère qu'il avait à Villiers-le-Bel, et il y termina une existence presque toujours malheureuse, en 1665, âgé de 54 ans.

Les tableaux de Dufresnoy attestent qu'il fit une étude particulière des ouvrages du Titien et des Caraches.

Aux yeux des connaisseurs, son poème est dénué de grâce et d'élégance, mais plein de préceptes utiles et judicieux. On y reconnaît un homme nourri de la lecture des meilleurs auteurs, et qui a toujours présens les objets dont il parle. Le poème *de Arte graphica* a été traduit par les Italiens et les Anglais: De Piles en a donné une version française. Les artistes ont à regretter les commentaires que Dufresnoy avait l'intention d'y joindre.

L.



DUFRESNY.

Ch. Coypel pinx. *Landon direx.*

DUFRESNY.

Charles-Rivière Dufresny, célèbre par son esprit et ses prodigalités, naquit à Paris, en 1648. Il passait pour être petit-fils de Henri IV, et avait, dit-on, une grande ressemblance avec ce prince. Cette tradition contribua sans doute à lui concilier la protection de Louis XIV, dont il était valet-de-chambre. Ce monarque le combla de bienfaits, mais, comme il le disait lui-même, il n'était pas assez puissant pour enrichir Dufresny. Après la mort du roi, la faveur du régent procura à Dufresny des sommes considérables dont il dissipa d'abord la plus grande partie: dans la suite, Dufresny se corrigea de ce défaut, et passa ses dernières années dans une aisance agréable. Compagnon de plaisir du célèbre comique Regnard, Dufresny travailla pour le théâtre. Ses pièces se font distinguer par des traits spirituels, et un genre de plaisanterie qui lui est propre. Ses saillies, toujours de bon goût, sont souvent trop délicates pour être senties par la multitude. La faute n'en est pas à Dufresny, mais on peut lui reprocher de n'avoir pas des plans assez réguliers, des caractères assez soutenus, et de s'égarer dans des détails superflus. Quoi qu'il en soit, sa place est marquée sur notre scène comique immédiatement après les maîtres de l'art. *L'Esprit de contradiction*, un

des plus jolis actes qui existent, et la *Réconciliation normande* suffiraient seuls pour assurer la réputation de cet auteur. Il traita en concurrence avec Regnard le caractère si théatral du *Joueur*, et prétendit que son rival lui avait dérobé ce sujet. Si le reproche était fondé, Dufresny fut doublement malheureux, car sa comédie ne put soutenir la comparaison avec celle de Regnard, chef-d'œuvre de ce poète, et l'un des chef-d'œuvres de notre scène.

Outre ses pièces de théâtre, Dufresny a composé quelques *chansons* pleines de délicatesse et de sentiment, des Nouvelles historiques, et les *Amusemens sérieux et comiques*. Ce dernier ouvrage est une suite de remarques enjouées et satyriques sur les ridicules de la société. Il n'est pas douteux que ce charmant badinage n'ait été présent à la pensée de Montesquieu, lorsque ce grand homme, qui devait élever à la gloire de sa nation l'immortel édifice de *l'Esprit des Lois*, se fit connaître par ses excellentes *Lettres persannes*. Ces deux productions ont eu le sort de tous les bons livres, elles ont donné naissance à une foule d'imitations plus ou moins insipides dont on ne se rappelle guères que les titres.

Dufresny mourut à Paris, en 1724, âgé de 76 ans.

D. D.

HIST. DE FRANCE.



BERTRAND DU GUESCLIN.

Bertrand Du Guesclin est, par rapport à l'histoire moderne, ce que sont aux temps fabuleux leurs héros : c'est l'héroïsme uni au génie, à la générosité de l'ame, et qui produisent en commun des actions merveilleuses. Du Guesclin naquit gentilhomme breton, vers 1320, à quelques lieues de Rennes. Laid, et presque difforme, il avait aussi, dans son jeune âge, des manières plus que brusques et un caractère sauvage. Dans la maison paternelle, il fut abandonné aux domestiques, et maltraité comme une espèce de fléau. Son père l'avait enfermé, pour l'empêcher de battre et d'être battu, de faire, avec les paysans qu'il rassemblait, des attaques simulées qui n'étaient pas sans réalités fâcheuses. Il s'enfuit à Rennes chez un oncle. Pendant son séjour dans cette ville, il y eut une lutte publique. C'est une sorte de pugilat populaire qui s'est conservé dans les mœurs bretonnes, et qui a beaucoup de ressemblance avec la coutume *de boxer* des Anglais. Pour empêcher Bertrand d'y prendre part, sa tante l'avait emmené à l'église. Il s'esquiva, courut à la place publique, et, d'assistant devenu acteur, il terrassa celui qui avait vaincu les autres. Sa famille, honteuse d'une victoire aussi roturière, put bientôt s'enorgueillir d'une plus noble.

Parmi les fêtes données à Rennes, pour le mariage de l'héritière du duché de Bretagne, la noblesse proclama un tournoi. Du Guesclin avait alors de 16 à 17 ans. Son père ne voulut pas qu'il se hasardât, à cet âge, avec l'élite de la chevalerie. Bertrand se rendit à Rennes, pour être du moins spectateur. Apercevant un chevalier qui se retirait, après avoir fourni sa carrière, il le suivit, se jeta à ses genoux, et obtint qu'il lui prêtât une armure et un cheval. Inconnu sous l'armure qui le couvre, il paraît à la barrière, et demande le combat. Il triomphe de quinze chevaliers. Son père, l'un des plus vaillans, se présente; Bertrand baisse sa lance, en signe de respect, et refuse de se mesurer avec lui. Enfin, il est connu, au grand étonnement de tout le monde, et proclamé vainqueur.

Les guerres acharnées des comtes de Blois et de Monfort pour le duché de Bretagne fournirent à Du Guesclin des occasions de s'illustrer autrement. Les Anglais qui, depuis la funeste bataille de Poitiers, étaient en possession des plus belles provinces de France, se déclarèrent pour le comte de Montfort. Comme la majorité des Bretons, Du Guesclin embrassa la cause du comte de Blois. Il y brille dès 1342, tenant la campagne à la tête d'une petite troupe. Il n'était point encore reçu chevalier; cependant sa réputation était telle qu'ayant proposé de rendre, sans rançon, un officier anglais de marque, son prisonnier, si on voulait le laisser

entrer dans Rennes; le duc de Lancastre qui assiégeait cette ville, répondit qu'il préférerait y voir entrer 500 archers. En attendant qu'il pût forcer le passage, Bertrand fut réduit à des prodiges d'audace et de valeur. Voici l'un de ces prodiges: Les Anglais occupaient, avec 200 hommes bien commandés, un château situé dans une forêt voisine de Rennes; Du Guesclin forme le projet de s'en emparer. Il observe que le commandant sort avec une partie de sa garnison; il se déguise, lui quatrième, en bucheron, et se présente avec une charge de bois sur le dos, à la porte du château. Il faisait très-froid; les charges de bois sont achetées, le pont-levis s'abaisse, et les faux bucherons assomment avec leurs haches les portiers et les sentinelles. Une d'elles échappe et répand l'allarme: cent anglais accourent: Du Guesclin et ses trois compagnons les arrêtent et donnent le temps d'entrer à une petite troupe des leurs, placée en embuscade. Quoique blessé, Bertrand soutient seul le choc de sept ennemis. Il triomphe enfin, mange le dîné du commandant, fait mettre un premier appareil sur ses blessures, court à la rencontre du même commandant qui revenait avec ses cent hommes d'armes, les taille en pièces, ainsi que leur chef, et rentre dans le château conquis de cette sorte.

A quelque temps de là Bertrand parvint, avec soixante bretons, à entrer dans Rennes, en ravageant le camp ennemi par le fer et le feu, et ravi-

taillant la ville. Après plus de six mois d'efforts inutiles et de pertes, le duc de Lancastre fut obligé de lever un siége dont le succès paraissait certain et décisif. Dans ces opérations Du Guesclin montra tout le génie militaire qu'il développa dans la suite. Jusqu'à lui, et même depuis, les plus grands guerriers faisaient la guerre comme ils l'avaient vu faire. Elle se réduisait presqu'à la bravoure personnelle. Du Guesclin en créait la science, en se battant *en preux*. Il était, à la fois, et souvent dans une même action, ce que furent séparément Turenne et Condé. Ses combats singuliers ressemblent à ceux d'Hercule et de Thésée. C'était en quelque sorte aussi un des travaux d'Hercule, d'avoir, par l'ascendant de son nom, déterminé les bandes de brigands militaires, organisées et connues sous le nom de grandes compagnies, et qui faisaient trembler le roi et les provinces, à le suivre en Espagne, pour détrôner un monstre, Pierre-le-Cruel. Du Guesclin passant avec elles à Avignon, où siégeait alors le pape, demanda une contribution que nécessitaient les besoins de cette armée. Elle allait, disait-il, à une espèce de croisade, à laquelle le Saint-Siége devait prendre part. Le pape négocia, menaça et enfin excommunia, pour ne point payer. Bertrand relâcha de la discipline, et dit au légat envoyé auprès de lui pour le prier de la resserrer, qu'il était bien évident que l'excommunication produisait de grands effets,

puisqu'elle avait rendu ses soldats de vrais démons. L'absolution et l'argent lui furent apportés enfin ; mais ayant appris que celui-ci était le produit d'une contribution extraordinaire levée sur les habitans, Bertrand le renvoya, en déclarant qu'il voulait que ce fussent le pape et les cardinaux seuls qui contribuassent, ce qui se fit.

Il détrôna Pierre-le-Cruel ; mais, dans cette expédition, il fut vaincu et fait prisonnier par le prince de Galles, fameux sous le nom de *Prince noir*. C'est la seconde fois que la fortune abandonna Du Guesclin. Dans l'une et l'autre circonstances, on avait livré bataille contre son avis, et il avait annoncé d'avance le résultat. Il fallait des sommes énormes pour la rançon des guerriers renommés ou d'une grande naissance. Du Guesclin, dont le désintéressement égalait l'héroïsme, resta longtemps prisonnier. Le prince anglais, humilié d'entendre dire qu'il retenait Bertrand, parce qu'il le redoutait, le laissa maître de fixer sa rançon. Sur le champ Du Guesclin la détermina à cent mille florins d'or. La princesse de Galles voulut y contribuer de 20,000 fr. ; le pape et le duc d'Anjou en fournirent chacun autant ; Bertrand puisa aussi dans la bourse de Chandos, le Du Guesclin anglais. Mais, ayant rencontré sur la route de Paris des chevaliers qui n'avaient pas de quoi se racheter, Du Guesclin leur distribua tout cet argent. Il comptait trouver une somme qu'il avait

laissée en réserve à sa femme. Elle en avait fait le même usage : il l'en félicita, et retourna se constituer prisonnier du prince de Galles. Le roi de France paya les cent mille florins, et offrit à Du Guesclin l'épée de connétable. Bertrand ne voulait pas accepter une aussi éminente dignité. Les plus grands hommes de guerre la refusaient à sa mort, ne se croyant pas dignes de lui succéder.

Il chassa les Anglais de presque toute la Guienne où ils étaient bien établis, de la Saintonge, du Périgord, du Rouergue, du Limousin, et à proprement parler, de France. Il mourut, à l'âge de 66 ans, devant un château qu'il assiégeait dans le Rouergue. Les assiégés vinrent, le lendemain de sa mort, déposer les clefs de la place sur son lit funèbre, comme un hommage rendu à sa mémoire. Le deuil fut profond, universel en France. Charles V fit inhumer le connétable dans la chapelle où il avait fait préparer sa propre sépulture, et lui érigea un tombeau qu'on voit encore au Musée des Monumens français. Jamais, avant Du Guesclin, l'on n'avait rendu, en France, les mêmes honneurs funèbres à personne. Si Bertrand Du Guesclin appartenait à l'histoire grecque ou romaine, ce serait un des grands personnages de l'antiquité.

J.





V pinx.t Landon direx.t

DUGUAY-TROUIN.

Louis XIV, après avoir vaincu l'Europe, forma le projet de donner à la France l'empire de la mer. L'activité de Colbert seconda les desseins du Monarque. Alors, de nombreux vaisseaux couvrirent l'Océan, et de nouveaux ports se creusèrent pour les recevoir.

Ce fut dans ces temps glorieux de notre marine que naquit, à Saint-Malo, le 10 juin 1673, René Duguay-Trouin, un des plus grands hommes de mer de son siécle. Fils d'un habile marin, riche négociant, il obtint de sa famille, en 1689, la permission de s'embarquer, comme volontaire, sur une frégate de 10 canons. On eût dit que la nature voulait l'éprouver : il fut extrêmement tourmenté du mal de mer ; un sanglant abordage, une affreuse tempête, furent les spectacles d'horreur qui s'offrirent à ses yeux, dans sa première campagne. A l'âge de 18 ans, sa famille crut pouvoir lui confier le commandement d'une frégate de 14 canons. Jeté sur les côtes d'Irlande, il mit à profit les orages : malgré des troupes supérieures aux siennes, il débarque, brûle deux châteaux, et prend deux navires. Après le combat de la Hogue, monté sur une frégate de 18 canons, il prend deux frégates de guerre, dissipe ou brûle 30 navires marchands, et, peu de temps après, se rend

maître de 6 vaisseaux de guerre. Sa frégate fut attaquée, en 1694, par six vaisseaux de ligne: Duguay-Trouin fait des prodiges de valeur; il ranime le courage de ses gens, les force à combattre; mais, renversé par un boulet mort, il tombe sans connaissance; et son pavillon est amené. Bientôt l'amour le rendit à la gloire: une jeune Anglaise brisa ses fers. Le Héros reparut sur les côtes d'Angleterre; et, pour venger sa prison, il s'empare de six navires et de deux vaisseaux de guerre qui escortaient une flotte de 60 voiles. Louis XIV, à qui Duguay-Trouin avait été présenté, en 1695, instruit de ses succès, lui envoya une épée, et M. de Pont-Chartrain lui écrivit une de ces lettres qui doublent le courage des héros. Etant reparti sur le *Sans-Pareil*, vaisseau anglais, qu'il avait pris, il croisa, en 1696, sur les côtes d'Espagne, et s'empara de deux vaisseaux hollandais. Il eut à regretter, dans ce temps, un de ses frères qu'il aimait tendrement, qui fut tué près de Vigo, à l'attaque d'un fort espagnol, qui avait tiré sur les Français. Dans sa douleur, Duguay-Trouin voulait renoncer au service; mais le desir d'être utile à son pays, et l'amour de la gloire le rappelèrent sur l'Océan. En 1697, trois vaisseaux de guerre hollandais, escortant une flotte de cette nation, se présentent: ils étaient commandés par l'intrépide baron de Wassenaer; Duguay-Trouin les attaque avec des forces inégales, et s'en rend maître. Aussi

humain que brave, à peine est-il arrivé au Port-Louis, qu'il s'informe de l'état du Baron, blessé grièvement; dès qu'il le sut guéri, il le présenta lui-même à Louis XIV. Ce fut après ce fameux combat que Duguay-Trouin passa dans la marine royale: il fut nommé capitaine en second en 1704. La guerre de la Succession ayant éclaté, il rencontra un vaisseau de guerre hollandais; obligé d'essuyer tout le feu de ce bâtiment, il l'aborde et l'enlève en moins d'une demi-heure. En 1707, il joignit ses forces à celles de Forbin: ayant aperçu l'escadre anglaise, forte de cinq vaisseaux de ligne, escortant soixante navires de cette nation, il brûle ou prend les vaisseaux, et s'empare d'une grande partie du convoi. Tant d'actions d'éclat lui valurent des lettres de noblesse. Elles portaient: *qu'il avait pris plus de trois cents navires marchands et vingt vaisseaux de guerre*. La prise de *Rio Janéiro* vint encore augmenter la réputation de Duguay-Trouin. Il montra, dans cette occasion, les talens d'un grand général: onze jours lui suffirent pour s'emparer d'une place, défendue par d'immenses fortifications. La perte des Portuguais s'éleva à plus de vingt-cinq millions. Le Héros reçut à son retour une pension de 2000 fr. Aussi généreux qu'intrépide, il écrit au ministre pour le prier de faire tomber cette récompense sur Saint-Auban, son capitaine en second, et termine sa lettre, en ajoutant: *je suis trop récompensé si j'obtiens l'avance-*

ment de mes officiers. Après la mort de Louis XIV, Le Régent fit entrer Duguay-Trouin au conseil de la compagnie des Indes, et les avis du Guerrier furent souvent utiles aux négocians. Louis XV le nomma lieutenant-général, et commandeur de l'ordre royal de S. Louis, et l'envoya en 1731 dans le Levant, à la tête d'une escadre destinée à soutenir l'éclat du nom français. Duguay-Trouin s'acquitta dignement de cette honorable mission, et régla les intérêts du commerce à l'avantage de la nation. Depuis ce moment, la santé de ce grand homme s'affaiblit par degrés. Il mourut à Paris, le 27 septembre 1736.

Duguay-Trouin avait la physionomie noble, et un certain penchant à la mélancolie. Ses vues étaient vastes. Il combinait ses plans avec sagesse, et les exécutait avec témérité. Ce qui contribua à développer ses talens, plus encore que l'étude, fut son admiration pour Louis XIV, et l'estime de Louis XIV pour lui. Ce monarque se plaisait à entendre de sa bouche le récit de ses triomphes. On sait que Duguay-Trouin lui faisait un jour celui d'un combat où il commandait la *Gloire*. *J'ordonnai*, dit-il, *à la Gloire de me suivre*. *Elle vous fut fidèle*, *répondit Louis XIV*. De telles réparties font des héros.

Ph. L. R.



B. Del.t *Landon direx.t*

M.lle DUMESNIL.

Quand Dumesnil vint sur la scène,
Au gré des connaisseurs parfaits,
On croit entendre Melpomène
Réciter les vers qu'elle a faits.

Ce quatrain donne une idée du talent de Marie Dumesnil qui, après avoir mesuré ses forces sur le théâtre de Strasbourg, revint à Paris où elle était née, et débuta aux Français, en 1737. Elle y parut successivement dans les rôles de *Clytemnestre*, de *Phèdre* et d'*Elizabeth*, avec un succès consacré par ces quatre autres vers qui lui furent adressés:

Dans son brillant essai qu'applaudit tout Paris,
Le suprême talent se développe en elle;
Et, prenant un essor dont chacun est surpris,
Elle ne suit personne, et promet un modèle.

Favart a dit que l'art est de cacher l'art, et mademoiselle Clairon y était parvenue; mais l'étude l'avait rendue trop parfaite, et, malgré tout son mérite, rarement elle produisait ces transports involontaires, ces secousses inattendues que l'on aime à éprouver au théâtre.

Mademoiselle Dumesnil ne calculait rien; le moment l'inspirait; et, dans les scènes de tendresse, de force, ou de politique, son ame lui donnait une sensibilité, une profondeur, une

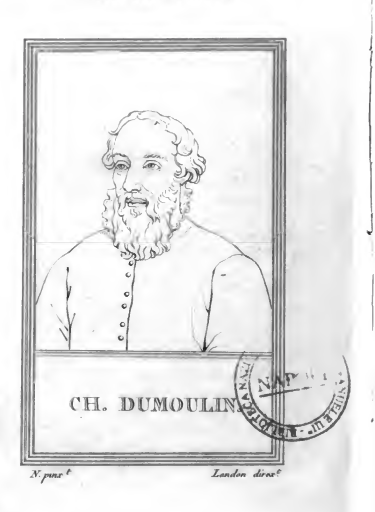
énergie auxquelles il était impossible de résister. Plus d'une fois, elle a inspiré au spectateur un enthousiasme que son interlocuteur partageait au point d'oublier ce qu'il avait à lui répondre. On conçoit que ces grandes explosions devaient être suivies de quelques inégalités; et peut-être, de ce côté, mademoiselle Dumesnil peut être comparée à Corneille qui, après un morceau sublime, paraît un instant au dessous de lui-même : telle est la marche du génie.

Etrangère à toute espèce de cabale, simple dans ses goûts comme dans sa mise, mademoiselle Dumesnil, d'une taille un peu au dessus de l'ordinaire, faisait oublier qu'elle n'était ni belle ni jolie; et, sous son costume, toujours négligé, quelquefois même un peu ridicule, on croyait voir et entendre *Athalie* et *Mérope, Agrippine* et *Cléopâtre.*

Elle n'était pas moins inimitable dans la comédie; et si aucune actrice n'a joué comme elle *Mélanide* et la *Gouvernante,* aucune aussi n'a eu et n'aura peut-être la gaieté franche qu'elle déployait dans la Meunière des *trois Cousines.*

Mademoiselle Dumesnil est morte, âgée de 91 ans, à la Barrière-Blanche, dans une maison qu'elle a partagée longtemps avec Grandval, son camarade, qui n'a cessé d'avoir pour elle autant d'estime que d'amitié.

F. D.



N. pinx.t *Landon direx.t*

DU MOULIN.

Charles du Moulin, jurisconsulte célèbre, appartenait à une famille noble de la Brie. Il naquit à Paris en 1500. Destiné au barreau, il montra dès sa jeunesse une véritable passion pour l'étude. Personne n'a jamais mieux connu le prix du temps, n'en a été plus avare et ne l'a mieux employé. Du Moulin, reçu avocat en 1522, s'adonna d'abord à la plaidoierie; mais une prononciation vicieuse l'ayant forcé d'abandonner cette carrière, il se consacra uniquement au travail du cabinet, et composa successivement les excellens ouvrages qui l'ont fait regarder comme une des lumières du barreau. Le *Commentaire sur la Coutume de Paris* fut le premier fruit de ses études, et parut en 1539. Il donna en 1551 ses célèbres Observations sur l'Edit de Henri II contre *les petites dates*. Il y avait alors plus que du courage à écrire contre les prétentions et les abus de la cour de Rome: c'était encourir le reproche et souvent l'accusation d'hérésie. Le livre de du Moulin força le Pape à des ménagemens pour la France dont il s'était trop écarté depuis quelque temps: aussi le connétable Anne de Montmorency, présentant au Roi l'Auteur et l'ouvrage, lui dit: *Sire, ce que votre Majesté n'a pu faire avec 30,000 hommes, de contraindre le Pape à lui demander la paix, ce petit Homme l'a fait avec un petit livre.* Le parti ultramontain ne laissa pas du Moulin jouir paisible-

ment de son triomphe : il l'accusa de partager les opinions des Calvinistes, fit piller sa maison et l'obligea de se sauver en Allemagne. Après y avoir éprouvé quelques persécutions de la part des Luthériens, il reprit ses travaux accoutumés, professa la jurisprudence dans plusieurs villes, revint à Paris en 1557, en sortit en 1562 pour échapper à l'animosité des Catholiques, y rentra deux ans après, fut mis en prison pour avoir fait imprimer une Consultation contre le Concile de Trente, obtint sa liberté à condition qu'il ne publierait plus rien sans la permission du Roi, et mourut en 1566. On a recueilli ses ouvrages en 5 vol. in-f.°. Du Moulin est encore au premier rang parmi les jurisconsultes français. Il excellait dans la science du droit coutumier et du droit canonique, comme *Cujas* dans celle du droit romain : il est souvent cité comme le plus illustre défenseur des libertés de l'église gallicane. « Son « nom, dit de Thou, était partout en vénération, « non-seulement pour son jugement solide et sa « profonde érudition, mais aussi pour sa probité et « la sainteté de ses mœurs. » Il refusa la place de conseiller au parlement, et préféra de se livrer toute sa vie à la simple profession d'avocat. Ce ne fut pas par modestie, car il poussa l'orgueil jusqu'à mettre à la tête de ses Consultations qui faisaient presque loi dans les tribunaux : *Moi qui ne cède à personne, et à qui personne ne peut rien apprendre.* On assure qu'il mourut bon catholique.

F.

HIST. DE FRANCE.



DUNOIS.

N. pinx.t *Landon direx.t*

DUNOIS.

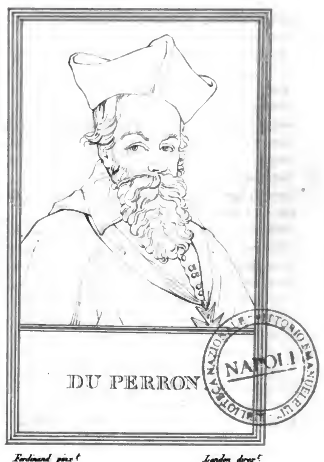
Jean d'Orléans, comte de Dunois et de Longue-ville, était fils naturel de Louis, duc d'Orléans, et de la Dame de Cany-Dunois; il s'honorait du nom de *Bâtard d'Orléans*, et prétendit l'illustrer. Ennemi constamment redouté des Anglais, sa valeur arrêta leurs progrès; lorsqu'en 1427 il traversa leur camp, et, sous leurs yeux, pénétra dans Montargis qu'ils assiégeaient, les habitans de cette ville, ranimés par sa présence et les secours qu'il leur amenait, forcèrent les Anglais d'abandonner leur entreprise : lors du siége d'Orléans, Dunois courut s'enfermer dans la place, et, par l'exemple de sa constance et les efforts de sa valeur, il soutint le courage des assiégés, jusqu'au moment où Jeanne d'Arc venant se joindre à lui, sauva la ville d'Orléans, et peut-être la France entière. Dunois, devenu le compagnon d'armes et l'un des plus grands admirateurs de la Pucelle, combattit à ses côtés, et partagea sa gloire et ses dangers. Après le supplice de cette femme extraordinaire, il parut chercher à la venger, en poursuivant les Anglais avec une nouvelle ardeur. Il prit Chartres, repoussa le duc de Bedfort de devant Lagny, et eut en partie l'honneur d'avoir chassé les ennemis de la Normandie et de la Guienne. Charles VII reconnaissant, après lui avoir donné le comté de Longue-

ville, l'honora de la charge de Grand-Chambellan et du titre plus flateur encore de *Restaurateur de la patrie.*

Dunois, sous le règne de Louis XI, entra dans la ligue dite *du Bien Public.* On sait que les confédérés, ayant à leur tête le duc de Berry, frère du Roi, déclaraient n'avoir en vue que le rétablissement des loix, le soulagement des peuples, et le bien de l'état, et que, sous ces motifs spécieux, chacun comprenait et cherchait son intérêt particulier. D'après le caractère connu de Dunois, on peut croire, que seul, peut-être, il fut de bonne foi. C'est du moins un hommage que Louis XI parut rendre à ses vertus, en lui conservant son estime.

Né le 23 novembre 1407, Dunois mourut, le 27 novembre 1468, âgé de 61 ans, regretté comme un second Duguesclin, et ayant réuni, comme lui, aux talens d'un grand guerrier les vertus d'un bon citoyen.

M.



Ferdinand pinx.t *Landon direx.t*

DU PERRON.

Jacques Davy du Perron, cardinal, grand-aumônier de France, évêque d'Evreux, et enfin archevêque de Sens, sortait des maisons de Creteville et de Languerville. Il naquit le 25 novembre 1556, et fut nourri, dès son enfance, des erreurs du Calvinisme. Il fit ses premières études à Berne où ses parens s'étaient retirés pour n'être point inquiétés dans leur croyance. Son père, gentilhomme d'un grand mérite et savant distingué, lui apprit la langue latine et les mathématiques jusqu'à sa dixième année; doué d'un amour ardent pour les sciences, d'un esprit vif et d'une facilité surprenante, le jeune du Perron s'adonna bientôt à l'étude de la langue grecque et de la philosophie. Dans un moment de tranquillité, il revint en France avec ses parens. Ce fut alors que Philippe Desportes, abbé de Tyron, plein d'admiration pour les connaissances du jeune Réformé, le jugea digne de son amitié, et le fit connaître à la cour de Henri III, qui lui donna son estime et sa protection. Bientôt du Perron, dans la lecture des Pères, surtout de S. Thomas et de S. Augustin, puisa des lumières sur la religion catholique, abjura ses erreurs, et, par cette action, se mit encore mieux dans l'esprit du roi; il embrassa dès-lors l'état ecclésiastique. Dans les confé-

rences particulières, dans les disputes contre les Protestans, enfin dans ses ouvrages, il prouva que son éloquence, son érudition et la force de son génie ne trouvaient rien de difficile. Il fut choisi pour faire l'oraison funèbre de la reine d'Ecosse et celle de Ronsard. A la mort de Henri III, en 1589, il se retira vers le cardinal de Bourbon, et fit embrasser la religion catholique à plusieurs illustres Réformés. On prétend que la conversion de Henri IV lui fut presqu'entièrement due. Ce monarque l'envoya à Rome traiter, près du Saint-Siége, une réconciliation qu'avaient en vain tentée plusieurs personnages illustres; il eut la gloire de la préparer et de l'achever. Les évêques demandèrent qu'un homme qui travaillait si efficacement pour l'honneur de l'Eglise eût part aux dignités ecclésiastiques; Clément VIII le fit sacrer évêque d'Evreux par le cardinal de Joyeuse, son ami, archevêque de Rouen. A son retour en France, du Perron obtint un succès brillant dans la conférence de Fontainebleau, contre du Plessis Mornay, célèbre protestant, qui avait composé un Traité sur l'Eucharistie. L'Evêque s'offrit de montrer et montra dans cet ouvrage cinq cents fautes, en présence de toute la cour. Du Perron était lié avec Sully de l'amitié la plus étroite; mais ce dernier lui reprochait toujours d'avoir demandé à Rome le rétablissement des Jésuites en France. Clément VIII, près de sa fin, fit une promotion de dix-huit cardinaux.

Deux chapeaux accordés à la France devinrent le sujet d'une forte brigue : en dépit de tous les mouvemens du parti contraire, l'évêque d'Evreux en eut un en 1604, par les soins de Sully et l'amitié du pape. Il assista à la création de Paul V, et fut l'ornement du Sacré Collége des cardinaux. Henri IV l'engagea à faire tous ses efforts pour amener Sully à quitter la religion protestante. Ses tentatives furent inutiles ; il ne put rien obtenir du ministre ; et, lorsqu'il revint vers le roi : « Ma foi, « Sire, dit-il, je vous le soutiens inébranlable. » Henri nomma le nouveau cardinal au conseil de régence en 1610, lui donna l'archevêché de Sens et le gratifia de la grande aumônerie de France. Comme Sully avait été pour beaucoup dans sa faveur, il disait souvent « J'ai, sans le nommer, un « bon ami auprès du roi. » Il faut ne pas omettre de dire que ce fut du Perron et son frère qui, en 1607, découvrirent au ministre une conspiration de l'Espagne contre la France. Des différends étaient survenus à Rome entre Paul V et les Vénitiens ; Henri IV envoya de nouveau le cardinal en Italie pour les accorder ; le Pontife avait été très-choqué de ce que le Doge et le Sénat n'avaient pas voulu recevoir l'absolution, ni encore moins la demander ; il s'indignait surtout de voir regarder avec tant d'indifférence ce qu'il prétendait qu'on regardât comme une grâce ; mais, persuadé par du Perron, il aima mieux se relâcher sur ce point que de brouil-

ler toute la chrétienté, et les différends cessèrent. Paul avait tant de déférence pour le négociateur, qu'il avait coutume de dire, « Prions Dieu qu'il « inspire bien le Cardinal, car il nous persuadera « tout ce qu'il voudra. » Après la mort de Henri IV, du Perron rassembla les évêques suffragans à Paris, et fit condamner le livre d'Edmond Richer touchant la puissance ecclésiastique et politique. Il se retira depuis à la campagne, et revint mourir à Paris, le 5 décembre 1618, âgé de 63 ans. Plusieurs écrivains l'ont accusé d'irréligion; mais ils paraissent avoir manqué de preuves; le génie de du Perron, son habileté dans les négociations et sa politique le firent regarder comme un des hommes les plus extraordinaires de son temps. Ses Livres de Controverses offrent de vastes connaissances. On vante sa Réplique au roi de la Grande-Bretagne, composée par l'ordre de Henri IV. Il paraît que le cardinal du Perron était très-ambitieux, cherchant à se produire, à faire valoir ses moindres démarches; avide de dignités et de gloire, son éloquence facile le rendait un ennemi redoutable, ainsi que Mornay l'éprouva, et sa supériorité fut la source de la haine que firent éclater contre lui les Calvinistes dans un grand nombre d'écrits. Le plus grave reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir, dans l'assemblée des états, après l'assassinat du roi, combattu les propositions qui tendaient à assurer la tranquillité du trône.

B. A.

HIST. DE FRANCE.



DUPLEIX.

Sergent del.t *Landon direx.t*

DUPLEIX.

Joseph-François Dupleix, d'une famille originaire du Poitou, naquit à Landrecie en 1667. Son père, fermier-général, et directeur de la compagnie des Indes, le destinant au commerce et aux affaires, lui donna une éducation conforme à ses vues, l'embarqua à l'âge de dix-huit ans sur les vaisseaux des Malouins, auxquels la compagnie avait cédé son privilége, et lorsqu'elle l'eut repris, obtint pour son fils en 1720, la place de premier conseiller au conseil supérieur de Pondicheri. Dupleix inspira tant de confiance au gouverneur de cet établissement, qu'il fut chargé de la conduite de presque toutes les affaires jusqu'en 1731, époque où il fut envoyé au Bengale pour y diriger le comptoir de Chandernagor, qui était négligé depuis long-temps, et tombé dans l'état le plus triste. Dupleix le releva en y équipant le premier des vaisseaux pour faire le commerce d'*Inde en Inde*, que la compagnie permettait aux particuliers, et que personne n'avait entrepris jusqu'alors. Bientôt ses expéditions s'étendirent d'un côté jusqu'en Chine et aux Philippines, de l'autre jusque dans la Mer Rouge. Son exemple fut suivi, la colonie devint florissante, et au bout de quelques années il n'exista dans l'Inde aucun comptoir où le commerce fût plus actif et mieux soutenu.

En augmentant les richesses de la compagnie,

Dupleix avait singulièrement accru sa fortune particulière. L'idée qu'on en avait en Europe, jointe à l'opinion qu'il avait donnée de sa capacité, le firent nommer gouverneur de Pondicheri. Il y arriva en 1742; les affaires de la compagnie étaient alors dans une situation critique. Chargé seul d'y rétablir l'ordre, il y parvint, et en même temps, quoique la compagnie manquât de fonds, il prit sur lui de faire travailler aux fortifications et de fermer la ville du côté de la mer. Sa fortune et son crédit fournirent à cette dépense, de même qu'à celle de l'approvisionnement de la place, lorsque les chefs des établissemens anglais eurent rejeté le traité de neutralité qu'il avait eu ordre de leur proposer avant la guerre de 1744.

Dupleix seconda de tout son pouvoir l'expédition de la Bourdonnais contre Madras en 1746; mais la capitulation accordée à cette ville fit naître entre eux la mésintelligence. Dupleix la fit casser par le conseil de Pondicheri, et garda Madras malgré les représentations de la Bourdonnais, qui avait reçu du ministère un ordre secret de ne conserver aucun des établissemens ennemis dont il se serait emparé, tandis qu'un ordre du même genre enjoignait à Dupleix de garder Madras s'il arrivait qu'il fût pris. Cette opposition des instructions secrètes données aux deux chefs explique leur querelle, et fait voir que c'est à tort que l'on a attribué uniquement à la jalousie de Dupleix le rejet de la capitulation de Madras et les malheurs de la Bourdonnais.

Les troupes françaises étaient partagées entre Madras et Pondicheri, lorsqu'en 1748, l'amiral Boscawen vint assiéger cette dernière ville. L'ingénieur chargé de la défendre fut tué dès les premières attaques. Dupleix le remplaça sans abandonner ses fonctions de gouverneur, et déploya tant d'intelligence et d'activité, que les Anglais furent obligés de lever le siége après quarante-deux jours de tranchée ouverte. Cette belle défense valut à Dupleix le grand cordon de l'ordre de S.-Louis.

Dupleix résolut de profiter de la considération qu'il avait acquise dans l'Inde pour créer à la Compagnie une grande puissance territoriale dans ces contrées. Il prit parti dans les querelles qui s'étaient élevées au sujet de la succession du fameux Nisam-el-Moulouk, souba du Dekan. Par son secours, un petit-fils et un fils de Nisam rentrèrent successivement en possession de leur patrimoine, et lui témoignèrent leur gratitude par le don d'un territoire immense. De son côté Saunders, gouverneur des établissemens anglais, fournit des troupes aux adversaires de ces princes, et la guerre qui avait cessé en Europe continuait encore dans l'Inde entre les deux compagnies. Dans les conférences qui eurent lieu à Londres pour rétablir la paix, il fut convenu que l'on rappellerait de part et d'autre les deux gouverneurs, à l'ambition desquels on attribuait la continuation des hostilités, et que le traité de paix entre les deux compagnies serait conclu sur les lieux. Les Français furent la dupe de leur précipitation et de leur

bonne foi. Un commissaire presque étranger aux affaires de l'Inde y remplaça Dupleix en 1754, tandis que Saunders, qui ne lui était point inférieur en talens, resta dans ces contrées, non comme gouverneur à la vérité, mais comme commissaire pour y traiter de la paix. Ce traité, comme on devait s'y attendre, fut tout à l'avantage de la compagnie anglaise, à laquelle la prise de Pondicheri, quelques années après, laissa toute liberté d'exécuter pour son propre compte les projets formés par Dupleix pour l'agrandissement de la compagnie française.

Dupleix arriva en France en 1755, et fut obligé d'y réclamer devant les tribunaux les avances énormes qu'il avait faites à la Compagnie. Il mourut de chagrin en 176*, et malgré la justice de sa cause, quoique Louis XVI eût donné à la fille de cet homme célèbre une dot en avance des réclamations que son père avait à exercer, on n'avait point encore statué définitivement sur ses droits à l'époque de la révolution. L. M.



M. del.t *Landon direx.t*

DUPRAT.

Antoine Duprat, sieur de Nantouillet, issu d'une famille noble et ancienne d'Auvergne, naquit à Issoire. D'abord, avocat célèbre, il fut successivement sous Louis XII avocat-général au parlement de Toulouse, maître des requêtes, quatrième et puis premier président du parlement de Paris, et parvint enfin, à l'avénement de François I au trône, à la place de chancelier et de garde des sceaux confiés avant lui à Etienne Poncher, évêque de Paris.

Si l'on en croit quelques biographes, Duprat ne dut cette importante dignité qu'au souvenir d'un bon office qu'il rendit à François I, lorsqu'il n'était encore que comte d'Angoulême; ce jeune prince, étant envoyé par Louis XII son oncle au devant de Marie d'Angleterre, devint amoureux de cette princesse, qui répondait à sa passion. Mais Duprat lui faisant envisager qu'il pouvait donner un héritier direct au vieux roi, et se priver ainsi de la couronne, vint à bout de calmer ses premiers transports, et lui fit même rompre entièrement ses liaisons avec la nouvelle reine. Le comte, devenu roi, se souvint de celui qui l'avait empêché de se fermer à lui-même le chemin du trône, *et il ne voulut*, dit l'historien Pierre Mathieu, *récompenser, de moins que des sceaux de*

France, le bon et salutaire conseil que Duprat lui donna.

La faveur de la mère du roi, et plus encore l'adrese avec laquelle il sema la division entre le conseil et le parlement, donnèrent bientôt au nouveau ministre le pouvoir le plus étendu; il ne s'en servit que pour le malheur de la France. Afin de couvrir les dépenses de la guerre, on le vit conseiller au roi de rendre les charges vénales; et cette ressource ne produisant point assez, il lui fit entendre qu'il était le maître d'établir de nouveaux impôts, sans attendre l'ordre des Etats. Enfin, s'étant trouvé à Bologne, en 1515, avec François I et Léon X, il insinua à ce monarque, qu'il était de son intérêt d'abolir la pragmatique sanction, et l'engagea à conclure ce fameux concordat par lequel le pape remit au roi le droit de nommer aux évêchés et abbayes de France; François, de son côté, accorda au pape les annates de ces grands bénéfices, sur le pied du revenu courrant. Cette opération du ministre fut généralement censurée; mais la conduite qu'il tint dans les différends qui eurent lieu entre Louise de Savoie et Charles de Bourbon, excita l'indignation générale; on l'accusa d'avoir forcé le Connétable à s'armer contre la France, dans le seul dessein de profiter de sa dépouille, dont il eut en effet les baronnies de Thiern et de Thoury.

Après la mort de sa femme, Duprat voulant par-

venir aux plus hautes dignités de l'église, et plus encore pour mettre à couvert ses immenses richesses, songea à entrer dans l'état ecclésiastique. Bientôt il se fit nommer à cinq évêchés et à l'archevêché de Sens. Clément VII, pour récompenser son dévouement au Saint-Siége, lui envoya le chapeau de cardinal; et, trois ans après, il fut nommé *légat à latere*. Ces deux nouvelles dignités le garantirent des poursuites du parlement, qui déja commençait à rechercher sa conduite. Ce fut pour l'apaiser tout-à-fait et se venger en même temps du clergé, qu'il fit attribuer aux cours souveraines la connaissance des crimes d'hérésie, parce que, disait-il, *il y a du blasphême*.

Aubry, dans son Histoire des Cardinaux, rapporte que Duprat, après la mort de Clément VII, voulut se faire nommer pape, et qu'il offrit 400,000 écus à François I pour se faire seconder dans ce projet, en lui promettant de faire dépendre la tiare de la couronne de France; mais que François, peu flatté d'un projet qu'il regardait comme chimérique, lui répondit que ses finances étaient en trop mauvais état pour songer à une telle entreprise: *je connais trop*, ajouta-t-il, *le grand appétit des cardinaux*.

Ce fait paraît peu vraisemblable; l'intervalle de 20 jours, entre la mort de Clément et l'élévation de Paul III, fut trop court pour permettre de songer en France à intriguer dans le Sacré Collége, et

d'ailleurs Duprat, chargé d'années et de douleurs, n'était plus dans la position d'échanger la tranquillité de sa maison contre les embarras de la tiare, quelle que fut l'ambition qui le tourmentât.

Ce qui n'est point aussi hasardé que l'anecdote d'Aubry, c'est que François I, malgré l'attachement de Duprat pour sa personne, convaincu de ses rapines, de son insatiable avidité et du tort qu'il lui avait fait en occasionnant la fuite du Connétable, le prenait sans cesse pour le sujet de ses railleries et de ses reproches. Duprat faisait bâtir une salle dans l'Hôtel-Dieu de Paris : *elle sera bien grande*, dit-il, *si elle peut contenir tous les pauvres qu'il a faits.*

Duprat, devenu valétudinaire, et se voyant presque certain de sa disgrace, abandonna la cour qui le méprisait, et se retira à son château de Nantouillet où il mourut, en 1535, âgé de 72 ans, en proie aux remords les plus déchirans et aux souffrances les plus vives. Conformément à ses dernières volontés, son corps fut porté dans la cathédrale de Sens, et ce fut la première entrée du prélat dans son diocèse. Le roi fit demander à ses héritiers 300,000 francs à titre de prêt. Il est vraisemblable que ce prêt était une honnête restitution convenue pour ménager la réputation du Cardinal.

Ph. L. R.





Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

DU QUESNE.

Du Quesne naquit à Dieppe ; sa famille était calviniste. Il apprit de son père l'art de la marine, et dès son enfance montra, pour remplir cette carrière, les plus heureuses dispositions. A l'âge de 18 ans, il fit preuve d'un courage éclatant au siége de la Rochelle en 1628. La marine française fut quelque temps dans l'inaction : Du Quesne ne resta point oisif. La perfection de son art occupa tous ses instans ; il parcourut les différens ports, se lia avec les hommes de mer les plus expérimentés ; consulta, écouta, étudia ; les veilles, la fatigue, le temps, rien ne parut lui coûter ; la gloire fut son unique but. C'est vers elle que tendirent tous ses efforts ; efforts généreux, auxquels on dut la restauration de la marine française.

En 1535, son père ayant été tué dans un combat contre les Espagnols, Du Quesne, désolé de cette perte, jura de la venger. La flotte française joignit celle des ennemis aux environs de Cattari ; il commandait un vaisseau, et s'attache à celui de dom Roderigue de Velasco, commandant en chef ; Velasco fut tué. A Coronne, nouvelle victoire ; à Taragonne, il sauve l'escadre française par une vigoureuse résistance. Les dangers, les blessures ne sont rien pour sa

valeur; partout où se trouvent des Espagnols à combattre, il trouve à vaincre. Sous la minorité de Louis XIV, il porte des secours à la Suède; nommé vice-amiral par Christine, il bat l'armée danoise, fait lever le siége de Gothembourg, et détruit la flotte de Christierne. Rappelé en France en 1647, il fut employé en qualité de capitaine: Piombino, Portolongue le voyent à leurs portes. Lorsque Bordeaux fut assiégé, les temps malheureux empêchant de mettre une nouvelle flotte en mer, Du Quesne, après avoir vingt fois exposé sa vie pour son roi, lui sacrifia encore ses biens; plusieurs vaisseaux sont équipés à ses frais; il disperse les forces d'Espagne et d'Angleterre, et ne quitte la mer qu'à la signature de la paix, en 1659. En 1672, les armes de la France et de l'Angleterre s'unissent contre la Hollande, elle est vaincue; Du Quesne se couvre de gloire devant le Texel, et, quelque temps après, seconde le duc de Vivonne, obligé de combattre une flotte espagnole très-supérieure en force, pour porter des secours à Messine, et vient à Versailles demander des forces pour s'y maintenir. La grande réputation de Ruyter, amiral de la flotte ennemie, faisait balancer sur le choix de celui à qui l'on confierait le nouvel armement; toutes les voix furent pour Du Quesne, et le roi le nomma lieutenant-général des armées navales de France. Parti de Toulon, il avance vers la flotte, trouve Ruyter, lui livre ba-

taille, le défait, entre triomphant dans le port de Messine, pousse de nouveau vers l'ennemi, et, vainqueur pour la seconde fois de Ruyter, il apprend que cet illustre rival est mort à la suite de l'action. Le cœur de ce brave Hollandais ayant été enfermé dans une urne, pour être porté dans sa patrie, la frégate hollandaise chargée de cette commission, prise par un bâtiment français, fut conduite au lieutenant-général; il ne voulut pas recevoir l'épée du Capitaine, passa sur son bord, s'approcha du vase qui renfermait le cœur, et dit: « Voilà donc les restes d'un grand homme! Il a « trouvé la mort au milieu des hasards qu'il a tant « de fois bravés. » Puis il ajouta au Capitaine: « Votre commission est trop respectable pour « qu'on vous arrête: » et il lui fit donner un passeport. Louis XIV, résolu de rendre la paix à l'Europe, fit évacuer la Sicile; Du Quesne vint à la Cour rendre compte de son opération. La religion qu'il professait l'empêcha seule d'être maréchal de France; mais le roi lui donna la terre de Bouchet, près d'Etampes, érigée en marquisat sous son nom. Dans un conseil des officiers de marine, Du Quesne et Renau présentèrent chacun une nouvelle méthode pour la construction des vaisseaux. Toutes les voix furent pour le dessin du premier; mais, incapable d'injustice envers les autres, il conseilla au roi de préférer l'essai de Renau. En 1681, le Divan d'Alger rompit la paix avec la

France ; le Conseil s'assembla de nouveau: Renau proposa le bombardement de la ville, et, malgré l'opposition des officiers qui se refusaient à croire que l'eau fût capable de soutenir, sur une assiette mobile, l'effort des mortiers, son avis approuvé par Du Quesne fut mis à exécution. Tous deux sortent de Toulon en 1682, prouvent en écrasant Alger la justesse de leurs vues, et forcent ces fiers pirates à s'humilier devant le pavillon de France. En 1684, Gênes est assiégée à son tour par Du Quesne; le palais du Doge est abymé par les bombes; il épuise leurs munitions, met leurs vaisseaux hors d'état de servir, débarque les troupes, force les retranchemens ennemis, et, lorsqu'il voit les Français maîtres des faubourgs, remet à la voile, passe sur les côtes de Catalogne, et arrive à Paris au moment où le Doge, forcé par ses armes, venait, au nom de la république de Gênes, rendre hommage à Louis XIV. Alors Du Quesne abandonna la marine, se retira au sein de sa famille, et mourut à Paris, en 1688, à 78 ans.

Du Quesne est regardé comme le premier homme de la marine française; courageux et modeste, il joignait à une conception hardie, une grande vigueur d'exécution; ennemi généreux, ami sincère, avide de gloire mais plein de probité, il ne se servit jamais de la confiance que lui accordait son roi que pour l'intérêt même de son pays.

B. A.



D'URFÉ.

A. Vandyck pinx.t *Landon direx.t*

D'URFÉ.

« Honoré d'Urfé fut le premier, dit le savant évê-
« que d'Avranches, Huet, qui tira les romans de la
« barbarie, et les assujettit aux règles d'une sage
« composition dans son incomparable *Astrée*, l'ou-
« vrage le plus ingénieux qui eût paru en ce genre,
« et qui a terni la gloire que la Grèce, l'Italie et
« l'Espagne s'y étaient acquise. » Patru, ami de Boileau, et surnommé le Quintilien français, en parlant de cette célèbre production dont il s'est occupé sérieusement de donner une *clef*, assure *qu'elle doit durer autant que les Lettres françaises, ou, pour mieux parler, autant que le monde.* Et cependant on lit aujourd'hui si peu cette *Astrée* qui eut en France tant de réputation et de cours sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et qu'on lisait encore dans les beaux jours de Louis XIV, que M. de la Harpe la place à côté du Roman de la Rose parmi les ouvrages dont l'ancienneté fait le seul mérite. C'est presque être un érudit que de savoir que les bords du Lignon sont le lieu de la scène, et que le beau Céladon, amant de la belle Astrée, est le héros de l'action. Le Roman de d'Urfé n'est cependant pas sans intérêt pour ceux qui veulent connaître les progrès et les variations du goût dans ce genre de composition, et ses rapports avec les différentes époques des mœurs et de la civilisation. Il

marque, en France, l'introduction d'un genre nouveau qui remplaça les romans de chevalerie, et qui, pendant 70 ans, exerça la fertile plume de Gomberville, de la Calprenède, des deux Scudéri, de Desmaretz et de tant d'autres. Tous ces imitateurs enchérirent sur d'Urfé. Il avait fait des héros de ses bergers; ils firent des bergers de leurs héros, et dans leurs volumineux ouvrages, Mithridate, Alexandre, César, etc. filèrent le parfait amour.

Honoré d'Urfé, comte de Chateauneuf, était d'une des plus illustres maisons du Forez. Il naquit à Marseille en 1567, y fit de bonnes études, alla servir quelque temps à Malte, et revint dans sa patrie. Anne d'Urfé, son frère aîné, avait épousé en 1574 Diane de Chateau-Morand, très-riche héritière. Leur mariage ayant été déclaré nul en 1595, Honoré épousa Diane peu de temps après, afin de ne pas perdre les grands biens qu'elle avait apportés dans sa maison. Cette union ne fut pas heureuse. D'Urfé, ne pouvant vivre avec sa femme, se retira en Piémont. Il mourut à Villefranche en 1625. La première partie de l'*Astrée* parut en 1610; elle fut dédiée à Henri IV. D'Urfé en publia successivement deux autres. Baro, son secrétaire, fit imprimer les deux dernières après sa mort. D'Urfé faisait aussi des vers: Malherbe voulut l'en détourner, en lui disant qu'un gentilhomme comme lui devait éviter le blâme de passer pour mauvais poète, et il eut tort de ne pas suivre ce conseil.

F.


DUSAULX.
Gauché sc.
Landon direx t.

DUSAULX.

Jean Dusaulx naquit à Chartres le 28 décembre 1728. Son père s'était fait estimer dans l'exercice de la magistrature ; on voulut lui faire embrasser la même profession : ses inclinations en décidèrent autrement. Ayant terminé ses études, il acheta une charge de commissaire de la gendarmerie. Il fit, en cette qualité, les campagnes d'Hanovre, et se distingua par son zèle à poursuivre les dilapidations. Déjà, au milieu des camps, Juvénal était sa lecture favorite, et il s'exerçait à en traduire quelques passages. La paix lui permit de se livrer tout entier à ce travail. Sa traduction de Juvénal fut l'ouvrage de presque toute sa vie, et elle est son titre le plus solide à la gloire littéraire. Publiée pour la première fois en 1782, elle a fait oublier toutes celles qui l'avaient précédée, et vraisemblablement elle empêchera que de long-temps il n'en paraisse de nouvelles. Le *Discours sur les Satyriques latins*, qui la précède, est un morceau justement estimé, rempli de recherches profondes et de réflexions solides en matière de morale et de littérature. On n'y peut guère reprendre qu'un peu trop de cette partialité très-excusable qu'un traducteur a toujours plus ou moins pour l'auteur auquel il a consacré tout son temps et tous ses moyens. Dusaulx avait été joueur : un de ses amis l'avait guéri en le faisant dépositaire de sa fortune. Il essaya de rendre

le même service aux autres, en écrivant son livre *De la Passion du Jeu, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.* L'ouvrage est beaucoup trop volumineux pour son objet, et le style en est quelquefois déclamatoire. Les joueurs déterminés savent mieux que qui que ce soit tout ce qu'on peut dire contre le jeu; la foule des raisonnemens et des exemples ne les ramèneront pas. Dusaulx n'avait pas le goût très-sûr, et l'auteur pour lequel il s'était passionné lui avait fait contracter une partie de ses défauts. L'emphase et l'affectation défigurent trop souvent son *Voyage dans les Pyrénées*, et sa *Vie de l'abbé Blanchet*, mise en tête des opuscules de cet écrivain aimable et trop peu connu. Dusaulx, déja sexagénaire, avait embrassé, avec toute l'ardeur d'un jeune homme, la cause de la révolution; mais il en détesta bientôt les excès. Elu membre de la convention, il manqua payer de sa tête la franchise de ses discours; on se contenta de l'emprisonner. Des lettres posthumes de J. J. Rousseau avaient attaqué son caractère; il y répondit par un écrit intitulé : *Mes rapports avec J. J. Rousseau.* Les partisans de cet éloquent philosophe en furent scandalisés; ils ne surent point pardonner à Dusaulx ce que le ressentiment d'une injure et le besoin de la repousser avait pu lui inspirer d'amertume et d'exagération. Ces démêlés troublèrent sa fin, qui suivit de près la publication de son livre. Il mourut le 16 juin 1799, membre de l'institut national, dont il avait présidé la première séance. A.



